

témoignages / 35

haralan popov

---

# à cause de Ton nom

---

apostolat des éditions

« L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres. »

Le présent livre, A cause de Ton Nom, est le trente-cinquième de la collection

## TEMOIGNAGES

dans laquelle vous lirez aussi notamment

Franciscain malgré les SS, par Josef Seltz

Commandos Jésus, par Wilfrid Kroll

Envers et contre tout, par Kenneth Roberts

Lettres à Dieu, par Jean Oger

Lettres du désert, par Carlo Carretto

Lettres du Sana, par Dominique Le Guen

Ces prêtres qui ont su mourir, par Marcel Hasquenoph

(Dachau, Mauthausen, Auschwitz, etc.)

Tonnerre de Chine, par Alois Regensburger

L'Eglise du Silence torturée, par Richard Wurmbrand

Souviens-toi de tes frères, par Richard Wurmbrand

Sermons au cachot, par Richard Wurmbrand

Si les murs pouvaient parler, par Richard Wurmbrand

Rue des Juifs, par Richard Wurmbrand

Karl Marx et Satan, par Richard Wurmbrand

La femme du pasteur, par Sabina Wurmbrand

Le fils du pasteur, par Michel Wurmbrand

ainsi que les récits de

Gilles Atrio, Carlo Carretto, Suzanne Durand, Buster Lloyd-Jones, Aimé Roche, Agnès Lemmens, Sally Trench.

*A CAUSE DE TON NOM*

*35 - témoignages*

HARALAN POPOV

a cause

de Ton Nom

APOSTOLAT DES EDITIONS

EDITIONS PAULINES

**L'original de ce livre a paru aux éditions Marshall, Morgan and Scott de Londres sous le titre Tortured for his Faith.**

**Traduit de l'anglais par M. N.**

**© Apostolat des Editions, 1976, pour la langue française.**

**Apostolat des Editions, 48 rue du Four, 75006 PARIS**

**ISBN 2-7122-0042-x**

**Editions Paullnes, 3965 boulevard Henri-Bourassa, MONTREAL  
H1H 1L1, CANADA**

**Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1976**

**Bibliothèque nationale du Québec**

**Bibliothèque nationale du Canada**

**ISBN 0-88840-463-3**

## PRÉFACE

Au long des treize ans et deux mois que j'ai vécus dans les prisons communistes, deux choses ont soutenu mon courage. D'abord, le fait que ma vie était entre les mains de Dieu et non entre celles des geôliers ; ensuite, le désir de vivre afin de raconter dans un avenir plus ou moins lointain tout ce dont j'avais été témoin. Le but de ce livre n'est pas de mettre l'accent sur la dépravation humaine dont j'ai fait l'expérience jour et nuit pendant treize ans, mais plutôt de montrer *V amour ineffable de Dieu*. Si quelque chose de ce livre doit subsister dans l'esprit du lecteur, puisse ce quelque chose être l'immuable vérité de *Vamour de Dieu* dont la *bestialité* de l'homme ne peut empêcher la manifestation.

En prison, j'ai mieux compris la leçon de l'amour. Bien que j'eusse pendant longtemps et du haut de plusieurs chaires parlé de l'amour de Dieu, c'est au sein du profond désespoir ressenti dans les cellules souterraines — désespoir également visible sur le visage

d'innombrables compagnons de détention — que j'ai appris à connaître Son amour de manière toute nouvelle. Privé de tout bien matériel et de tout ce qui aurait pu distraire mon esprit, j'ai découvert en Dieu une réalité plus profonde. C'est souvent au travers des circonstances les plus sombres que la vérité brille de tout son éclat.

Je ne me permettrai aucune attaque d'ordre politique dans ce livre car je considère le communisme non seulement comme une puissance politique, mais aussi comme le « symptôme » d'une maladie *spirituelle* bien plus profonde. C'est la « religion » de l'athéisme militant. Cependant le « talon d'Achille » du communisme est son impuissance à détruire la foi en Dieu, cette foi qu'il redoute par-dessus tout. Les paroles de l'Apôtre Paul n'ont jamais été d'une actualité aussi brûlante : *Nous ne luttons pas contre la chair et le sang...*

En écrivant ce livre, je poursuis un second but. Beaucoup de fausses rumeurs sont aujourd'hui monnaie courante dans le monde occidental : le communisme aurait adopté une attitude plus conciliante vis-à-vis de la religion et les persécutions du passé, cruelles certes, auraient cessé. J'ai été bouleversé de constater à quel point le monde libre ajoute foi à ce mensonge communiste. Ceci est absolument

faux. A l'heure actuelle, le christianisme derrière le Rideau de Fer est la cible de persécutions plus redoutables que jamais. Nombreux sont les croyants qui meurent en prison.

Au lieu d'essayer de détruire l'Eglise *de l'extérieur*, que ce soit en Union Soviétique ou dans les autres pays communistes, le communisme s'efforce de la ruiner *de l'intérieur*. Au lieu de porter à l'Eglise un coup fatal, le communisme a mis au point un processus de strangulation lente mais inexorable. Les périls auxquels doit faire face l'Eglise d'aujourd'hui sont à la fois plus subtils et plus dangereux.

La liberté religieuse n'existe pas dans les pays communistes comme d'aucuns le prétendent. La religion n'est pas détruite, elle est vivante et se fortifie au sein de la persécution comme au temps de l'Eglise Primitive. En fait, une église souterraine souffrante a pris corps dans le monde communiste. Elle présente des similitudes frappantes avec l'Eglise Primitive. Le but de ce livre est de donner mon témoignage et de relater l'histoire de cette Eglise persécutée. Je le dédie aux milliers de nos frères et sœurs qui ont trouvé la mort en prison, dont beaucoup à mes côtés, et au Corps de Christ martyrisé à l'heure actuelle dans le monde communiste.

HARALAN POPOV.

VOUS QUI ENTREZ ICI,  
QUITTEZ TOUTE ESPÉRANCE

Le 24 juillet 1948 à quatre heures du matin, la sonnette retentit à coups redoublés. A demi éveillé, je me levai, passai ma robe de chambre et me dirigeai vers la porte. Je me trouvai en face de trois étrangers. Deux d'entre eux étaient en civil, le troisième en uniforme.

— Nous venons perquisitionner votre appartement, dit le chef en civil.

Et il s'introduisit dans la maison encore endormie. Ruth, ma femme, en entendant le bruit, s'était levée et me rejoignit dans la salle de séjour où, sous nos yeux effarés, les trois hommes se livraient à leur besogne. Pendant ce temps je pensais : « *L'épreuve est arrivée, l'heure a sonné.* »

Trois heures durant ils fouillèrent tout, livres, lits, bibliothèque, tiroirs, armoires. Rien n'échappa à leurs investigations. Vers sept heures, alors que le soleil se levait, ils se tournèrent vers moi et m'en-

11

joignirent de les suivre. Ils ajoutèrent qu'ils avaient ordre de m'emmener pour un « *petit interrogatoire* ».

J'étais loin de penser que ce « *petit interrogatoire* » allait se transformer en treize années de détention et de tortures. Tandis qu'ils m'entraînaient à leur suite, à demi-vêtu, Rhoda, notre petite fille, se réveilla et se précipita dans la salle de séjour. Avec la rapidité d'un éclair elle comprit qu'on emmenait son père. Elle fondit en larmes et laissa libre cours à la détresse de son cœur, secouée des pieds à la tête par de gros sanglots.

— Ils emmènent Papa, ils emmènent Papa ! ne cessait-elle de crier.

C'en fut trop pour moi. Mes yeux se remplirent de larmes tandis que pour la dernière fois je la serrais dans mes bras. Je lui répétais que je serais bien tôt de retour, bien qu'au tréfonds de mon être, j'eusse parfaitement conscience du fait que c'était là le coup auquel je m'attendais depuis longtemps. En dépit de mes « explications » Rhoda avait le cœur brisé. Elle était inconsolable. Je pense que dans son âme d'enfant elle pressentait qu'elle ne reverrait plus son père. Les yeux pleins de larmes j'embrassai Ruth et Rhoda, sachant bien que je ne les reverrais peut-être jamais plus.

Malgré le bruit notre petit Paul dormait toujours et je n'eus pas l'occasion de lui dire au revoir. Ruth m'apprit par la suite qu'après mon départ elle était tombée à genoux et, en larmes, avait supplié le

Seigneur de faire en sorte que je sois de retour avant la tombée de la nuit. Deux ou trois heures plus tard elle eut la visite de la femme du Pasteur Manoloff. Cette dernière lui apprit que son mari avait été arrêté lui aussi.

J'étais en route vers le poste de police, à sept heures du matin, encadré des trois hommes, et je marchais la tête haute. Tandis que notre « cortège » descendait la rue je pouvais sentir les regards de mes amis, voisins et paroissiens se poser sur moi. Je savais que depuis le jour de ma conversion j'avais servi Dieu seul et qu'il tenait mes destinées dans Sa main. Des profondeurs de mon cœur je fit monter vers Lui une supplication : qu'il voulût bien m'accorder Sa grâce pour supporter tout ce que l'avenir me réservait.

Au poste on me fouilla des pieds à la tête, puis on m'enferma dans une cellule déjà occupée par un autre détenu, un Arménien. La cellule était d'une saleté repoussante, le sol jonché de papiers et d'ordures. Dans un angle il y avait un vieux pot fêlé qui devait nous servir de « sanitaire ». Il était plein et dégageait une odeur nauséabonde. De huit heures du matin à huit heures du soir je fis les cent pas dans la pièce, les pensées rivées sur Ruth, Paul et Rhoda.



A huit heures, ce même soir, la porte de la cellule s'ouvrit et un jeune homme m'ordonna de le suivre. Il m'emmena au second étage et m'introduisit dans un bureau aux meubles magnifiques et où se trouvait un autre jeune homme. Il m'apprit que je devais le gratifier du titre de « Monsieur l'inspecteur ». Je restai debout devant « Monsieur l'inspecteur » qui me lança sa première question.

— Quelle différence existe-t-il entre la milice et la police ?

Je pris la question pour une plaisanterie et répondis :

— Je l'ignore. Je ne me suis jamais intéressé aux questions relatives à la police.

Ma réponse l'irrita et il hurla :

— Ne t'amuse pas avec moi, détenu Popov. Tourne-toi, le visage contre ce mur, et ne bouge plus !

Ceci peut paraître anodin, mais je puis vous assurer que ce genre de sanction est des plus fatigants et des plus douloureux pour le corps tout entier, plus particulièrement pour le creux des reins.

Monsieur l'inspecteur ne cessa de me poser la même question de huit heures du soir à minuit, tandis que j'étais obligé de rester debout, raide

comme un bâton. Toutes les cinq ou dix minutes la même question revenait :

— Quelle différence existe-t-il entre la milice et la police ?

J'essayais de lui faire comprendre que je l'ignois totalement. Lorsque enfin je compris que mes efforts étaient vains, je cessai de répondre. Il voci féra :

— Nous allons te donner une bonne leçon ! Lève les bras et ne fais bouger aucun de tes muscles !

En fin de compte, aux environs de minuit, « Monsieur l'inspecteur » dit :

— Je vais te l'apprendre, moi, la différence entre la milice et la police. La police est faite pour sau vegarder les intérêts des riches capitalistes et la milice pour sauvegarder les intérêts des honnêtes travailleurs.

Il me donna alors l'autorisation de baisser les bras.

Je venais d'apprendre une difficile leçon de la « sémantique » communiste.

Mes bras tombèrent, lourds comme des bûches. Il me posa une autre question :

— Dis-moi la raison pour laquelle tu es ici.

Je répondis que trois hommes étaient venus m'arrêter à mon domicile le matin même et qu'ils

m'avaient emmené en cet endroit. Je dis encore que j'avais été enfermé dans une cellule toute la journée et que personne ne m'avait dit quoi que ce fût.

— Ce n'est pas vrai, rétorqua-t-il, tu sais très bien le pourquoi de ta présence ici.

— Je vous certifie que je n'en sais rien, répon-  
dis-je, bien que j'eusse de solides soupçons.

Après avoir réitéré la question une heure durant,  
« Monsieur l'inspecteur » déclara :

— Je pars. Reste debout jusqu'au matin. Je re-  
viendrai demain chercher ta réponse et je verrai  
si tu fais preuve d'un peu plus d'intelligence.

Il me laissa à la garde du jeune homme, pré-  
nommé Jourdan, qui était venu me chercher dans  
la cellule. Jourdan passa la nuit assis sur une chaise  
tandis que je passai cette même nuit debout, le  
visage tourné contre le mur. J'étais loin de me  
douter que ce ne serait pas mon unique nuit dans  
cette position...

Les dernières heures de la nuit, entre trois et sept  
heures du matin, furent les plus éprouvantes. J'étais  
resté debout toute la nuit, le visage tourné vers le  
mur, sans avoir pu dormir une fraction de seconde ;  
elles me parurent aussi longues que l'éternité. L'aube  
parut enfin et Jourdan me ramena dans la cellule.  
L'Arménien voulut m'offrir quelque chose à man-  
ger, mais je préférerai m'étendre sur la planche qui me  
servait de lit et me reposer. Ma fatigue était telle

que je n'avais qu'un désir : dormir. Las ! D'innombrables punaises et la vermine m'attendaient. Avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, ces « créatures » avaient envahi tout mon corps et je ne pus m'endormir. Il me fallut me lever et faire les cent pas. J'appris plus tard qu'on laissait à dessein les punaises, les poux et la vermine pulluler dans les cellules afin de rendre encore plus précaire la situation des détenus. Je ne pus jamais vérifier si ces rumeurs étaient fondées ; toutefois ceci ne m'étonnerait guère. Ces « créatures » étaient légion.

Dimanche 25 juillet. Pour la première fois depuis des années je ne passai pas la journée à l'église. Je tombai à genoux et mes pensées se portèrent vers mes frères et sœurs en Christ réunis à cette heure pour le culte d'adoration. Je priai pour ma femme et mes enfants que j'avais laissés sans argent et sans nourriture. Comme j'aurais aimé être avec eux ! Je demandai au Seigneur de prendre soin d'eux, quel que fût l'avenir. Je savais que l'heure de la Grande Tribulation avait sonné à cause du Christ. Tout au long de l'histoire de l'Eglise semblables faits se sont reproduits maintes et maintes fois, et des profondeurs de mon cœur je suppliais Dieu de me communiquer la force d'être digne des disciples et martyrs de l'Eglise Primitive car de moi-même, j'en serais totalement incapable. Un criquet se mit à chanter quelque part parmi les planches vermoulues qui constituaient le sol de la cellule. Mon âme brisée reprit courage et ma foi en Dieu s'en trouva fortifiée.

2 - A cause de Ton Nom

Lus interrogatoires nocturnes se poursuivirent pendant une semaine. C'était toujours le même scénario. A la tombée de la nuit on m'emmenait dans le bureau et on m'obligeait à me tenir à vingt centimètres très exactement du mur. C'est là que de sept heures du soir à huit heures du matin j'étais soumis à un flot de questions sans pouvoir fermer un instant les yeux. S'ils se fermaient, Jourdan bondissait en criant :

— Stop ! Stop ! c'est défendu.

Le jour, il me fallait me battre contre des armées de punaises en sorte que là non plus je ne pouvais trouver de repos. En prison on ne nous donnait rien à manger, mais ma femme, qui avait fini par découvrir le lieu de ma détention, réussit à me faire parvenir quelques victuailles. J'étais dévoré du désir de revoir les miens, de savoir comment ils allaient, mais cela me fut refusé.

Le samedi soir personne ne vint me chercher pour l'interrogatoire habituel. Mais aux environs de minuit une clé tourna dans la serrure et une voix que je ne connaissais pas me cria :

— Popov, sors ! Tu vas être transféré ailleurs.

Je pris congé de l'Arménien. Nous étions devenus presque amis et je devais découvrir au cours de cette première année qu'une profonde et solide amitié s'établissait entre détenus partageant le même sort.

On me conduisit à une voiture de police, communément connue sous le sobriquet de « Corbeau

noir ». Deux policiers attendaient à l'intérieur. Nous descendîmes l'artère principale de Sofia et quelques minutes plus tard, nous nous arrêtâmes devant un grand bâtiment blanc. C'était le quartier général de la Police Secrète tellement redoutée, la DS.

La Police Secrète portait le nom de « Drshavna Sigornost », ou DS. Elle avait établi son quartier général dans un grand édifice blanc, baptisé par le peuple « La Maison Blanche ». Mais je vous garantis que cette « Maison Blanche » n'avait rien de commun avec la « Maison Blanche », demeure des présidents des Etats-Unis ! Nombre d'hommes constituant l'élite de notre pays sont entrés dans cette « Maison Blanche » et n'en sont pas ressortis vivants. Le bruit courait même que cette « Maison Blanche » avait un « cimetière » souterrain où étaient inhumés les cadavres de ses victimes.

Pour le peuple bulgare, le sigle DS était synonyme d'enlèvement, de souffrances et de mort. Au-dessus de la porte d'une cellule était inscrite une citation de *La Divine Comédie* de Dante : « Vous qui entrez ici, quittez toute espérance. » Comme c'était vrai ! Plus nombreux sont les gens qui y sont morts que ceux qui en sont sortis vivants et ceux

qui survécurent restèrent peu de temps en vie à cause des tortures auxquelles ils avaient été soumis. On disait que les gens qui passaient dans la rue à proximité du bâtiment de la D S pouvaient entendre au travers des pavés de la chaussée des cris provenant du labyrinthe de cellules situées au-dessous. Je découvris plus tard que cette rumeur était parfaitement fondée.

Le « Corbeau Noir » s'immobilisa et on m'introduisit dans le bâtiment ; un sentiment d'angoisse et d'insécurité m'envahit. Je venais de vivre toute une semaine d'interrogatoires et d'insomnie et mon corps se mit à trembler. Au moment où je franchis la porte, ces paroles du Psaume 73, 28 me revinrent à l'esprit : *... je place mon refuge dans le Seigneur, l'Eternel...*

Je savais ne pouvoir attendre de secours de personne en ces lieux. Je murmurai une prière : « Dieu, ma vie est entre tes mains ». Aussitôt mes craintes s'évanouirent. Une paix profonde m'inonda. La tension à laquelle mon corps avait été soumis disparut. Peut-être la mort était-elle au rendez-vous dans la « Maison Blanche » de la DS, mais de mon cœur s'élevaient des chants de louange et d'adoration pour le Seigneur.

Confronté avec l'issue fatale, l'homme s'examine et considère sa position devant Dieu. Les choses lui apparaissent de manière très claire. Je m'étais habitué à l'idée que le fil de ma vie terrestre pourrait

bientôt être brisé et que dans peu de temps je serais avec le Seigneur. Je compris nettement que j'avais été emmené ici pour y mourir. Durant la semaine qui venait de s'écouler j'avais perdu tout ce qui m'était cher ici-bas : ma femme, ma famille, mon église, ma maison ; cependant, j'eus l'impression que Dieu cheminait à mes côtés tandis que je franchissais les portes du quartier général de la DS.

Avec un sourire moqueur le garde me regarda et dit :

— Bienvenu à la Maison Blanche, détenu Popov.

Une fois de plus je fus dévêtu et fouillé, puis emmené au troisième étage. En montant l'escalier je remarquai qu'un réseau de fils de fer barbelés avait été installé au-dessus de la cage de l'escalier en sorte qu'aucun détenu ne pouvait échapper à la DS en se jetant en bas. De toute évidence, si nombreux avaient été les prisonniers qui avaient tenté de se suicider que ce réseau de barbelés avait été disposé pour les recevoir.

Au troisième étage je dus cheminer dans un long corridor sombre ; d'un côté on y voyait des fenêtres aux vitres barbouillées, munies de barreaux ; de l'autre une rangée de portes sombres et rouillées conduisant à des cellules. Dans chacune d'elles un petit judas avec porte coulissante avait été aménagé. Ces judas permettaient aux gardes de surveiller les détenus. On pouvait entendre des soupirs à peine audibles s'échapper de ces cellules. Les gardes

avaient aux pieds d'épaisses pantoufles en sorte que les prisonniers ne pouvaient soupçonner leur approche.

Mais avant de poursuivre mon récit, permettez que je vous raconte comment je suis parvenu à ce moment critique de ma vie.

C'est dans la jolie petite ville de Krano Gradiste en Bulgarie que j'ai vu le jour. Nous étions quatre enfants, une fille et trois garçons, tous nés dans une vieille ferme bâtie à la turque, avec pour toutes pièces une chambre et une cuisine. Le plafond était si bas que mon père devait se baisser pour ne pas heurter de la tête les poutres apparentes. Le sol était en terre battue et ma mère le peignait avec un mélange de fumure, d'argile et d'eau. L'odeur qui s'en dégageait n'était pas particulièrement agréable mais ledit mélange avait la propriété de désinfecter le sol et de l'empêcher de se fendiller.

Nous couchions tous dans la chambre, sur le sol couvert de nattes faites de roseaux tressés. D'un côté de la cuisine il y avait la grande cheminée noire au-dessus de laquelle se dressaient les pots d'argile craquelés et couverts de suie. Les haricots que ma mère nous faisait alors cuire constituaient le

menu quotidien de n'importe quel autre villageois.  
Elle avait l'habitude de dire :

— Pour avoir de bons haricots, il faut les faire cuire dans une bonne eau.

C'est ainsi qu'elle nous envoyait à quelques centaines de mètres de la maison puiser de l'eau à la rivière. Ensuite, elle les faisait cuire dans un pot en argile pour qu'ils prennent un arôme particulier. J'ai gardé de ces années d'enfance beaucoup de bons souvenirs. Les jours passaient rapidement, certains retentissant de nos rires, d'autres se faisant l'écho de nos querelles, de nos bagarres enfantines et tous étaient fertiles en péripéties.

Nous connûmes des jours de pauvreté, de travail pénible et de chagrin, mais aucune de ces épreuves n'altéra notre amour les uns pour les autres, elles contribuèrent bien plutôt à nous rapprocher davantage. Notre ferme n'était pas très importante et c'est ainsi que nous, les enfants, devions aller travailler dans des fermes plus grandes. Les années de la guerre 1914-1918 furent particulièrement difficiles pour nous. Mon père fut appelé sous les drapeaux et l'année suivante nous amena pratiquement la famille. Au cours de l'hiver 1917-1918 — j'avais alors dix ans — on m'envoya travailler chez l'homme le plus riche de notre village, « Grand-père Kolyo ». Je ne percevais aucun gage mais pour ma nourriture, je conduisais les bœufs tandis que Grand-Père, âgé de quatre-vingt-sept ans, mais ne portant pas

24

son âge, était très actif et labourait les champs. Puis, pendant l'été, je gardais les moutons dans la ferme de mon oncle non loin de là. La guerre prit fin et mon père rentra au foyer. Ceci me permit de reprendre le chemin de l'école. En dépit de notre grande pauvreté, mes parents réussirent à m'envoyer à l'école dans un village voisin. Ils étaient très fiers de mes prouesses en lecture et firent tout leur possible pour parfaire mon éducation. Je commençai ma scolarité vêtu d'habits bigarrés tissés par ma mère ; pour chaussures j'avais des espèces de mocassins fabrication maison, taillés dans de la peau de porc brute, les soies à l'extérieur. Je constituais un spectacle ! Parvenu dans les classes supérieures, j'avais honte de ne pas porter d'uniforme comme les autres et de n'avoir pas de jolis souliers. Il en résulta que j'évitais la compagnie des autres garçons et restais le plus souvent à l'écart.

C'est à l'âge de dix-sept ans que j'eus ma première paire de chaussures dignes de ce nom. Lors que je commençai à les porter mon amour-propre prit d'énormes proportions (sans doute trop importantes !) et j'entrepris de me faire des amis parmi mes camarades de classe. Je devins plutôt égoïste, et athée. Quel triste mélange ! A la fin de ma scolarité je me rendis à Ruse, grande ville des bords du Danube, pour y chercher du travail. Je ne connaissais qu'une personne dans cette ville. C'était un ancien voisin du nom de Christo, qui s'était installé là quelques années auparavant. Christo travaillait

à l'usine de distribution d'eau et vivait sur les lieux mêmes de son travail dans une petite pièce de quelques mètres carrés. Malgré l'exiguïté du local et la grande place occupée par le seul lit, Christo consentit à partager sa chambre avec moi et nous devînmes amis intimes. Ceci se passait en novembre 1925. A cette époque il y avait beaucoup de chômeurs en Bulgarie et je ne parvenais pas à trouver un emploi stable. Je faisais des travaux temporaires, mais la plupart du temps je devais vivre sur les appointements de mon ami Christo.

Un soir Christo m'invita à me rendre avec lui dans une église baptiste située tout près de sa chambre ; il savait pourtant que j'étais un athée convaincu. A cause des liens d'amitié qui nous unissaient il ne me fut pas possible de décliner son invitation. C'était la première fois que je pénétrais dans une église protestante. Je n'avais connu que l'Eglise orthodoxe et pensais que toutes les églises se ressemblaient. Je fus donc très surpris de voir que l'intérieur de cette église était tout différent de celui d'une église orthodoxe. En fait, tout était différent ! L'office fut célébré en bulgare et non en slavon, langue qu'employaient les prêtres orthodoxes et que peu de gens étaient capables de comprendre.

Ce soir-là j'entendis non point les chants monotones de la messe orthodoxe, mais de merveilleux cantiques écrits sur des mélodies de Bach, Mendelssohn, Beethoven et d'autres grands compositeurs. Toute l'assistance chantait, alors qu'à l'église orthodoxe

seuls les prêtres et le chœur alternaient la psalmodie et les hymnes.

Je vis même des recueils de cantiques ! Christos les connaissait déjà tous et il chantait par cœur tant dis que je suivais les paroles sur le texte. Elles étaient écrites à la louange de Dieu, magnifiques et firent grande impression sur moi. Je ne m'attendais pas à entendre un pasteur intelligent et cultivé proclamer d'une telle manière sa foi en Dieu, et ce dans une langue que je comprenais. Dans notre voisinage il ne se trouvait aucune personne intelligente pour oser avouer qu'elle croyait en Dieu. A mes yeux la « religion » était pour les vieillards et les faibles d'esprit.

Après la réunion nous entrâmes en conversation avec deux dames âgées connues dans la ville pour leur culture. Elles nous parlèrent de Dieu et essayèrent de nous prouver qu'il existait, mais malgré tout tout ce que j'avais vu et entendu dans l'église et tout ce que ces dames nous avaient dit, mon intellect orgueilleux refusait de reconnaître l'existence de Dieu.

Cependant, pour la première fois de ma vie, je me pris à me demander si j'avais bien raison. Cette nuit-là une bataille spirituelle s'engagea au-dedans de moi, bataille qui devait durer plusieurs jours. La question qui me harcelait était celle-ci : y a-t-il un Dieu ? Dans l'Eglise orthodoxe grecque de cette époque les prêtres n'avaient pas besoin de forma

tion particulière et seuls les femmes et les hommes âgés assistaient aux offices. Aucune personne intelligente ne croyait en Dieu. C'était du moins ce que nous autres, athées, pensions. Nous qui étions instruits, nous méprisions ces gens « simples » qui disaient avoir une religion ou croire en Dieu. Et voilà que j'avais entendu des gens intelligents, instruits, déclarer publiquement que Dieu existe ! Ils disaient ce que Christ représentait et avait fait pour eux. Ceci me frappa plus que tous les sermons et aujourd'hui je crois fermement que des « témoignages vivants » sont d'une grande efficacité pour amener les âmes à Christ.

Je fis part à Christo de mes luttes et il me dit qu'il me présenterait à une personne susceptible de me venir en aide. Peu de temps après, Christo invita un monsieur à venir nous voir. Il s'appelait Petroff. Il nous lut quelques passages de la Bible. Ce n'était pas un orateur, mais toutes les paroles qui sortirent de ses lèvres furent pour moi autant de preuves de l'existence de Dieu. Il nous dit connaître personnellement la présence de Dieu. En nous racontant ce que Jésus signifiait pour sa vie, son visage rayonnait de l'amour de Dieu. L'existence de Dieu devint alors pour moi chose évidente. Je Le découvris en la personne de cet homme pieux.

Donc, le témoignage de Petroff me convainquit de l'existence de Dieu et dès ce moment je me mis à chercher le Seigneur sincèrement, de toutes mes forces. Je compris que ce n'était pas tellement moi

28

qui Le cherchais que Lui qui me cherchait. Je vis la merveilleuse expérience du salut en Jésus-Christ qui peut transformer une vie et Petroff devint mon père spirituel. Peu de temps après, j'allai habiter chez lui afin de profiter davantage de son enseignement spirituel. Avec son concours j'obtins un emploi aux chemins de fer nationaux. Le travail était pénible, mais ma récente expérience du salut faisait déborder mon cœur de joie et de paix. En Jésus je connaissais le bonheur.



Chaque soir Petroff et moi lisions la Bible et parlions des heures entières de la Parole de Dieu. Entre temps d'autres personnes s'étaient jointes à nous en sorte que nous constituâmes un véritable petit « troupeau ». Peu à peu notre groupe devint une église grandement bénie par l'intermédiaire du ministère profond de Petroff. Un jour, en février 1929, Petroff me dit :

— Haralan, la main de Dieu repose sur toi. Il t'appelle à Son service.

J'avais, moi aussi, senti Sa main sur moi et avais l'impression qu'il conduisait mes pas dans cette direction. J'aimais d'un amour profond le Christ que je venais de rencontrer. Toute la nuit je priai, disant au Seigneur : « O Dieu, ma vie tout entière t'appar-

29

tient. Je suis prêt à te donner tout ce que je possède ».

Cette promesse devait, durant les années qui allaient suivre, être mise à rude épreuve ; cependant je ne l'ai jamais regrettée.

Le servir est chose merveilleuse, mais souffrir pour Lui est un privilège bien supérieur.

Pour me préparer au divin ministère, je partis pour Dantzig puis pour Londres afin d'y suivre les cours de l'institut Biblique. C'est en Angleterre que je fis la connaissance d'une jeune étudiante suédoise. Elle s'appelait Ruth. Comme son homonyme de la Bible, elle était profondément consacrée. Elle me déclara :

— Haralan, où que tu ailles, je t'accompagnerai.

C'est ainsi que je rentrai en Bulgarie, versé dans la connaissance des Ecritures, mais aussi avec une épouse.

Les années qui suivirent ne furent rien moins qu'un don de Dieu. La Bulgarie connut une période de grande moisson spirituelle et en quelques années je me trouvai à la tête de la plus grande paroisse baptiste du pays. En même temps je faisais de grandes tournées d'évangélisation. La main de Dieu reposait sur nous de manière tellement visible que Sa parole se répandit à grande échelle en Bulgarie. Pendant plus de seize ans je me suis occupé de mon église tout en remplissant les fonctions d'évangéliste dans les villes et les villages des montagnes où la

Parole de Dieu n'avait pas encore pénétré. Puis vint la guerre, et avec elle des années très difficiles, mais elles ne furent qu'un infime avant-goût de la grande tribulation qui nous attendait encore.

En 1944 une lourde menace se mit à planer sur notre pays avec l'entrée des troupes soviétiques : la menace du communisme. Progressivement les communistes gagnèrent du terrain tandis que notre pays restait prostré à la merci de l'Armée Rouge.

Dans les tout premiers temps le parti communiste se montra très coopératif avec les autres partis politiques et forma même avec eux un gouvernement de coalition. Mais en trois ans les autres partis furent interdits, leurs chefs emprisonnés et le parti communiste devint le maître incontesté.



Nous avons entendu parler des souffrances endurées par nos frères et sœurs en Union Soviétique, mais nous étions loin de supposer que nous aurions à passer par le même chemin, que la Bulgarie deviendrait comme l'Union Soviétique — ce qu'elle est encore aujourd'hui. Nous nous étions préparés au pire, mais chose étonnante, le choc auquel nous nous attendions ne se produisit pas. En fait le pays connut une période « crépusculaire » en matière de liberté religieuse, non parce que les communistes

auraient été *partisans* de la liberté religieuse, mais tout simplement parce qu'ils étaient trop occupés à consolider leur pouvoir politique et qu'ils s'employaient à prendre bien en main les rênes du pays afin de pouvoir ensuite « s'occuper » de nous, selon leur expression. C'est ainsi qu'au lieu du choc attendu nous eûmes soudain un don de la part de Dieu : trois années de sursis, de 1944 à 1947, durant lesquelles Dieu retint leurs mains et nous permit de travailler à Son œuvre.

Et pour travailler, nous avons travaillé ! Jour et nuit, mois après mois, nous évangélisions, répandions l'Évangile et édifiions la foi des croyants avant que la sombre nuit du communisme ne s'abatte sur le pays. Selon l'avertissement qu'ils nous avaient adressé, nous savions que les communistes « s'occuperaient » bientôt de nous. Avec fébrilité et avec le sentiment d'engager une course contre la montre, nous travaillions ! Dieu honora nos efforts en faisant connaître à la Bulgarie un temps de grande moisson spirituelle. Je présidai plusieurs cérémonies de baptêmes dans la Mer Noire ; des centaines de jeunes gens qui avaient rencontré Christ y furent baptisés. Il est certain que la fébrilité avec laquelle nous travaillions pour Jésus durant ces trois années précédant « l'orage » fit de nous une cible de choix et que nous allions bénéficier d'un traitement « spécial » dans les prisons communistes.

L'intensité de nos efforts pendant « le calme précédant la tempête » nous fit remarquer. Il nous res-

32

tait peu de temps. Dès que les communistes auraient consolidé leur pouvoir, notre « tour » viendrait, nous en étions parfaitement conscients.

Le premier signe fut une campagne organisée en vue de jeter le discrédit sur les pasteurs les plus connus dans le pays. En dépit de cette campagne, le réveil s'étendit, de nouvelles églises furent fondées en sorte que le gouvernement dut faire preuve d'une plus grande subtilité. Peu à peu, les pasteurs furent évincés et remplacés par des « instruments dociles » entre les mains des communistes. Ils s'employèrent à placer dans les chaires des églises des « marionnettes » à leur service.

Des pasteurs à plein temps furent écartés et ne purent que trouver des emplois manuels, tels que balayeurs de rues. Lorsque les chaires des églises eurent été occupées par les « pasteurs marionnettes », il s'agit de s'attaquer à une autre cible : les principaux responsables des Eglises baptiste, méthodiste, congrégationnaliste et évangéliques de Bulgarie. J'étais l'un d'entre eux.

Les autorités déclenchèrent contre nous une lamentable campagne de calomnies. Nous fûmes accusés d'espionnage. Mieux valait des « espions » que des martyrs chrétiens. Nous fûmes qualifiés d' « agents

**3 - A cause de Ton Nom**

au service de l'impérialisme ». Tout d'abord, en apprenant ces accusations, j'éclatai de rire, disant à Ruth :

— Quel sentiment éprouves-tu de te savoir mariée à un « instrument de l'impérialisme » ?

— C'est tout ce que tu es, rétorqua-t-elle en riant.

Ceux qui avaient résolu d'anéantir l'Eglise du Christ se souciaient bien peu de la vérité. Nous, les quinze responsables des Eglises évangéliques de Bulgarie, nous fûmes ouvertement traités d'espions.

Il était bien évident que toutes les accusations portées contre nous étaient purs mensonges, mais cette campagne diffamatoire avait pour but de jeter l'opprobre sur tout ce que nous avions dit et de nous noircir aux yeux de l'opinion publique. La presse et les autres moyens d'information proclamèrent que nous avions trahi notre pays en faisant de l'espionnage au profit des Anglais et des Américains. C'est ainsi que débuta la campagne de diffamation qui devait nous conduire à la prison et à la torture. Souvent, au cours des treize ans et deux mois que je vécus en prison, je me suis demandé pourquoi Dieu avait permis une telle chose. Cette longue période d'examen de conscience me donna l'occasion de mieux comprendre l'enseignement de la Bible d'après lequel c'est par beaucoup de souffrances qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu, selon les paroles mêmes de Paul et Barnabé aux disciples d'Asie Mineure (Actes 14, 22). L'apô

tre Pierre déclare la même chose (1 Pierre 1, 6-7) : *C'est là ce qui fait votre joie, quoique maintenant, puisqu'il le faut, vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable {qui cependant est éprouvé par le feu}, ait pour résultat la louange, la gloire et l'honneur lorsque Jésus-Christ apparaîtra.*

La première réaction bien naturelle de l'homme face à la souffrance est de penser qu'elle est trop difficile à supporter. Nous essayons de l'éviter, mais par la suite nous découvrons que la souffrance est d'une grande valeur et plus précieuse que l'or. La souffrance est la fournaise par laquelle durent passer nos églises pour que la « paille » et le « chau me » fussent consumés, laissant apparaître l'or dans toute sa beauté. Au cours de l'épreuve, la « structure » de l'Eglise allait être détruite ou bouleversée, mais il devait subsister une Eglise véritable, vivante, le Corps du Christ, « l'Eglise secrète ». Tel devait être désormais notre lot.

Ce furent donc les événements qui me conduisirent d'un athéisme ardent à ma position de pasteur confronté avec la torture pour Christ dans la « Maison Blanche » de la DS tant redoutée.

On m'emmena dans un long corridor jusqu'à la cellule n° 21. La grande clé tourna dans la serrure et je fus enfermé, une fois de plus coupé du monde extérieur. Dans la cellule se trouvait déjà un jeune homme du nom de Tsonny. Il me dit qu'il était là depuis trois mois sans avoir jamais su le pourquoi de son internement. Dans un angle de la cellule il y avait le seau qui pendant six mois fut notre « sanitaire ». Ces seaux étaient à la mesure de la vie en cellule. Ils n'étaient vidés que très rarement et il leur arrivait de déborder. Souvent le couvercle était enlevé et l'odeur nauséabonde qui s'en dégageait était on ne peut plus éprouvante. En guise de lit nous n'avions que le sol nu ; les murs de nos cellules étaient faits de pierres grises. Ils étaient couverts de devises, de prières, de slogans et de citations que les détenus qui nous avaient précédés en ces lieux avaient gravés avec quelque instrument tranchant.

Ces murs constituaient presque le journal intime d'hommes condamnés. En certains endroits ils sem

blaient avoir été peints en rouge foncé, mais après examen plus approfondi je découvris qu'il ne s'agissait nullement de peinture, mais des taches de sang d'innombrables punaises que nos prédécesseurs avaient écrasées sur le mur. Les « murs rouges » d'autres cellules identiques allaient devenir un spectacle familier au cours des années qu'il allait me falloir vivre en prison. La première nuit passée à la DS, je tuai 539 punaises. Malgré cet exploit beaucoup avaient réussi à me prendre du sang. Pour essayer de nous distraire, nous nous amusâmes, Tsonny et moi, à les compter (ce que nous ne fîmes plus jamais !).

Ces murs nous parlaient des nombreuses afflictions et souffrances endurées par les prisonniers qui, avant nous, avaient occupé cette cellule. Il était presque possible de deviner à la simple lecture des phrases gravées sur la paroi quelle était leur personnalité, quels avaient été leurs cauchemars, leurs espoirs, leurs rêves. On pouvait y lire des phrases comme celle-ci : « Lorsque vous entrez ici, croyez en Dieu et faites une prière à Sainte Thérèse », écrite de toute évidence par un catholique. Quelqu'un d'autre avait inscrit sur toute la longueur du mur une élégie de Pouchkine en russe. J'en appris par cœur les trois strophes. Au-dessus de la porte, un autre avait gravé un vieux proverbe latin : « Dum spiro spero », ce qui signifie « Tant que je vivrai, je ne cesserai d'espérer. »

Que de récits de bravoure humaine, de désespoir

et de rêves anéantis n'ai-je pas lus sur le mur de cette cellule et sur des multitudes d'autres au cours de ces treize années !

Je pris l'habitude de graver sur les murs des versets de la Bible et des paroles de réconfort, et ce, dans chacune des cellules que je devais occuper, espérant qu'ils seraient de quelque secours pour ceux qui me remplaceraient. Ces parois ne furent pas seulement le « papier » sur lequel j'inscrivais des versets de la Parole de Dieu, mais aussi plus tard la « caisse de résonance » du « télégraphe de la prison » à l'aide de laquelle je communiquais la Parole de Dieu aux détenus des cellules adjacentes.

Quelle merveille, pensai-je, que ces murs destinés à emprisonner des êtres humains soient Je « papier » et le « câble » du « télégraphe de la prison » pour propager la Bonne Nouvelle ! Mais étant donné que c'était la première fois que je passais par une telle épreuve, et parce que la première semaine avait été tellement éprouvante, il me fut bien difficile de reprendre courage.

Tous les prisonniers vous diront que les premiers mois sont toujours les plus terribles. Je me dis à moi-même : « *Si l'homme qui a écrit sur le mur, « Tant que je vivrai, je ne cesserai d'espérer », peut continuer à espérer, à combien plus forte raison moi qui suis un croyant puis-je me remettre totalement entre les mains de Dieu.* Je m'adressai à moi-même une petite admonition et me sentis récon

38

forté. Même sans savoir ce que le jour suivant m'apporterait, j'étais plein d'assurance, de sérénité et de paix. Comme Paul, j'étais résolu à être content, quel que fût l'état dans lequel je me trouvais.

Je vécus exactement cinq mois dans la cellule n° 21, du 1<sup>er</sup> août au 31 décembre. Pour moi, cette cellule 21 de la « Maison Blanche » de la DS est synonyme de « cellule de souffrance ». Toutes les fois qu'aujourd'hui encore j'y songe rétrospectivement, j'en ai des frissons dans le dos. Dans sa deuxième Lettre aux Corinthiens 12, 4, l'apôtre Paul parle de *paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer*. Pour ma part j'aimerais dire autour de moi les indicibles souffrances des chrétiens, souffrances dont il est difficile de parler dans un langage humain ou écrit.

Etant donné mon état d'épuisement pour être resté debout toutes les nuits une semaine durant, je m'allongeai à même le sol et m'étendis de tout mon long. Tout à coup se fit entendre un bruit semblable à celui d'une rafale d'armes automatiques dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Tsonny.

Il sourit et m'expliqua que ce bruit avait été volontairement fait par les gardes afin d'épouvanter les prisonniers et de les empêcher de dormir. Ils prenaient une barre de fer avec laquelle ils heurtaient violemment la porte des cellules et c'était ce bruit qui donnait l'impression qu'ils tiraient des

salves de mitraillettes. Ceci se reproduisait toutes les dix minutes, toute la nuit et chaque nuit des cinq mois qui allaient suivre. Il était pratiquement impossible de dormir ; c'était là le but recherché.

Le 2 août au matin on m'emmena de ma cellule dans un confortable bureau au rez-de-chaussée. A mon grand étonnement je me trouvai en présence d'un jeune homme que je connaissais très bien. Il s'appelait Veltcho Tchankov. Mon cœur bondit de joie en le voyant ! Je l'avais connu tout petit garçon.

Je savais aussi qu'il était communiste. Lorsque les communistes avaient pris le pouvoir en Bulgarie après l'entrée de l'Armée Rouge en 1944, Veltcho avait immédiatement rejoint leurs rangs. Au cours des trois années qui avaient suivi, il était devenu le chef de la Police Secrète de Bourgas. En dépit des chemins fort différents que nous avons suivis, nous avions, semblait-il, gardé pendant longtemps un certain respect l'un pour l'autre. J'étais donc tout heureux de le revoir et pensai que c'était là le premier rayon d'espoir depuis mon arrestation. Mais Veltcho avait bien changé ! Je devais apprendre, un mois plus tard, que c'était Veltcho en personne, mon « vieil ami », qui avait « orchestré » la campagne diffamatoire contre les pasteurs évangéliques. Je vis ce que le pouvoir peut faire dans la vie d'un homme.

Tant qu'ils ne sont pas au pouvoir, les communistes se montrent souvent sympathiques, coopéra

tifs et doux. Mais dès qu'ils arrivent à la tête d'un pays, on a vite fait de se rendre compte de ce qu'ils sont en réalité ! Que ceux qui « jouent » avec le communisme se souviennent de l'exemple de Veitch©, le « sympathique » communiste arrivé au pouvoir !

C'est à dessein que tant qu'ils font partie de l'opposition, les partis communistes se montrent « raisonnables » et doux, mais donnez-leur le pouvoir et leur véritable nature ne tardera pas à se manifester. Les prisons étaient remplies d'hommes qui eux aussi avaient pensé que le parti communiste était un parti comme les autres. Beaucoup de ces gens qui le considéraient comme un parti au même titre que les autres et qui l'avaient toléré furent exécutés lorsqu'il arriva au pouvoir. Que les pays occidentaux qui tolèrent le parti communiste fassent bien attention ! Ce parti insignifiant peut paraître inoffensif maintenant, mais s'il parvient au pouvoir, vous verrez ce qu'il est en réalité, comme nous en fîmes l'expérience en Bulgarie.

Je lui dis :

— Veltcho, je suis content de te revoir.

Il me toisa d'un regard plein d'hostilité et rétorqua :

— Nous nous connaissons bien, Popov, mais je t'avertis, si tu veux un jour revoir ta femme, il te faudra faire tout ce que je te dirai.

— Mais qu'ai-je donc fait, Veltcho ?

Il hurla :

— Ne m'appelle plus Veltcho. Je suis le Camarade Tchankov et tu es le détenu Popov. Ne l'oublie jamais !

Il continua :

— Tu dois confesser tes crimes. Si tu le fais, tout ira mieux pour toi. Le Gouvernement du Peuple est très indulgent et nous te pardonnerons tous tes crimes. Nous savons que tu es quelqu'un de bien, mais tu dois te conformer à ce que nous disons et à la société nouvelle que nous sommes en train d'édifier.

Cette expression « Te conformer à ce que nous disons », je devais l'entendre pendant treize ans. Puis Veltcho laissa couler de ses lèvres un flot de paroles :

— Je le répète, tu dois te conformer à ce que nous disons et confesser tes crimes ! Si tu refuses de m'obéir, tu commets la plus grave erreur de ta vie et tu ne vivras que pour la regretter. Tu apprendras que nous ne jouons pas et nous n'allons pas permettre que l'on te considère comme un martyr pour ta foi. Cela te conviendrait, n'est-ce pas, Popov ? Eh bien, nous ne t'en donnerons pas l'occasion. Si nous faisons en sorte que les gens te considèrent comme un martyr pour ta foi, cela ne ferait que fortifier les chrétiens. Nous nous en garderons bien. Crois-tu que nous soyons stupides ? Nous

allons te bafouer et te salir jusqu'à ce que les chrétiens mêmes en arrivent à prononcer ton nom avec dégoût.

J'étais abasourdi par les paroles de Veltcho. Son plan était d'une habileté satanique et il parlait en homme inspiré. Je répliquai :

— Le peuple bulgare me connaît. Il saura bien pourquoi exactement j'ai été arrêté.

Il se contenta de rire. Ce n'est que plus tard que j'eus conscience d'avoir été en présence de gens spécialisés dans l'art de déclarer noir ce qui est blanc et de falsifier la vérité.

Les Nazis étaient cruels, mais les communistes l'étaient aussi et, de surcroît, d'une habileté diabolique. C'est en réalité la seule différence qui existe entre les uns et les autres. Les menaces de Veltcho devaient se concrétiser par la suite, point par point, avec une rigueur mathématique.

Veltcho ordonna mon retour en cellule. Te sortis de son bureau dans le plus grand désespoir et racontai à Tsonny ma conversation avec Veltcho. Il me conseilla de ne jamais avouer. Le conseil était judicieux mais il s'avéra au cours des mois qui allaient suivre qu'il était impossible de ne pas « confesser » ce dont je ne m'étais pas rendu coupable. J'étais assis dans la cellule, en état de quasi-prostration. J'avais cru que les communistes n'étaient que des hommes induits en erreur. Mais cette rencontre avec Veltcho avait produit sur moi un choc considérable.

Je compris que j'avais affaire à l'habileté et à la méchanceté de *Satan lui-même*. Pour la première fois je réalisai la monstruosité à laquelle je serais désormais confronté et la dureté de ces hommes directement inspirés par le diable.

Je fus d'abord privé de nourriture. Les sentiments que l'on éprouve lorsqu'on est en proie aux affres de la faim — de même que les sentiments qu'inspire l'amour — sont indescriptibles. Ma ration journalière consistait en deux tranches de pain et six cuillerées à soupe de « potage » qui n'était en fait que de l'eau visqueuse et putride. Ce régime avait été soigneusement et scientifiquement étudié et ne pouvait que maintenir la vie, rien de plus. Les détenus l'appelaient « le menu de la mort ». C'était essentiellement de l'eau et ne pouvait que maintenir une basse tension artérielle. Mais c'était à la fois suffisant pour déclencher les sécrétions gastriques en sorte que nous ressentions la faim encore plus cruellement que si nous n'avions rien eu du tout à manger.

Si quelqu'un est totalement privé de nourriture, il meurt à petit feu mais ses papilles gustatives sont en repos et les horribles souffrances de la faim lui

sont au moins épargnées. Ce n'était pas mon cas. On m'apportait les deux tranches de pain et les six cuillerées à soupe de « potage » le matin à six heures. Tout cela disparaissait en deux minutes et on ne nous donnait plus rien jusqu'au lendemain matin à la même heure. Le but recherché était de me « briser » et je dois avouer que le manque de nourriture est une arme horrible et efficace. Dans cet état, j'avais l'impression que mon corps était atteint de malaria. Je ne devais cesser d'éprouver cette sensation tout au long des cinq années qui allaient suivre.

Je me dois d'insister sur le fait que les communistes n'avaient pas l'intention de me faire subir le « lavage du cerveau ». Ils savaient très bien qu'ils n'y parviendraient jamais. « Laver le cerveau » de quelqu'un signifie changer complètement l'esprit de cette personne et ce, de manière durable, pour qu'elle pense et agisse de façon diamétralement opposée. Les communistes savaient qu'ils n'obtiendraient jamais ce résultat dans mon cas précis et ils n'essayèrent même pas.

Le but qu'ils poursuivaient était seulement de *briser ma volonté*, en me matraquant, me frappant, me torturant, m'injuriant, en me privant de nourriture jusqu'au jour où ma volonté serait totalement anéantie et où je m'effondrerais. Ils savaient bien que lorsque ma volonté serait totalement brisée et qu'ils obtiendraient de moi ce qu'ils voulaient, je retrouverais cette volonté et que je me ressaisirais.

C'est donc la raison pour laquelle ils renoncèrent à me faire subir le « lavage de cerveau ».

Ils n'avaient d'autre objectif que de me maltraiter et de m'amener au-delà des limites de l'endurance humaine pour que, temporairement, je perde le contrôle de ma volonté. Le « lavage de cerveau » consiste en des alternatives de bons et de mauvais traitements. Anéantir la volonté d'une personne est un processus plus simple : à cet effet, ils ont recours à la méthode impitoyable des coups, de privation de nourriture et de la torture selon un procédé qui dose l'horreur jusqu'à son maximum. C'est alors que la personne qui subit ce sort n'a plus de volonté propre. Telle était leur tactique... et ils s'y employèrent avec fureur et brutalité.

Le manque de nourriture, de sommeil et la station debout le visage tourné contre un mur, semaine après semaine, sont les principaux « moyens » utilisés pour venir à bout de la volonté d'un homme. Ce « traitement » peut faire d'une personne intelligente et raisonnable un véritable animal. Après cela, la seule chose qui subsiste est l'instinct animal qui vous fait rechercher à tout prix quelque chose à manger. Mon garde se plaisait à me répéter qu'il me fallait devenir « plus calme que l'eau et plus insignifiant que l'herbe ».

Dès le 5 août, soumis au « menu de la mort », je fus placé dans une cellule solitaire pour subir des interrogatoires ininterrompus de vingt-quatre heures. Trois inquisiteurs « s’occupaient » de moi, se relayant toutes les huit heures. Ceci leur permettait de faire durer la torture physique et psychologique vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cette cellule avait une particularité inhabituelle. Le mur était peint avec une laque très brillante. On m’intima l’ordre de me tourner vers ledit mur, de me tenir à une distance d’environ vingt centimètres de la paroi et de garder les yeux ouverts. Mon inquisiteur se mit à crier :

— Tu ne dois pas bouger d’un pouce !

— Tu ne dois pas fermer les yeux une seule seconde !

— Tu ne dois pas changer de position !

— Tu ne dois pas bouger un seul muscle !

— Tu ne dois pas... tu ne dois pas...

Il continua sur ce thème tandis que j’étais tourné le visage face au mur. Au bout de quelques instants mes yeux commencèrent à me brûler comme si des fers rouges leur avaient été appliqués. A vingt centimètres, je me trouvais si près du mur peint en laque blanc éclatant que mes yeux ne pouvaient le fixer. Je vous suggère d’essayer un seul instant. On

lutte pour fermer les yeux ou pour les garder ouverts mais on ne parvient à faire ni l'un ni l'autre. Ceci est terriblement douloureux et chaque fois que je les fermais, mon inquisiteur m'administrait un coup en plein visage.

Les douleurs dans les yeux devinrent insupportables.

— Parle-moi de tes activités d'espion ! hurla l'inquisiteur.

— Je suis pasteur, répondis-je. J'ai travaillé pour Christ toute ma vie. Je ne me suis jamais livré à l'espionnage.

Il m'administra un autre coup sur la tête. Mon oreille résonnait encore du coup reçu qu'il criait à nouveau :

— Parle-moi de tes activités d'espion pour le compte des Américains !

Une fois de plus je répondis :

— Je suis pasteur, serviteur de Dieu. J'ai travaillé uniquement pour Dieu. J'ignore tout ce dont vous m'accusez.

Par la suite, je m'endurcis à de tels traitements et ils ne m'affectaient que physiquement. Mais alors, au début de ma captivité, ces coups m'affectaient et me désorientaient, tant psychologiquement que physiquement.

L'inquisiteur qui me frappait était un homme de grande taille et à l'air rébarbatif. Lors des années qui suivirent, j'eus tout le loisir de méditer sur le cas de ces gardes et de ces interrogateurs. C'est au moment où l'un d'eux me frappait que j'essayais de prier avec davantage de ferveur pour lui. Je réalisais que dans un certain sens, leur situation était plus tragique que la nôtre, et quel drame que le leur !

Pas à pas, tandis qu'ils brutalisaient les détenus et les battaient, ils descendaient l'échelle de l'humain pour arriver au niveau de l'animal. Au bout d'un certain temps leur visage revêtait une expression indescriptible et faisait penser à des bêtes.

Nous, prisonniers, pourrions à la rigueur nous remettre de tels traitements, mais eux, gardes, étaient à jamais mutilés de leur humanité. C'est ainsi que sous les coups je m'efforçais de garder la tête froide et de prier pour eux. Je découvris que cette attitude allégeait considérablement les souffrances endurées.

— Parle-moi de tes activités d'espion ! hurla l'inquisiteur.

— Je suis pasteur, je...

Et avant que je n'eusse le temps d'achever ma phrase il m'asséna un autre coup sur le visage. Au cours de cette première longue journée s'établit un scénario qui devait régler les autres journées. J'étais obligé de rester debout, sans bouger un seul muscle,

**4 - A cause de Ton Nom**

les yeux brûlants comme des boules de feu à force de fixer le mur blanc éclatant à vingt centimètres devant moi. Derrière moi, la voix de l'interrogateur criait à intervalles réguliers :

— Parle-moi de tes activités d'espion !  
et moi de répéter :

— Je ne suis qu'un pasteur. Je n'ai jamais rien fait d'autre que de prêcher !

Je recevais alors un coup sur la tête auquel succédaient quelques minutes de silence. La même question revenait ensuite, puis de ma part la même réponse et de nouveau un coup sur la tête. Au fil des heures, les questions se faisaient moins fréquentes ; je me demandais pourquoi l'inquisiteur laissait s'écouler tant de temps entre chacune d'elles. Au bout d'une heure ou deux, je finis par comprendre : le temps lui-même était une arme dans les mains des autorités. Il travaillait en leur faveur et elles comptaient sur un effet d'usure pour venir à bout de ma volonté. Heure après heure, ce jour-là, ce fut la même chose : question, réponse, coup. pause ; question, réponse, coup, pause, etc. Je perdis toute notion du temps. J'avais cette terrible brûlure dans les yeux et le besoin de les fermer, ne fût-ce qu'une minute, devint une véritable obsession. Mon corps était engourdi. Je ne retrouvai le sens de la réalité qu'au son de la voix du nouvel inquisiteur : je compris que huit heures s'étaient écoulées et que tout allait recommencer.

Les pauses entre chaque question se faisaient désormais plus longues et duraient une heure. Les interrogateurs n'étaient nullement pressés. La nuit vint et me parut aussi longue qu'une éternité. Le sommeil appesantissait mes paupières mais si je me hasardais à les fermer une seconde, je recevais un coup. Les jambes me faisaient mal. Tout mon corps était à bout et pourtant je ne devais pas bouger un muscle. Tout me parut noyé dans une sorte de brume et le temps lui-même sembla s'arrêter.

Abasourdi, j'entendis soudain la voix perçante et fraîche de mon premier interrogateur crier :

— Alors, Popov, tu es encore ici ! Bien, je me suis reposé, nous pouvons recommencer !

Je compris que toute une journée s'était envolée et que le premier de mes trois bourreaux était de nouveau à son poste.

La faim me torturait l'estomac. J'avais auparavant eu une misérable nourriture, quelques miettes de pain à manger : à présent, je n'avais même plus de miettes. Elles m'avaient semblé être si peu de chose. Maintenant que je n'avais absolument rien à manger, ces miettes me firent l'effet d'un festin !



Les heures passaient. Les jours passaient. C'était entre minuit et le petit jour que cette situation se

faisait la plus terrible. Je n'avais ni dormi, ni mangé ni bougé depuis quatre jours. Les inquisiteurs ne me quittaient pas des yeux pour épier le moindre moment où je baisserais la tête ou fermerais les paupières. Ils prenaient un malin plaisir à me surprendre bougeant un muscle ou clignant d'un oeil, ce qui leur fournissait un bon prétexte pour m'administrer un coup. De plus, ils portaient des pantoufles de feutre en sorte qu'il m'était impossible de deviner s'ils étaient debout dans mon dos ou bien en quelque autre endroit de la pièce.

Le quatrième jour, la faim disparut pour laisser place à une soif épouvantable. Le sang se mit à m'affluer dans les jambes qui commencèrent à enfler. J'avais les lèvres sèches, gercées et elles saignaient. Alors la torture changea de forme. Les inquisiteurs se mirent à manger bruyamment et à boire de même, juste à mes côtés, afin d'augmenter ma soif. La torture n'était pas seulement physique mais également d'ordre mental.

La soif inextinguible était quelque chose que je n'avais jamais connu, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. C'était comme une coulée de lave me brûlant les lèvres et l'estomac.

Une forte fièvre me secouait tout le corps. La déshydratation commençait à faire son œuvre et j'étais en proie à une agonie presque insupportable. Aujourd'hui encore, lorsque j'entends parler d'un homme qui meurt de soif dans le désert, j'éprouve

les affres de la soif et, où que je me trouve, il me faut boire à longs traits.

Un autre garde s'amusait à boire de l'eau à quelques centimètres de moi et si je faisais le moindre mouvement de lèvres, de ces lèvres brûlantes et gercées, sans aucun avertissement, je recevais un coup. La soif me rongait littéralement. Je ne puis pas encore m'expliquer comment j'ai pu tenir debout tout au long de ces interminables journées et de ces nuits sans fin. Certainement Dieu me prêtait assistance car, de lui-même, aucun homme ne peut résister à un tel traitement.

Peu à peu les questions se firent plus rares. Ce fut le jeu de l'attente qui les remplaça ; mes bourreaux s'attendaient à me voir m'effondrer. Dans cet état fébrile, je commençais à avoir des hallucinations. De petites taches sur le mur blanc devant lequel je me tenais se mirent à prendre vie. Je voyais des visages humains, ceux de Ruth, de Paul et de Rhoda, puis ceux des gardes. Vint ensuite un bombardement de couleurs aveuglantes comme celles d'un kaléidoscope en folie. J'étais convaincu que j'allais sombrer dans la folie.

Je résistais toujours. Toute notion du temps

s'estompa pour moi. Les jours passaient les uns après les autres, noyés dans une sorte de brouillard. Mes jambes enflées devinrent énormes à cause de l'afflux de sang dû à l'immobilité. Mes lèvres présentaient des crevasses et saignaient. J'avais une longue barbe car je n'avais pas obtenu la permission ni de me laver ni de me raser depuis le jour de mon arrestation. Mes yeux n'étaient que des boules de feu. Et pourtant, je tenais toujours. La dixième nuit, peu après minuit, j'entendis mon inquisiteur ronfler : il s'était assoupi. J'en profitai pour bouger mon cou raide de droite à gauche. Sur la gauche, à une distance d'environ deux mètres, il y avait une fenêtre. A cause de l'obscurité qui régnait au dehors, elle faisait office de miroir. Horreur - *Je vis le portrait d'un monstre !* J'aperçus un visage d'une maigreur effrayante, des jambes enflées ; à la place des yeux, il ne semblait y avoir que des orbites vides ; une longue barbe était couverte du sang desséché qui

avait coulé de mes lèvres crevassées et affreusement enflées.

Vision horrible, grotesque, repoussante. Tout à coup, je réalisai ce que c'était. Cette silhouette hi deuse, ensanglantée et grotesque, *c'était moi*. J'étais ce « monstre ».

Mon esprit engourdi enregistra la sombre réalité et mes yeux se remplirent de larmes. Je me sentis soudain brisé, solitaire, abandonné. Je compris ce que put ressentir le Christ lorsqu'il s'écria : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'a s-tu abandonné ?* Je ne pouvais essuyer ces larmes mais mon corps était plein de larmes qui n'avaient pas été versées. C'est alors qu'au sein de ces minutes de total désespoir, j'entendis une voix s'adresser à moi d'une manière parfaitement claire et distincte :

— Je ne te laisserai ni ne t'abandonnerai jamais...

Ces paroles furent audibles à tel point que, à ce qu'il me sembla, mon inquisiteur dut les entendre. Je me hasardai à jeter un coup d'oeil dans sa direction, mais il continua de dormir.

La présence de Dieu envahit la cellule punitive et m'enveloppa d'une douce chaleur, communiquant de nouvelles forces à cette carcasse qu'était devenu mon corps. Ceci produisit sur moi un effet stimulant, physique, perceptible.

L'inquisiteur se réveilla en sursaut. Il se leva, s'approcha de moi et put se rendre compte de ce que quelque chose s'était passé. Il ignorait quoi

exactement mais il constata un tel changement qu'il se précipita hors de la pièce et revint accompagné d'un autre officier. Ils étaient perplexes. Je pouvais percevoir les murmures inquiets de leurs voix derrière moi, essayant de s'expliquer ce qui s'était produit. Je parus si frais et si dispos, rempli d'une force nouvelle ! A aucun autre moment de ma vie je ne me suis senti aussi près de Dieu qu'en ces minutes précises. Il se tenait si près de moi que j'aurais voulu Le voir. La présence du Seigneur s'était fait sentir de manière si tangible que c'était absolument extraordinaire. Jamais par le passé je n'avais éprouvé une telle sensation. C'était un avant-goût de ce que serait l'éternité avec Dieu et je n'avais nullement envie de revenir sur cette terre.

Je priai le Seigneur de me reprendre. Je soupirais après la mort. Ce ne serait que la porte par laquelle je verrais le Christ que j'avais aimé et servi pendant tant d'années.



La présence de Dieu me soutint pendant long temps, mais le quatorzième jour, le manque total de nourriture, la soif, le feu qui me dévorait les yeux devinrent insupportables. Il était clair que j'étais en train de mourir. *Voilà ce qu'est mourir*, pensai-je. *D'une minute à l'autre, je vais voir Jésus*. Le garde comprit qu'il se produisait quelque chose d'inhabituel.

tuel et il se précipita à la recherche d'un médecin.

Le docteur me regarda et dit à l'officier :

— Cet homme est en train de mourir.

Il me semblait que leur voix venait du lointain.

Ils ne voulaient évidemment pas que je meure à ce moment car je sentis qu'on m'emmenait. Environ une heure plus tard j'étais de retour dans ma cellule. A en juger par le regard horrifié de Tsonny, je devais être hideux. Je ne pouvais pas bouger. Mes jambes enflées avaient la taille de celles d'un éléphant. Mes lèvres présentaient de larges crevasses et saignaient. Mes yeux étaient profondément enfoncés dans les orbites, les pupilles rouges jusqu'au sang. Une semaine durant, je ne pus rien fixer ni rien voir distinctement.

Lorsque je repris connaissance, Tsonny m'indiqua la date. Je ne pus en croire mes oreilles. J'étais resté debout sans eau ni nourriture pendant quatorze jours. Je ne puis me l'expliquer encore. Plus tard dans le courant de la journée, on me donna à manger, à boire et on me laissa me reposer. Mon compagnon de captivité m'aida avec beaucoup de peine à soulever mes jambes devenues énormes et à les appuyer contre le mur afin que le sang pût à nouveau circuler. Je tombai dans un profond sommeil et pensai que le pire était passé. Hélas !...

La nuit suivante, après minuit, on me fit à nouveau descendre pour subir un nouvel interrogatoire, mais cette fois par un officier du nom de Eleas.

Quatre ou cinq autres officiers attendaient dans la pièce. Dès que j'eus franchi le seuil de la porte, je fus accueilli par des sarcasmes, des railleries et des paroles vexatoires. Puis ils se mirent à me frapper. J'étais propulsé d'un bout à l'autre, je tombais, on me relevait pour me frapper de plus belle. De toute évidence, ils avaient décidé de me torturer physiquement et moralement.

Pendant tout ce temps, je gardai le silence. J'avais repris quelques forces durant les heures de répit qui m'avaient été accordées mais j'étais encore très faible et au moindre coup, je m'effondrais. Ils ne me frappaient pas de manière trop brutale car alors je me serais évanoui. Pour finir, Eleas chargea son pistolet, me saisit au collet et me traîna dans le couloir. Je saignais du nez abondamment. Il faisait nuit noire. Il marchait derrière moi et me poussa jus qu'au fond du couloir où brûlait une faible lumière. Parvenus à la hauteur de la lampe, il hurla :

— Arrête-toi, tourne-toi contre le mur.

Je repris la position habituelle et remarquai sur le mur des taches de sang et des éclats provenant de balles. Je compris qu'en cet endroit retiré du couloir souterrain, beaucoup d'autres avaient déjà trouvé la mort. Eleas éteignit la lumière. Il faisait froid et sombre. La mort planait dans l'air humide. Eleas m'appuya son pistolet sur la nuque.

— Popov, dit-il, nous en avons assez de ton entêtement. C'est ta dernière nuit. Tu dois mourir à

cause de ton obstination à refuser de nous parler de tes activités d'espion. Je te donne une ultime et dernière chance. Tandis que je vais compter jus qu'à cinq, réfléchis et avoue que tu es un espion. Si tu avoues, tu es sauvé, sinon à cinq, je tire.

J'étais convaincu qu'il allait tirer car des milliers d'autres hommes avaient avant moi été fusillés dans la « Maison Blanche » de la DS. Je savais que ces gens étaient capables de mettre à exécution leurs menaces. La pensée de la mort devant me servir de pont pour entrer dans l'éternité s'installa dans mon esprit. J'allais voir Jésus ! J'étais persuadé que ce tourment diabolique prendrait bientôt fin. C'était comme si l'éternité avait déjà commencé pour moi ; il ne me restait plus qu'à passer par la « formalité » de la mort. J'étais prêt et me trouvais déjà en présence de Christ. J'attendais que le coup partît ; je serais alors enlevé au ciel sur les ailes des anges, auprès de Jésus mon Sauveur. J'attendais avec une telle impatience ce moment grandiose où je verrais le Seigneur. Je ne vivais plus que pour cet instant, voir Jésus, être avec Lui ! Plus de torture !

Beaucoup de gens n'aiment pas penser à la mort. A ce mot, ils frémissent et tremblent. Pour eux, c'est une hideuse silhouette, repoussante. *Pourquoi* les gens ont-ils peur de la mort ? D'abord, parce qu'ils ne croient pas en Dieu. Pour ceux qui n'ont pas accepté Christ comme leur Sauveur personnel, la mort est l'expérience la plus terrible qui soit. D'autres la redoutent parce qu'ils n'ont pas l'assu

59

rance de leur salut. Le péché leur donne conscience du fait qu'ils auront à rendre des comptes dans l'au-delà. Mais pour celui qui croit en Jésus, qui a l'assurance de son salut et la foi dans la vertu purificatrice du sang de Jésus, il n'y a pas de mort. Nous ne croyons pas dans la mort car il n'y a plus de mort pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Dans Jean 11, 26, Jésus dit à Marthe, la sœur de Lazare, qui était mort : ... *quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais*. Après quoi, Il lui posa cette remarquable question : *Crois-tu cela ?*

S'il est une chose sûre et certaine en ce monde incertain, c'est bien la Parole de Dieu. Le ciel et la terre passeront, mais la Parole de Dieu ne passera jamais. Jusqu'alors je n'avais jamais imaginé ce que pouvait être la mort, mais pour moi ce n'était pas un spectre horrible ; bien au contraire, c'était un ange venu pour me libérer. Pour moi la mort n'est pas une réalité sombre et effrayante. Elle est porteuse de joie et de lumière car dans le livre de l'Apocalypse, au chapitre 14 et au verset 13, il est dit : ... *heureux dès à présent les morts qui meurent dans le Seigneur!* Et le Psaume 116, 15 nous déclare : *Elle a du prix aux yeux de VEternel, la mort de ceux qui Vaiment*. En vérité, pour ceux qui sont sauvés, la mort n'est pas seulement la porte qui nous introduit dans le ciel, mais aussi l'arc de triomphe par lequel nous passons avec des cris de victoire et des chants d'allégresse.

Lentement, Eleas se mit à compter, s'arrêtant

60

un long moment entre chaque chiffre afin de me donner une chance de laisser échapper une confession. « Un... », un long silence ; « deux... », un autre long silence, « trois... ». Il comptait très lentement, tout en appuyant le pistolet sur ma nuque. Il pensait que j'aurais peur de la mort. Mais Eleas ne pouvait voir ce qui se passait au-dedans de moi ! Il ne se doutait pas que *j'attendais le moment où je verrais mon Maître, Celui que j'avais aimé par dessus tout, que j'avais servi et prêché.*

Eleas continua et prononça très lentement « q-u-a-t-r-e » ; il se produisit alors quelque chose d'incroyable. Le Saint-Esprit descendit sur moi comme jamais auparavant. Il se passa pour moi ce qui s'était passé pour Gédéon dans Juges 6, 34 : *Gédéon fut revêtu de l'esprit de l'Eternel...* Je me sentis aussi courageux que Gédéon et aussi fort que Samson. Je ne me considère pas comme étant un homme particulièrement courageux, mais le Dieu de Gédéon est mon Dieu et il se tenait à mes côtés au fond de ce sombre corridor. Eleas s'arrêta après avoir prononcé « quatre ». Mais il s'arrêta trop longtemps à mon gré. J'entendis une voix venue des profondeurs de mon être, une voix forte crier sans crainte : « *N'attendez plus, n'attendez plus ! Tirez !* » Saisi de peur et de panique, Eleas fit un bond en arrière. Il ne s'était pas attendu à cela, ni moi non plus d'ailleurs.

Il ne pouvait comprendre (pas plus que je ne le pouvais) d'où m'était venue cette force. J'étais

si faible et tellement épuisé qu'il m'était presque impossible de marcher. Mais Eleas fut encore plus surpris que moi. J'avais supplié qu'on m'exécutât. Au lieu de cela, je reçus un coup sec à l'arrière de la tête. En cet instant fugitif, avant de sombrer dans l'inconscience, je réalisai qu'Eleas n'avait jamais eu l'intention de me tuer, mais uniquement de m'arracher une confession. Une intense douleur provoquée par la déception — si réelle qu'elle en était physique — envahit tout mon être, douleur bien plus profonde que celle que je ressentais dans la tête.

J'étais terriblement déçu. J'avais été prêt à affronter la mort et me retrouvais en vie. J'avais été prêt à rencontrer Jésus et me retrouvais en présence d'Eleas. Pourquoi la mort m'avait-elle été refusée ? Avant de m'évanouir, je criai du fond du cœur :

— Mon Dieu, j'ai été fidèle jusqu'à la mort, mais cette dernière n'est pas venue.

On me ramena inconscient dans ma cellule.

A mon retour, Tsonny m'avait adossé contre le mur et essayait le sang qui coulait à l'arrière de la tête. Etre si près de Dieu et se réveiller dans une cellule de la DS ! C'était une déception accablante, mais je murmurai cette prière :

— *Seigneur, non pas ma volonté, mais la tienne.*

Je sombrai dans un profond et long sommeil.

Plus tard, la porte de la cellule s'ouvrit et on y introduisit un autre prisonnier. Il s'assit dans un

coin de la cellule comme s'il avait honte et ne souffla mot. Peu à peu, il se fit plus bavard. Il nous dit son nom : Nickolai Gantchef ; il affirmait avoir servi pendant plusieurs années dans la garde du palais du dernier roi Boris et avoir été arrêté parce qu' accusé d'être monarchiste et d'avoir pris part à quelque complot.

Tsonny se méfiait de lui, mais moi, dans ma *nai veté* et souffrant des coups reçus, crus que tout ce qu'il disait était vrai. J'appris par la suite que cet homme avait été mis dans la cellule afin de nous épier, Tsonny et moi.

Peu de temps après, Tsonny quitta la cellule. Un an plus tard, je le revis dans une autre prison et il m'apprit que Nickolai avait déclaré aux chefs de la prison que lui, Tsonny, se méfiait de lui et qu'ils devraient nous séparer afin qu'il pût les aider à briser ma résistance. Nickolai et moi restâmes seuls dans la cellule et il obtint sur mon compte beaucoup de renseignements que je lui fournis en toute innocence. Je sus par la suite que des compagnons de détention devenaient espions à cause des menaces que l'on faisait planer sur leur famille. Je compris pourquoi, à son arrivée dans la cellule, Nickolai avait un regard abattu. La Police Secrète a vite fait de découvrir les points faibles d'un détenu : ses enfants, sa femme, par exemple, et les utilise sans merci.

Nickolai avait pour mission de découvrir quels

étaient les miens. Il ne lui fallut pas longtemps pour ce faire. C'était bien entendu ma femme et mes enfants. Je me faisais pour eux du souci à me rendre malade. Ruth était toute seule avec deux enfants en bas âge dont il fallait s'occuper, qu'il fallait nourrir et moi, j'étais ici, incapable de faire quoi que ce fût pour eux.

Mais ces indicateurs que je rencontrai en prison et qui parfois furent pour moi la cause de grands tourments, je m'efforçais de les aimer et de les comprendre plutôt que de les haïr. Eux aussi étaient des victimes comme moi. Fait pathétique, ces prisonniers essayaient souvent de parler durement de leur femme et de leurs enfants afin que la Police Secrète ne pensât point qu'ils étaient attachés à leur famille et qu'ainsi elles ne fussent point inquiétées.

J'ai souvent entendu des hommes maudire leur femme et leurs enfants comme si leur sort leur importait peu — puis ils se cachaient le visage dans les mains pour sangloter.

Les indicateurs se trouvaient partout, non seulement dans les endroits où étaient lancées des campagnes systématiques de calomnies (comme celle dont j'avais été victime) ; ils se trouvaient partout, dans les prisons, les camps de concentration, les lieux de travail, les foyers, et même dans les églises. Pour améliorer leur propre sort, en prison, et pour que leurs souffrances soient atténuées, beaucoup de prisonniers devinrent des indicateurs très utiles. Les

communistes ne peuvent dormir tranquillement s'ils ne savent tout ce qui concerne chaque individu — ce que l'on pense d'eux, ce que l'on dit d'eux. En conséquence, il ne se trouvait pas dans toute la Bulgarie une cellule, un bâtiment ou un lieu de travail ou même une église qui n'eût un indicateur pour rapporter aux autorités tout ce qui se disait. La situation n'est pas meilleure à l'heure actuelle.

5 - A cause de **Ton Nom**

65

Au début du mois de septembre 1948, on me confia à un homme de loi du nom de Peter Manoff qui fut chargé de mener l'interrogatoire jusqu'à ce qu'enfin, j' « avoue ». Chaque nuit, on venait me chercher pour que j'écrive des renseignements sur tout ce qui avait trait à ma vie, à mes amis, aux amis de mes amis, à mon travail. Il voulait savoir tout ce qui me concernait.

Cela semblait inoffensif, un moyen de me reposer un peu. Je me mis donc à écrire. Je décidai de témoigner pour Christ par tous les moyens possibles. Ce qui les intéressait surtout, c'était de savoir tout ce qui s'était passé dans ma vie. Voilà ce qu'il me fallait ! J'eus ainsi d'innombrables occasions de dire à mes interrogateurs ce que Jésus représente pour moi ! Je savais qu'il leur faudrait lire tout ce que j'écrivais. Je couvris donc les pages blanches mises à ma disposition de versets de la Parole de Dieu et de mon témoignage.

Manoff était occupé toute la journée au Palais de

Justice de Sofia en tant que procureur. Il revenait le soir me donner de nouvelles directives et désigner un nouveau garde. Le peu de sommeil dont je pus jouir durant tout le mois fut sous forme de « petits sommes ». Chaque matin, à midi et encore le soir, j'avais l'autorisation de regagner ma cellule, peut-être un quart d'heure chaque fois. J'avais chaque jour droit à deux tranches de pain et à l'eau qu'ils baptisaient « potage ».

Je mettais ce peu de temps à profit pour me reposer et dormir un peu. J'étais extrêmement faible du fait du manque de sommeil et de la sous-alimentation.

Il serait intéressant de lire ce que j'écrivis tout au long de ces nuits. Je dois avoir couvert plus de deux mille pages en tout, souvent jusqu'à quarante par nuit !

Chaque soir on m'indiquait le sujet sur lequel je devais m'étendre. Ce devint un jeu pour moi de traiter le sujet indiqué et de trouver un moyen logique de témoigner pour Christ. Je devins assez habile en la matière. Quel que fût le sujet imposé, je trouvais toujours un moyen de donner un témoignage. Je ne pense pas qu'ils aient apprécié la chose, mais ma rédaction était tissée de telle manière que mon « message » semblait faire partie intégrante de l'ensemble. Cela rendait les communistes furieux. Mais après tout, Christ avait fait partie intrinsèque de ma vie quotidienne depuis le jour

de ma conversion. Et bien qu'ils l'aient en horreur, c'était la Parole de Dieu et, plus que quiconque, ils avaient besoin de cette Parole de Dieu.

L'une des meilleures occasions me fut donnée le jour où je reçus l'ordre de parler de mon stage à l'institut Biblique de Dantzig. J'eus à parler des professeurs et des amis que je m'étais faits là-bas, des cours dispensés. *C'était là une chance inespérée !* Je retranscrivis les cours en détail, exactement comme je les avais entendus. J'imagine que ce furent les premiers inquisiteurs communistes à suivre des cours bibliques ! Puis, ils me demandèrent de leur parler de mon séjour à l'Ecole Biblique de Londres. Je me lançai à corps perdu dans l'affaire ! J'étais là, dans une prison communiste, utilisant l'encre et le papier communistes pour dire à des communistes quels étaient les enseignements bibliques que j'avais reçus ! Ils avaient précisé :

— Popov, nous voulons tous les détails !

Je leur fournis donc *tous* les détails ! Ce furent les jours les plus merveilleux que je vécus en prison. Tandis que je retraçais les cours bibliques de ma jeunesse ils reprenaient vie pour moi.

Un jour ils me déclarèrent :

— Popov, c'en est assez, assez. Nous ne voulons plus entendre parler de ta vie à l'Ecole Biblique ni de ton Dieu de conte de fées.

Mais, grâces soient rendues au Seigneur, à ce moment-là Sa Parole leur avait été exposée, que

cela leur plût ou non. Ils m'ordonnèrent de m'en tenir à la situation de la Bulgarie. J'essayais tous les jours de trouver un moyen de revenir à la Parole de Dieu et de dire ce que le Seigneur représentait pour moi. Je « développais » quelques points, mais m'arrangeais toujours de manière à introduire le message de l'Évangile dans ces « dissertations ». Je me demande souvent combien de communistes ont été atteints par ces messages.

Mais ils étaient très rusés. Tout le volume de mes écrits leur permit de saisir quelques faits isolés, ça et là, et de les déformer. Ce que je ne savais pas, c'est que les personnes dont j'avais cité le nom eurent à subir de longs interrogatoires et furent inquiétées.

L'une d'entre elles était un chrétien du nom de Marko Kostoff. Il travaillait aux docks à Bourgas, port de la Mer Noire. On lui demanda si nous avions parlé ensemble au port, quel fut le jour de notre rencontre, ce dont nous nous étions entretenus. En Bulgarie, un pasteur va rendre visite au moins une fois par mois aux membres de son assemblée. Au cours de ces visites, je parlais de Dieu, des besoins de la famille, etc. Si le mari travaillait aux champs, je m'entretenais avec lui des semailles et de la moisson. Si quelqu'un travaillait aux chemins de fer, je m'enquerais de ce qu'il faisait. C'est ainsi qu'au cours des visites rendues à Marko, j'avais parlé avec lui du port, de son travail, aussi bien que de choses spirituelles.

Mes inquisiteurs décidèrent de constituer à partir de tout cela un capital politique. Marko se souvint, lorsqu'il fut interrogé, d'avoir parlé avec moi de son travail. Il mentionna le fait que nous avions une fois fait allusion à une caisse de fromage. On chargeait un jour des caisses portant l'inscription « confiture » sur un bateau en partance pour l'Union Soviétique. L'une d'elles tomba et s'ouvrit. Il s'avéra qu'elle contenait non de la confiture, mais du fromage. Or, à cette époque, en Bulgarie, il était impossible de trouver le moindre morceau de fromage parce que les autorités envoyaient secrètement toute notre production de fromage en Union Soviétique dans des caisses portant la mention « confiture ». Il se souvint m'avoir raconté cet incident.

De cette façon, les autorités conclurent que j'avais obtenu des renseignements sur les activités du port et que je les avais transmis aux Anglais et aux Américains. De même, les membres de mon église qui travaillaient aux chemins de fer ou dans des usines se souvinrent avoir parlé avec moi de leur travail.

Avec beaucoup de soin, les autorités travaillaient à mon procès. Elles veillèrent tout particulièrement à ce que je ne fusse pas considéré comme persécuté à cause de ma foi en Dieu. Une nuit, je fus introduit dans une pièce du quatrième étage ; là, on m'ordonna de m'asseoir et d'écrire. A cette époque, je n'étais qu'un squelette, je vivais comme dans un brouillard, dans un univers de semi-conscience. La fenêtre donnait sur une cour intérieure, de l'autre

70

côté se trouvait une aile de bâtiment occupée par la Police Secrète. Dans cette aile, je remarquai une fenêtre éclairée. Au travers des vitres, je vis qu'on torturait un homme. On le maintenait couché sur le sol, les jambes tendues. Deux hommes le « clouaient » au sol tandis qu'un troisième, armé d'une massue de caoutchouc durci, frappait de toutes ses forces la plante nue des pieds du malheureux. Je pouvais entendre distinctement les coups, même au travers de la fenêtre fermée et ce, en dépit de la cour qui nous séparait. L'homme hurlait de douleur. Les coups se succédèrent sans interruption jusqu'à ce qu'il s'évanouît et même encore, le bourreau continuait à frapper.

Nul doute que cet homme ne put jamais plus marcher normalement. Cette vision resta gravée dans mon esprit. Alors, cette nuit-là et les nuits suivantes, je fermai les yeux pour ne pas voir. Je me bouchai les oreilles pour ne pas entendre. « O Dieu », priai-je, « aide-moi à chasser cette vision de mon esprit et à ne plus y penser ! »

Un peu plus tard, je me remis à écrire mais mes pensées étaient auprès de cet homme. Mon cœur était brisé pour lui. Et pourtant, j'enviais son sort. J'aurais volontiers échangé sa place contre la mienne. Son épreuve ne dura que quelques heures, et même si la torture fut renouvelée pendant deux jours, c'en était fini maintenant. Il était mort, à coup sûr, et ses souffrances avaient pris fin. Je souhaitais de tout mon cœur que les autorités me traitent de la même

manière afin que mes souffrances parviennent à leur terme. Je compris pourquoi il y avait des fils de fer barbelés dans la cage de l'escalier et des barreaux aux fenêtres des étages supérieurs. Les communistes ne cherchaient pas tant à prévenir les évasions que les suicides. S'il vous fallait mourir, ils voulaient que vous mouriez selon leur plan et non de la mort de votre choix. Mon vœu ne fut pas exaucé. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et le Seigneur avait un autre plan pour moi. Je ne le compris pas, mais l'acceptai.



A la fin du mois d'octobre, Nickolai quitta la cellule et on me laissa seul pour me reposer, toujours soumis au « menu de la mort ». J'étais affamé mais on me permettait au moins de dormir, ainsi, je retrouvai quelques forces. Je cessai de lutter contre les punaises et autres bestioles qui couraient sur mon corps endormi. J'avais besoin de sommeil plus encore que du sang qu'elles me prenaient. Je passais dans la prière la plupart des heures de veille. De cette manière, je ne pensais pas trop à la faim qui me tenaillait et mon esprit s'en trouvait fortifié.

Quelques jours plus tard, la porte de la cellule s'ouvrit et se referma sur un jeune homme pré nommé Mitko et âgé d'environ vingt-trois ans. Pau

vre Mitko ! Il était si jeune et avait tellement peur !  
Il faisait les cent pas dans la cellule tout en répé-  
tant :

— Je suis innocent, je suis innocent !

Combien de fois ces murs tachés du sang rouge  
sombre des punaises écrasées n'ont-ils pas entendu  
cette plainte ! Il faisait pitié. Chaque fois  
qu'un garde passait devant la porte, il criait à nou-  
veau :

— Je suis innocent !

Il chantait à voix haute les louanges de Lénine  
et du communisme, espérant que les autorités le  
libéreraient en entendant sa profession de foi de  
« bon communiste ». C'était absolument pathétique  
de le voir faire des efforts désespérés (j'ai souvent  
vu des détenus se comporter ainsi). Mon cœur fut  
profondément ému de compassion ; je commençai  
à lui parler de Christ et de l'espérance du salut qui  
peut être la nôtre. Des jours durant, je fus à l'œuvre  
pour tenter de venir à bout de la panique de Mitko  
et de toucher son cœur. Un jour, il perdit son regard  
effarouché et se mit à écouter. Je m'en réjouis. Je  
pourrais désormais l'atteindre réellement. Deux  
jours plus tard, Mitko me dit :

— Pasteur, priez pour moi.

Je m'agenouillai avec Mitko et nous priâmes en  
semble. Sa prière fut si sincère et profonde, venant  
des fibres les plus intimes de son être, que l'endroit  
de la cellule où il était agenouillé fut trempé de ses

larmes. Il fit une véritable et merveilleuse expérience avec Christ. Il devint paisible, tranquille et reçut de Dieu une immense paix intérieure. Je compris alors que si cette période de détention ne devait produire que ce seul fruit pour Christ, il aurait quand même valu la peine de passer par là.

Un jour, la porte s'ouvrit et un garde entra. Il tenait à la main un papier indiquant que Mitko était libéré. Ce dernier ne put en croire ses oreilles mais le garde lui montra le document et sortit en disant qu'il reviendrait le chercher plus tard. En attendant, Mitko me dit :

— Pasteur, dans cette cellule, j'ai rencontré Dieu grâce à vous. Je le suivrai tous les jours de ma vie.

Le garde revint et Mitko m'étreignit contre lui pour me faire ses adieux ; je ne devais plus jamais le revoir, mais je suis sûr que Mitko resta fidèle à Christ.

Pendant dix jours, je restai seul. Je me sentais si près de Dieu au sein de cette solitude que je passais mon temps à Le louer et à L'adorer. Une communion si intime avec Dieu ! Je conversais avec Lui. Il me consolait. Ce fut pour moi un festin spirituel ! Pendant ce temps, de nouvelles forces me furent communiquées bien que mon corps fût d'une extrême faiblesse. Des larmes de joie inondaient mon visage. Ici, dans la prison de la DS, seul et privé de tout, je possédais vraiment tout : Christ. Dépouillé de toutes les joies de la vie, sans aucune

74

distracted, je découvris la beauté et la profondeur de la communion avec le Seigneur. La joie et la paix étaient le partage de mon âme. Je souffrais la faim mais mon esprit n'avait jamais été aussi près de Dieu. Affamé, seul et trop faible pour pouvoir bouger, j'eus l'impression de toucher le ciel et d'être dans les bras du Sauveur.

J'étais plus libre dans cette cellule que je ne l'avais jamais été lorsque je pouvais agir comme bon me semblait. J'étais tout près de Dieu comme je ne l'avais jamais été au cours de mes journées actives. La prison m'avait privé de toutes les distractions quelque peu encombrantes de la vie quotidienne et me permit de découvrir la profondeur de l'union du croyant avec son Sauveur. La prison, lorsqu'on est coupé de toute vie extérieure, met souvent en lumière les ressources les plus authentiques et les plus secrètes qui sommeillent au fond du cœur de l'homme. Aussi étrange que cela puisse paraître, les pires conditions d'existence ont souvent permis aux tendances les plus nobles de l'homme de se manifester. C'est souvent en de telles circonstances que l'être humain est capable des plus grands sacrifices.

Au cours des années qui suivirent, j'ai souvent vu des prisonniers prendre soin les uns des autres comme s'ils avaient été frères. De solides amitiés ont été forgées au sein même de la souffrance. J'ai vu, au cours de mes séjours en prison, un homme mourant de faim donner à un autre détenu plus

faible que lui son unique ration quotidienne de pain.

La présence de Dieu m'enveloppait et me fortifiait. Elle m'inondait. Je n'oublierai jamais ces dix jours. De bonne heure au matin du dixième jour, en regardant par la fenêtre de ma cellule en direction de l'usine qui se dressait de l'autre côté de la rue, je vis, à mon grand étonnement, la forme très nette d'une croix se dessiner au-dessus du toit de ladite usine. Je pensai qu'il s'agissait d'une image formée par deux grandes cheminées et la lumière du soleil les éclairant de manière à former une croix. Mais ce fut là pour moi un signe de la part de Dieu. Je restai longtemps debout devant la fenêtre, regardant la croix et pensant à celle sur laquelle Jésus avait donné Sa vie, à Son amour et à Sa bonté. Tout à coup, j'entendis une voix plus réelle qu'aucune autre voix jamais entendue me dire : « Mon fils, c'est la croix qu'il te faut porter. Prépare-toi à endurer de plus grandes souffrances ».

Je savais désormais que quelque chose de terrible m'attendait. Pourtant, la vision de cette croix me communiqua un profond sentiment de confiance en Dieu et, regardant toujours dans la même direction entre les barreaux de la fenêtre, je me mis à chanter un cantique que j'aimais beaucoup.

En chantant la troisième strophe, je sentis les larmes me couler sur les joues. Je chantai le cantique jusqu'au bout et mon cœur fut envahi d'une douce paix. Les larmes ruisselaient sur mon visage,

non pas des larmes d'amertume, mais, selon l'expression des chrétiens de Bulgarie, « de douces larmes ». Comme je finissais de chanter, la porte s'ouvrit et on me fit descendre à un étage inférieur pour une autre période de tortures. Mes dix jours de douce communion avec Dieu relevaient du passé. J'allais vivre l'ultime épreuve avant le soi-disant « procès ».



Ce soi-disant « procès » avait été préparé de longue date, le jour était fixé et je n'étais pas encore « brisé ». Les officiers désespéraient. Il ne leur restait plus que quelques jours pour venir à bout de ma volonté, faute de quoi tout leur plan allait échouer. Il était huit heures lorsque je descendis l'escalier entouré de fils de fer barbelés et me retrouvai dans le bureau du Camarade Manoff, l'inquisiteur principal. Je marchais comme porté par les effets de la grande bénédiction que je venais de recevoir, mais j'étais cependant dans un état de grande faiblesse. Je payais cher la somme des souffrances endurées. Toutefois la Parole de Dieu s'accomplissait en moi : le corps était faible mais l'esprit fort.

Je saluai poliment Manoff mais il tourna la tête sans répondre. Il y avait dans la pièce une autre personne que je n'avais jamais vue. Dans un cri rauque, cet homme m'ordonna de me tourner contre

le mur, c'est ainsi que je me retrouvai dans une position qui m'était devenue familière. Et tout recommença. Il y avait trois interrogateurs pour « assister » Manoff. Je peux dire que ce fut un véritable « déluge ». Leur voix laissait transpercer la haine. De toute évidence, ils avaient été blâmés de n'avoir pas été capables de « briser » ma volonté et cette fois-ci ils ne manqueraient pas à leur tâche. Le plus âgé était celui qui m'avait ordonné de me tourner contre le mur. Il s'appelait Dimitri Avrahamoff. Les deux autres jeunes gens semblaient avoir à peine plus de vingt ans. Les yeux du plus jeune d'entre eux dardaient à tel point la haine que son visage en était défiguré. Si jeune et déjà réduit à un état de haine et de frénésie animales !

Comme cet homme a besoin de Christ, pensai-je !

Les trois individus se relayèrent toutes les huit heures tandis que j'étais toujours debout, le visage tourné contre le mur, sans dormir, obligé de garder les yeux ouverts comme cela avait déjà été le cas quatorze jours durant. J'avais alors quelques provisions de forces. Mais maintenant, le « menu de la mort » avait produit son effet et j'étais épuisé.

Après minuit, la première nuit, le jeune homme aux yeux tellement remplis de haine prit son tour. Il observait tous mes mouvements, remarquant si je remuais les pieds pour me reposer un peu ou si je n'étais pas assez attentif. Il se gaussa de moi et me bafoua. Comme je l'ai déjà dit, les heures après

minuit sont les plus terribles pour un détenu ; c'est à ce moment-là que le corps réclame le plus sa part de sommeil et il faut lutter pour se tenir éveillé.

Malgré tous les efforts que l'on peut faire, on sommeille, même debout, et l'on tombe. Lorsque ceci m'arrivait, le jeune homme en question s'approchait de moi à pas feutrés et m'administrait un coup violent sur le côté de la tête en sorte que mes oreilles en résonnaient longtemps encore.

Aussitôt après, il me donnait de toutes ses forces de grands coups de ses lourdes bottes dans les tibias. Une fois, après être ainsi tombé, il m'ordonna de lever les bras. Au bout de dix minutes., j'étais si fatigué que je les laissai tomber. En jurant, il m'enjoignit de les lever à nouveau mais je n'eus pas la force d'exécuter ses ordres. Je reçus donc un autre coup sur la tête, un autre coup dans les jambes. Puis il m'obligea à m'appuyer contre le mur avec deux doigts, ce qui est encore pire. Ces hommes connaissent parfaitement les positions les plus douloureuses pour le corps humain. Les dernières heures de la nuit furent indiciblement pénibles. Et pourtant, ce n'était que la première nuit ; mais, au moins, j'avais réussi à résister.

Avec le jour des forces me revinrent. Il est intéressant de remarquer que l'on ne se sent pas aussi fatigué le jour que la nuit. Au cours de cette période j'appris beaucoup de choses sur le corps humain et son endurance. La torture, les coups furent mon lot pendant les deuxième, troisième et quatrième jours.

J'avais le côté de la tête enflé. Je souffrais continuellement des jambes à cause des coups reçus. Je m'affaiblis considérablement car j'étais privé d'eau et de nourriture une fois encore. Puis la faim disparut pour faire place à la soif dont j'avais une fois déjà tant souffert. A nouveau le sang s'était accumulé dans les jambes qui avaient doublé de diamètre. Mon visage était ridé, ma barbe s'était allongée, mes lèvres étaient crevassées et le sang souillait ma barbe. Je faisais une expérience déjà connue mais dans des conditions bien plus pénibles que la première fois.

Les jours passaient les uns après les autres. J'e m'évanouissais et tombais souvent. On me réanimait à l'aide d'un seau d'eau et on me relevait en m'abreuvant de coups et d'injures. Je ne sentais rien d'autre que le feu, le feu, le feu dévorant de la douleur et de la soif. Ce fut alors qu'un verset de la Parole de Dieu me revint à l'esprit comme l'éclair : *Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom...* (Jean 15, 21) et... *car il vous a été fait la grâce, par rapport à Christ, non seulement de croire, mais encore de souffrir pour lui...* (Philippiens 1, 29). Pour Lui, pour Christ. Cette glorieuse pensée renouvela mes forces. En esprit, je me mis à converser avec Dieu. Les heures les plus difficiles venaient et passaient et je ne me rendais pas même compte que la nuit était finie. J'en arrivai bientôt au matin du septième jour.

Manoff, le responsable, revint et fut très mécon-

tent de me trouver si dispos. C'était le septième jour et il s'attendait à me voir « craquer ». Seuls quelques jours nous séparaient encore du procès et les interrogateurs désespéraient de venir à bout de moi. Il lança un ordre à Dimitri qui m'attrapa par les épaules et me secoua sauvagement. Je sentis l'Esprit du Seigneur m'inonder à nouveau. Dimitri me fit tourner et serra le poing. Puis il se passa quelque chose en moi.

Je ne puis encore me l'expliquer. A ce moment précis, tous les muscles de mon corps devinrent durs comme la pierre. La faiblesse qui avait été la mienne quelques instants auparavant avait entièrement disparu. En un clin d'œil, les effets de six jours et six nuits de station debout, de manque de nourriture, de coups, d'injures et de trois mois de torture furent oubliés. Mon corps affaibli et ridé se redressa. Je me dressai devant Dimitri droit comme une statue. Dimitri me dominait car il était grand et fort. Les trois premiers coups qu'il m'asséna portèrent entre mes yeux. Mon nez enfla et le sang jaillit mais je ne ressentis aucune douleur. Mes muscles étaient durs et mon corps raidi. Je ne chancelai ni ne tombai de faiblesse.

D'autres coups se succédèrent, mais, chose in croyable, je ne ressentis aucune souffrance. Le devant de ma chemise était maculé de sang. Dimitri me frappait cruellement. Mon visage était tout en sanglanté, enflé. Pourtant, je continuai à ne rien sentir. J'eus l'impression d'être envahi par une puis-

6 - A cause de Ton Nom

sance surnaturelle et j'offris mon visage à Dimitri de façon à ce que la cible fût plus accessible. Je m'avançai vers lui et il se mit à reculer. Je le suivis. Mon visage était à portée de son poing. Je lui criai :

— Frappez ! Vous comprendrez alors. Frappez, Frappez !

Ebranlé et tout pâle, Dimitri fit demi-tour et s'effondra lourdement dans un fauteuil.

Je le suivis dans la pièce, lui demandant de me frapper, mû par une force qui n'était pas mienne. J'étais maintenant debout devant lui tandis qu'il était affalé dans le fauteuil. Soudain, la force sur naturelle qui m'avait soutenu m'abandonna. Je me sentis si faible que je fus incapable de me tenir plus longtemps debout. Je tombai à terre. L'incroyable expérience avait pris fin. J'étais étendu là, dans le silence et au milieu d'interrogeurs perplexes. Finalement, ils me relevèrent et me poussèrent contre le mur. Je m'y appuyai faiblement et restai dans cette attitude toute la nuit.

Le lendemain, 7 novembre, est le jour où ma volonté « lâcha ». Je me souviens être tombé comme si quelqu'un m'avait administré un coup de barre de fer sur la tête. Je commençai à avoir des hallucinations. La pièce était pleine de serpents qui rampaient sur le sol, le long des murs et sur les meubles, se dirigeaient droit sur moi et évoluaient sur tout mon corps. Les trous des nœuds du bois dans le mur devinrent autant de visages — des visages de fous

se moquant hystériquement de moi. J'étais parvenu au bord de la démence. Les serpents, les visages, tout semblait tourbillonner, tourbillonner autour de moi tandis que je m'enfonçai toujours plus profondément dans la folie. Tout au long de ces mois de coups, de torture et de manque de nourriture, j'avais combattu le bon combat. J'avais été conduit au-delà des limites des forces humaines, à bout de mes ressources. « O Dieu », criai-je, « ma volonté est brisée. Cette fois, ils ont gagné ».

Sous l'influence d'un tel traitement psychologique et de la torture physique, l'individu est réduit à quelque chose d'identique à un disque qui répète fidèlement tout ce qui a été imprimé dans ses sillons. Les communistes nous disaient ce qu'il fallait dire et nous ordonnaient de le répéter comme des machines. S'ils m'avaient ordonné de confesser que j'avais tué ma propre mère, mécaniquement, j'aurais dit : « Oui, j'ai tué ma mère ».

Je n'avais plus rien d'un être humain, j'étais devenu magnétophone. J'avais été battu, frappé, brutalisé, affamé jusqu'à devenir un robot. J'étais prêt à « confesser » n'importe quoi. J'avais été réduit à l'état de pâte et Dimitri pouvait maintenant me « pétrir » comme il l'entendait. Il semblait être spécialiste en la matière. Ce n'était pas la première fois qu'il avait réussi à faire plier un détenu selon sa volonté. Il déclara :

— Tu es un espion de première catégorie.

— Oui, répondis-je.

— Cela me fait plaisir de ta part. Tu es sur le bon chemin. Assieds-toi. Nous allons attendre que Manoff revienne, alors tu pourras retourner dans ta cellule et te reposer.

Je m'assis sur une chaise. Ma tête était en proie au vertige. A partir de ce moment, je crus et sus que j'étais espion. C'est de cette manière que nous, les quinze responsables d'églises évangéliques, devînmes des « espions ».

Au matin, Manoff revint. Son visage s'épanouit en un large sourire à la nouvelle. On me ramena dans ma cellule, on m'apporta de la nourriture et on me laissa seul pour me reposer. Je restai étendu longtemps tandis que mon corps et mon système nerveux se calmaient. Puis je tombai dans un profond sommeil.

Les communistes avaient préparé toute une série de « confessions » soigneusement élaborées qu'il me faudrait signer. Et je signai. S'ils m'avaient ordonné de signer que Dieu était mort, j'aurais signé. Ma propre volonté avait été amenée jusqu'à un point où elle ne pouvait plus rien faire d'elle-même. Le 31 décembre, à quatre heures de l'après-midi, je dus rassembler toutes mes affaires. J'avais un matelas et une couverture que j'avais reçus de la maison après que ma volonté eut été « brisée ». Je les pliai ainsi que mes vêtements et quelques autres objets. Deux gardes me conduisirent à une voiture qui attendait à l'extérieur. Un froid très vif régnait au dehors.

Dans les rues de Sofia, les arbres et les poteaux téléphoniques étaient recouverts d'une épaisse couche de givre. Comme ils étaient beaux ! Nous parcourûmes un certain nombre de rues et nous nous retrouvâmes devant la porte arrière de la prison centrale de Sofia.

La DS avait achevé son « travail ». J'avais quitté la « Maison Blanche ».

J'avais été « préparé » en vue du procès.

*« Mais avant tout cela on mettra la main sur vous, et Von vous persécutera ; on vous livrera aux synagogues, on vous jettera en prison, on vous mènera devant des rois et devant des gouverneurs, à cause de mon nom. Cela vous arrivera pour que vous serviez de témoignage. » (Luc 21, 12-13).* Par ces paroles, Jésus préparait ses disciples à ce qui allait se passer. Tout au long de l'histoire du christianisme, ces paroles ont à maintes et maintes reprises trouvé leur accomplissement et trouvent encore aujourd'hui le même accomplissement. Les églises évangéliques bulgares en ont fait l'expérience à un degré particulièrement douloureux.

La prison dans laquelle je me trouvais était un bâtiment de cinq étages entouré d'une grande cour, elle-même entourée d'un mur de 4,50 mètres de hauteur et de 90 centimètres d'épaisseur. La muraille en question était flanquée d'une tour à chaque angle et dans chacune des tours, un garde était de faction jour et nuit. Du point de vue architecture,

la Prison Centrale ressemblait à toutes les autres prisons de Bulgarie mais était plus grande que les autres. Elle avait été construite bien avant l'arrivée des communistes au pouvoir ; elle présentait plus de 351 cellules individuelles, avec chacune un lit, une table et une chaise. Le sol était en ciment et les prisonniers devaient porter des sabots. Dans cette prison qui avait été prévue pour « accueillir » de trois à quatre cents prisonniers tout au plus, il y en avait plus de cinq mille ! Une partie de la prison avait été réservée aux pasteurs et aux « témoins », soit environ 170 personnes. Après le procès, certains furent libérés, d'autres envoyés vers d'autres prisons, d'autres encore dirigés sur des camps de concentration.

Ma cellule se trouvait au fond d'un corridor, près des sanitaires. C'était là que les détenus venaient vider leur seau. De plus, elle ressemblait davantage à un réfrigérateur qu'à une pièce destinée à abriter un être humain. Le sol était jonché de débris. Je mis ma paillasse sur le sol et m'allongeai. Il faisait très froid et quoique tout habillé et enveloppé dans ma couverture, je ne pus m'endormir.

C'était la Saint-Sylvestre. J'arpenai ma cellule de long en large, drapé dans ma couverture, tout en écoutant le martèlement des sabots des détenus sur le sol en ciment. Nous appelions cela « la chanson des sabots ». C'était le bruit créé par les sabots des milliers de prisonniers qui faisaient les cent pas dans leur cellule afin de se réchauffer un peu. Au

cours de mes treize années de détention, je n'eus qu'une paire de chaussures en cuir, mais je ne saurais dire combien de paires de sabots j'usai. Pour la première fois cette nuit-là, j'entendis la « chanson des sabots ». Je devais l'entendre plus d'une fois, ce son étrange.

Gelés jusqu'à la moelle dans cette nuit terriblement froide, les cinq mille autres détenus et moi attendions la venue du Nouvel An.

Par la suite, Ruth me parla de la première visite qu'elle me rendit. « Au début du mois de janvier, un garde de la prison vint me dire que je pourrais venir voir mon mari ainsi que les enfants. Je ne l'avais pas revu depuis son arrestation, le 24 juillet. Arrivés à la prison, nous fûmes accueillis par le directeur qui se montra très aimable. Puis nous fûmes introduits dans une salle d'attente et Haralan entra entouré de deux gardes. Nous nous saluâmes tandis qu'un fonctionnaire s'assit non loin de nous pour écouter notre conversation. Les jambes de mon mari, ses bras, tout son corps étaient enflés et avaient deux fois leur taille normale. Je lui demandai s'il avait été malade. Avec anxiété, il regarda tout autour de lui et mit son doigt sur les lèvres. Je compris que je ne devais pas lui poser semblables questions. Il dit tout haut :

— Mes vêtements me sont un peu justes. Ce serait une bonne chose si tu pouvais m'envoyer un pantalon plus large.

« Les dix minutes qui nous furent accordées passèrent très vite, trop vite. Haralan dut partir. »

En revoyant Ruth pour la première fois depuis mon arrestation, je lui dis :

— Tu vois ce que tu as gagné en m'épousant. Il aurait sans doute mieux valu pour toi de rester en Suède. Je ne t'ai apporté que de la souffrance.

Ses yeux se remplirent de larmes et elle répondit :

— Non, ma place est auprès de toi.

Après sa visite, j'eus droit à une bonne nourriture et ce, pour que je puisse retrouver mon poids normal. Un médecin me soigna afin que je prenne meilleure apparence. Il ne fallait surtout pas que les traces de sévices demeurent visibles. Durant six mois je n'avais pas eu le droit de me raser ni de me laver. Vous pouvez imaginer dans quel état j'étais.

Le Palais de Justice est le plus grand bâtiment de Sofia. Il occupe tout un quartier au centre de la ville. Notre procès se déroula dans la plus belle salle du Palais, la Salle II. Des microphones et des caméras avaient été installés des deux côtés de l'auditorium de sorte que les séances pouvaient être filmées. Des journalistes venus de l'étranger faisaient partie du nombre de ceux qui avaient « bénéficié >►

d'une invitation spéciale, et, parmi eux, le *Daily Telegraph* de Londres, *The New York Times* et d'autres grands quotidiens. Ce devait être un procès historique au cours duquel les quatorze leaders des différentes églises évangéliques bulgares et moi devions être jugés en même temps. Parmi les assistants se trouvait également le « Doyen Rouge » de Canterbury, Rev. Hewlett Johnson, venu spécialement pour la circonstance.

Nos familles reçurent une carte d'entrée. La salle qui pouvait contenir environ cinq cents personnes était comble. Les uns après les autres, on nous fit sortir de nos cellules, entourés de deux policiers. Nous allâmes rejoindre nos places sans pouvoir communiquer entre nous. Nous ne pûmes néanmoins nous empêcher de nous regarder les uns les autres lorsque nous nous vîmes, pasteurs bien vêtus, chacun portant son propre costume bien repassé. Quel contraste avec les haillons sordides que nous avions eus sur le dos pendant six mois !

Que s'était-il passé ? Deux semaines avant l'ouverture du procès, on nous avait donné l'ordre d'écrire à nos familles et de leur demander de nous faire parvenir des chemises et des complets bien repassés. Elles reçurent également l'autorisation de nous envoyer autant de vivres qu'elles le pouvaient. En même temps, nous avions eu droit à des repas copieux et nutritifs servis par la cuisine de la prison. Tout ceci était destiné à effacer les stigmates des tortures que nous avions subies car la presse étran-

gère et des membres du corps diplomatique devaient assister au procès. Il fallait que nous ayons l'allure de gens bien nourris, bien habillés et bien traités. C'était le communisme mensonger à l'œuvre.

La Cour était composée de trois juges qui n'étaient en réalité que des « marionnettes ». En fait, les décisions émanaient des représentants de la DS assis au premier rang de l'auditoire. Le texte de l'accusation fut lu par l'Avocat du gouvernement bulgare, assisté du Procureur général Tsakoff. Le premier à être appelé à la barre fut le pasteur baptiste Nickola Michailoff. L'audience dura six heures. C'était lui dont la « transformation » avait été la plus profonde et qui était le plus docile entre les mains des communistes. A la vérité, c'était le pasteur Ziapkoff, leader de toutes les églises évangéliques de Bulgarie, qui aurait dû être entendu le premier. Mais il était évident que la DS se méfiait un peu de lui et craignait qu'il ne voulût point « s'humilier ».

Le pasteur Michailoff s'avéra être un « témoin de poids » contre tous les autres pasteurs, et plus particulièrement contre le pasteur Ziapkoff. A elle seule, sa déposition aurait suffi à nous faire tous condamner à mort, mais, parce que nous avions « confessé » nos activités d'espions, notre peine fut commuée en de lourdes peines de prison, les communistes voulant paraître capables de « miséricorde ».

Le deuxième pasteur appelé à témoigner fut le pasteur méthodiste Janko Ivanoff. Il répéta tout ce

qu'avait dit le pasteur baptiste et confirma en tous points son témoignage.

Le lendemain, les journaux firent étalage de la terrible « confession » des pasteurs qui avaient « vendu » la Bulgarie aux Anglais et aux Américains. Selon ces journaux, le « peuple » réclamait pour eux les peines les plus sévères. Il était évident que tout ce qui figurait dans les journaux avait été dicté par la DS. En fait, nous apprîmes bien plus tard que ces articles avaient été rédigés bien long temps à l'avance ! De bonne heure le matin, on nous distribua des exemplaires de ces journaux dans le but de nous faire comprendre que notre situation était désespérée et qu'il ne nous restait qu'une solution : avouer, nous repentir et plaider miséricorde. Nos confessions furent écrites telles des sermons et on nous dit que, lorsque nous les aurions lues, il nous faudrait nous mettre à gémir, à pleurer et à implorer le « pardon » des autorités.

Seul mon frère Ladin n'avait pas été brisé. Il avait même refusé de porter une cravate en signe de protestation. Cette même nuit, la BBC à Londres annonça que Ladin Popov était le seul des quinze pasteurs accusés d'espionnage à avoir refusé d'« avouer ». La BBC déclara qu'il était le héros du procès et il l'était en réalité. Ladin avait une très grande résistance physique et avait ainsi pu supporter la torture. De plus, il était célibataire et n'ayant ni femme ni enfants, il n'avait pas de souci de ce côté-là. Ce lui fut d'un grand secours moral.

Ce procès ne fut rien d'autre qu'une tragi-comédie, écrite, mise en scène et dirigée par la DS. Nous, pasteurs, avons été battus et affamés jusqu'à devenir de simples magnétophones. Avant le procès, nous avons été privés des deux choses les plus importantes pour la vie d'un être humain : sa volonté et sa raison. En fait, nous n'étions plus que des magnétophones actionnés par les agents de la DS et nous reproduisions exactement leur volonté, leurs souhaits, leurs pensées et leurs mensonges. Les bandes magnétiques ne peuvent reproduire que ce qu'elles ont enregistré.

Selon la doctrine communiste, la fin justifie les moyens. Ceci permet aux autorités de manipuler le mensonge, la duperie délibérée, de perpétrer des crimes et d'employer tous les moyens à leur disposition pour parvenir au but. Pour ce qui était de notre cas, elles avaient en vue des objectifs bien particuliers. En premier lieu, ce procès intenté à des pasteurs bien connus de la nation tout entière avait pour but de détruire les églises évangéliques. Deuxièmement, cela devait éliminer en une seule fois les pasteurs fidèles qui seraient alors remplacés par des « pasteurs marionnettes ». Mais en réalité, c'était Christ et Son enseignement qui étaient visés tandis que nous siégions au banc des accusés. Une fois de plus, le diable avait de faux témoins à sa solde et avait forgé de fausses accusations pour nuire à Christ, la Lumière du monde. Il avait été traduit devant Ponce Pilate qui reçut les ordres de Rome.

Il avait été raillé, condamné à mort, crucifié et Son corps déposé dans un tombeau scellé. Nous marchons dans l'empreinte de Ses pas.

Mais en dépit de sa ruse, de son habileté et de sa méchanceté, le diable ne parvint pas à ses fins. Nous trouvons le pourquoi de cet échec dans les paroles de Paul à Timothée : « *La Parole de Dieu n'est pas liée* » (2 Timothée 2, 9). La Parole de Dieu ne peut pas être détruite. Tôt ou tard la vérité triomphe. Précisément au moment où Satan se croyait victorieux, Christ sortit de la tombe. Un mensonge est toujours un mensonge. Ni les marxistes ni les léninistes ne pourront jamais bâtir un paradis terrestre sur un mensonge.

Les témoins du procès se conduisirent comme les principaux sacrificateurs qui veillèrent à ce que Jésus fût bien condamné à mort. Les accusations portées contre nous étaient dépourvues de fondement. Ce pendant, des paroles vides de sens et des faits inventés de toute pièce ne cessèrent d'être cités.

Un ingénieur qui travaillait dans une fabrique de confiture témoigna qu'il avait discuté avec le Pasteur Ivanoff sur la façon dont la confiture était mise en pots sous vide. Plus tard, l'ingénieur en question déclara avoir trouvé de l'argent dans l'un de ses livres. L'avocat du gouvernement lui demanda :

— Ne pensez-vous pas que cet argent venait du pasteur Ivanoff en remerciement pour les renseignements qu'il avait obtenus de votre part ?

Après quelques mot marmonnés à voix basse, le témoin répondit :

— Oui, bien sûr.

Tels furent les témoignages portés contre nous ! Les témoins ne dirent pas la vérité. Leur faux témoignage toutefois était involontaire. Ils répétaient ce qu'ils étaient obligés de dire et je n'éprouvai à leur endroit aucun ressentiment.

Les dépositions se succédèrent pendant huit jours; le procès proprement dit dura, lui, douze jours. Le tout ne fut ni plus ni moins qu'un spectacle de marionnettes. Le grand Guignol rouge. On tirait les ficelles et les sujets se mettaient en branle. Après ces dépositions, l'avocat du gouvernement fit un discours qui dura quatre heures. Il s'agit d'abord d'un discours politique que d'un résumé des accusations portées contre nous. Il s'attarda longuement sur la situation internationale et déclara que l'« impérialisme international » s'efforçait d'empêcher les travailleurs de lutter pour leurs idéaux. Il affirma encore que par notre intermédiaire, les impérialistes s'efforçaient de détruire le communisme.

Lorsqu'il eut fini, son assistant se livra à une tirade de condamnation et vilipenda chacun de nous personnellement. Durant tout le procès, tant la défense que l'accusation insistèrent sur la gravité de notre crime et réclamèrent la peine de mort pour ce qui, à leurs yeux, était « espionnage en matière de politique, d'affaires économiques et de défense

nationale ». Pas plus l'accusation que la défense ne fut capable de citer un seul exemple de ce que nous avons fait pour mériter une peine aussi lourde. Nos avocats, qui percevaient chaque jour une importante somme d'argent pour assurer notre « défense », soutinrent la propagande de l'avocat du gouvernement et nous condamnèrent.

Seuls deux avocats de la défense osèrent dire la vérité. L'un d'entre eux n'était pas communiste ; il se trouvait là parce qu'étant un des hommes de loi les plus capables et les plus connus à Sofia. Dans son plaidoyer, il déclara :

— Monsieur le Président, ces pasteurs ont été accusés d'espionnage. N'est-il pas notre devoir de découvrir en quoi ont consisté exactement leurs activités d'espions ?

Il poursuivit :

— Le pasteur Mischkoff a esquissé une carte montrant clairement une route qui va de Plovdiv à Pestera. Selon l'accusation, cette carte fut transmise aux Américains. Les Américains sont-ils aussi stupides au point de ne pas aller acheter eux-mêmes en librairie une carte de toute la Bulgarie sur laquelle figurent non seulement le réseau routier du pays mais également le réseau ferroviaire ? De telles cartes sont en vente libre.

L'avocat du gouvernement bondit comme s'il avait été piqué par une guêpe. Il hurla :

— Monsieur Toumparoff, vous n'avez pas le droit

de dire cela ! Ignorez-vous qu'aujourd'hui, tout est secret en Bulgarie ?

Toumparoff comprit immédiatement la gravité du ton de l'avocat du gouvernement et la menace qui se cachait derrière ses paroles en sorte qu'il changea de tactique et adopta la même attitude que les autres avocats des deux parties. La peine la plus lourde fut infligée au pasteur Vasil Ziapkoff, président des églises évangéliques. Bien qu'il fût innocent et que les accusations portées contre lui fussent totalement fausses, ses avocats lui conseillèrent de « confesser », de se repentir et d'implorer miséricorde, faute de quoi il ne saurait échapper à la peine de mort.

Lorsqu'il plaida sa cause, cet homme que nous connaissions pour être solide et un fidèle serviteur du Seigneur versa d'abondantes larmes. Lui aussi avait connu d'indicibles souffrances. Nous portâmes tous des regards stupéfaits sur le pasteur Ziapkoff. En réalité, ce n'était pas lui qui parlait, c'était plutôt une « bande magnétique » qui reproduisait le chant composé par la DS. Le son même de sa voix avait été altéré. Après le procès, nous ne vîmes plus le pasteur Ziapkoff pendant trois ans. La torture endurée l'avait amené au bord de la folie et il lui fallut trois ans pour retrouver ses sens.

7 - A cause de Ton Nom



Dans ces circonstances, la timidité et la peur s'emparèrent des Eglises : le second plan élaboré par la DS commençait à porter ses fruits.

Les uns après les autres, les principaux laïques durent comparaître devant la DS. On leur déclara d'un ton péremptoire qu'il leur fallait renoncer à entretenir des relations avec leur ex-pasteur. Les journaux commencèrent à faire paraître des annonces émanant soi-disant des membres ou de laïques des différentes Eglises et ainsi libellées : « Je laisse ici libre cours au sentiment de dégoût que j'éprouve à l'endroit des pasteurs condamnés et renonce à entretenir avec eux toute relation. »

Comme au temps d'Elie, un reste refusa de plier les genoux devant Baal, et c'est ainsi que des membres de nos Eglises se rangèrent à nos côtés. Il se trouva des pasteurs pour refuser d'écrire de tels articles dans les journaux. Cependant, les uns après les autres, ces pasteurs furent bannis et obligés de quitter le ministère. Certains d'entre eux furent même envoyés dans des camps de concentration. D'autres devinrent balayeurs de rues dans la ville même où ils avaient exercé leur ministère. Beaucoup de ces pasteurs fidèles, mais bannis, se mirent à tenir des réunions secrètes chez des particuliers, à leurs risques et périls.

Bientôt le communisme s'introduisit dans l'Eglise elle-même en la personne de « nouveaux pasteurs » désignés par la DS. Quelques jeunes gens et les membres les plus actifs des Eglises étaient emmenés la nuit au siège de la DS. On les frappait toute la nuit d'une telle manière qu'ils ne portaient aucune marque des coups reçus. Le matin, on les relâchait et on les obligeait à promettre de ne rien dire de ce qui s'était passé, pas même à leurs épouses.

Un jeune chrétien fut durant six mois emmené tous les soirs au quartier général de la DS et battu toutes les nuits. Par toutes sortes de moyens, ils essayèrent de lui faire promettre de raconter tout ce qui se passait dans l'église. Il refusa. Sa femme avait remarqué ces absences nocturnes et elle le voyait revenir pâle et tout tremblant des coups reçus durant la nuit. Il ne lui dit jamais mot des souffrances qu'il endurait.

Les mêmes méthodes furent appliquées à de nombreux autres jeunes chrétiens à travers tout le pays. Les croyants zélés et les membres actifs des églises étaient tout particulièrement recherchés par la DS. Beaucoup ne purent résister et s'inclinèrent devant la volonté des autorités, peut-être pour pouvoir rester dans l'assemblée. La crainte d'une éventuelle dénonciation déterminait la conduite de beaucoup de chrétiens. Dans de nombreux cas, l'on savait qui était le traître mais on n'osait pas le dire ouvertement parce que la DS pouvait atteindre qui elle voulait. Je me rappelle la prédiction biblique selon la-

quelle un homme serait même trahi par ses proches parents.

Nombreux sont les chrétiens d'autres pays qui ne pourront jamais comprendre la ruse et la méchanceté des puissances des ténèbres. Ceci parce qu'ils ne se sont jamais retrouvés seuls dans une cellule de prison, privés de secours et d'espoir. Peu importe le nombre de livres consacrés à ce sujet. Seuls ceux qui ont fait semblable expérience, qui ont connu les méthodes et les moyens utilisés par les communistes peuvent comprendre les inventions de Satan pour torturer les hommes.



Le 8 mars, le verdict fut rendu. Les peines les plus lourdes furent infligés aux leaders de diverses dénominations. Les pasteurs Vasil Ziapkoff, Janko Ivanoff, Georgi Cheneff, et Nicolas Michailoff furent condamnés à la prison à vie et à la confiscation de leurs biens par l'Etat. Leurs familles furent dépouillées de tout et ne gardèrent que quelques vêtements. Les autres pasteurs et moi-même, membres du Conseil supérieur des Eglises évangéliques unies, furent condamnés à quinze ans de prison.

Les pasteurs Jontso Drenoff, Zakari Raicheff et Ivan Angeloff furent condamnés à dix ans de prison.

Le pasteur Mitko Mateff fut condamné à six ans et huit mois de prison ; mon frère Ladin à cinq ans (il n'avait jamais cédé, en sorte que les autorités forgèrent contre lui une autre accusation), les pasteurs Angel Dinoff et Alexander Georgieff furent tous deux mis en liberté surveillée. Angel Dinoff fut aussitôt choisi par les communistes comme président des Eglises évangéliques. Il semble que pendant tout le temps de son incarcération, la DS l'ait spécialement « préparé » à cette tâche.

Les communistes savaient que les attaques extérieures contre les Eglises uniraient davantage et fortifieraient les croyants, comme ce fut le cas tout au long de l'histoire chrétienne. Ils décidèrent donc de détruire ou contrôler l'Eglise de l'intérieur. Les autorités avaient trouvé en Angel Dinoff un instrument docile. Il était de toute évidence un partisan fidèle. Aujourd'hui encore, la tactique communiste consiste à fermer certaines églises et à installer ses propres agents dans celles qui demeurent ouvertes.

Après le procès, nous retournâmes en prison et disparûmes aux yeux du public. Mais désormais, nos familles allaient elles aussi connaître la souffrance. La persécution sévit non seulement de la part des ennemis de la croix, mais encore de la part des nouveaux « pasteurs » au nombre desquels se trouvait Angel Dinoff. Les membres des différentes églises furent avertis que quiconque essaierait d'assister les pasteurs arrêtés ou leurs familles dans le dénuement serait envoyé en camp de concentration.

Un pasteur du Nord de la Bulgarie fit une petite collecte dont il envoya le produit à Ruth et à la femme du pasteur Cherneff. Il fut accosté dans la rue, on le saisit au collet et lui demanda brutalement :

— Qui t'a permis de faire une collecte en faveur des familles des pasteurs arrêtés ?

Ce frère âgé leva les bras au ciel et répondit :

— Dieu.

Un jour, Ruth en était arrivée à son dernier centime. Paul et Rhoda pleuraient de faim. Elle tomba à genoux et pria :

— O Dieu, nous n'avons plus rien à manger. Nous n'avons pas d'argent. Haralan est en prison. Nous sommes à bout de ressources. Seigneur, viens à notre secours !

Un peu plus tard, ce même jour, arriva une lettre expédiée par le pasteur précité. Elle contenait un mandat-lettre d'un montant suffisant pour la tirer de ce mauvais pas. Par la suite, Ruth, Paul et Rhoda furent expulsés de la maison où nous habitons. Ce drame des familles de prisonniers avait été soigneusement élaboré par les autorités afin d'accroître encore l'agonie des hommes incarcérés.

Ruth tenait à ce que sa famille en Suède sache toute la vérité sur le procès. Etant donné la carence des services postaux, nous étions restés sans nouvelles pendant un certain temps et ne savions pas si les lettres étaient parvenues à destination. Un jour, elle fut réconfortée d'une manière inattendue. Un membre de sa famille envoya une simple carte postale sur laquelle il avait écrit : « Nous avons tout reçu, avons lu et tout compris. »

La peur inspirée par les communistes était telle que les nouveaux « pasteurs » demandèrent à leurs membres d'essayer de savoir qui avait osé aider Ruth et les enfants. La famille du pasteur Cherneff avait été obligée de déménager pour aller vivre à

Svistov, petite ville des bords du Danube. Un jour, Madame Cherneff eut besoin de se rendre à Sofia et le soir, elle vint à la réunion à l'église dans la quelle son mari avait exercé son ministère pendant vingt ans. Il pleuvait à torrents. Chacun connaissait très bien Madame Cherneff, mais, à cause de la présence des indicateurs, personne n'osa l'inviter pour la nuit. Et Madame Cherneff dut errer jusqu'au matin dans les rues de Sofia !

Au début, Ruth trouva du travail. Ironie du sort, elle fut chargée de nettoyer tous les deux jours l'église de Angel Dinoff. Elle percevait aussi un petit salaire mensuel parce qu'elle jouait de l'harmonium aux réunions. Bientôt Dinoff reçut un avertissement : de cette manière, il portait secours aux familles des pasteurs arrêtés. Il fit comprendre à ma femme que sa présence était désormais indésirable.

Alors, une sœur de l'assemblée étant tombée mala de, elle demanda à mon épouse de la remplacer à son travail. C'est ainsi que Ruth trouva un emploi de femme de ménage de nuit. Elle occupa ce poste pendant une année. Mais ses employeurs découvrirent qu'elle était la femme de Haralan Popov. Elle fut immédiatement congédiée.

Ruth devait lutter jour après jour pour donner quelque nourriture aux enfants. Pour survivre, il lui fallait mener un combat solitaire et désespéré. J'appris plus tard que même nos frères et sœurs du monde libre ne firent rien pour nous venir en aide. C'est un blâme pour la conscience de ces chré

tiens qu'à l'heure actuelle, des milliers de familles de croyants souffrent de cette manière dans les pays communistes, seules et privées de tout secours.

Ruth était sans ressources. Elle et les enfants vivaient de quelques carottes qu'un chrétien courageux lui apportait en cachette, au mépris des avertissements des nouveaux « pasteurs ». Ruth menait une existence dangereuse et précaire. Les communistes font toujours en sorte que les familles des chrétiens incarcérés souffrent au moins autant que les détenus eux-mêmes. Ceci ne fait qu'augmenter la souffrance morale et le fardeau des prisonniers. On ne saurait décrire l'agonie d'un père ou d'un mari enfermé derrière des barreaux, incapable de faire quoi que soit et sachant sa femme et ses enfants affamés, pourchassés de ville en ville comme des bêtes arrachées à leur gîte. C'est un fardeau de loin plus pénible à supporter que la faim. J'ai vu des hommes robustes, capables de résister à n'importe quel mauvais traitement physique, perdre la raison en sachant que leur épouse et leurs enfants souffraient et qu'il leur était impossible de leur porter secours.

Tel est le drame de nos frères emprisonnés aujourd'hui dans les pays situés derrière le Rideau de Fer.

★

Après le verdict, nous fûmes ramenés à la Prison Centrale de Sofia et placés dans de petites cellules. Pendant un certain temps nous bénéficiâmes de meilleures conditions de détention et d'une meilleure nourriture. Dans ma cellule se trouvaient également les pasteurs Cherneff, Angeloff et M. Mon frère Ladin passa aussi un certain temps avec nous puis fut transféré ailleurs. C'était la première fois que nous nous trouvions ensemble depuis le jour de notre arrestation et nous nous mîmes à parler de ce qui s'était passé et de ce par quoi nous étions passés. Peu à peu, nous cessions d'être des robots et des bandes magnétiques.

Tandis que nous nous remettions des souffrances des mois écoulés, je dis aux pasteurs qui étaient avec moi :

— Ce n'est pas à des hommes que nous avons eu affaire, à mais à Satan lui-même. Quoiqu'il ait bien fait son travail, je suis plus résolu que jamais à ce que pour finir, ce soit Dieu qui triomphe. Frères, sou venez-vous : *Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde*. Ils ont gagné la bataille, mais avec l'aide du Seigneur, nous gagnons la guerre.

Le pasteur Angeloff répondit :

— Haralan, c'est vrai. *Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?*

Nous remarquâmes tout de suite le comportement étranger du pasteur M. Il approuvait la façon dont

les communistes avaient mené toute l'affaire et récusé notre innocence. Nos conversations avec M. étaient surveillées et nous comprîmes que la DS l'avait placé dans notre cellule pour qu'il jouât le rôle d'indicateur. Plusieurs fois le directeur de la prison le fit venir auprès de lui et l'interrogea. Fait tragique, il n'avait pas seulement été brisé dans son être physique, comme nous, mais aussi dans son esprit ; il était devenu un instrument de choix dans les mains des communistes. La prison brise la résistance intérieure d'un homme ou elle le fortifie dans ses résolutions. C'était vraiment triste de voir le pasteur M. réduit à un tel état. Mon cœur fut ému de compassion pour lui et je priai sincèrement pour lui. La puissance satanique avait bien fait, son travail.

Un jour on m'emmena dans un petit bureau où se trouvait l'un des agents les plus cruels de la DS, le Camarade Aneff qui m'attendait. A ses côtés se tenait un homme que je n'avais jamais vu auparavant ; c'était un homme de couleur, mince, aux yeux féroces, ayant l'expression d'un ivrogne. Dès mon entrée, il se précipita sur moi et se mit à me frapper sur tout le corps. Je tombai sous une pluie de coups et tandis que j'étais allongé sur le sol, il me donna des coups de pied de toutes ses forces et m'accabla d'obscénités. Il hurla :

— Popov ! nous te connaissons. Tu as essayé de fomenter un complot avec les autres pasteurs. Nous allons voir qui aura le dernier mot !

Il donna aux gardes l'ordre de m'emmener dans

107

la cellule la plus humide et la plus souterraine de la prison. Tandis qu'on m'emmenait, il cria :

— Tu vas pourrir là-bas ! Tu ne reverras plus jamais la lumière du jour. Tu es un homme perdu, Haralan Popov !

Le pasteur M. avait bien accompli sa mission d'indicateur.

Deux gardes m'entraînèrent au sous-sol de la prison, situé à deux bons mètres au-dessous du niveau de la rue. Avec brutalité, ils me firent passer devant des cellules puis dans un couloir peu emprunté, au bout duquel se dressait une lourde porte en métal, touillée par l'humidité ambiante. En la franchissant, j'aperçus un autre escalier, presque aussi raide qu'une échelle. Je descendis les degrés escarpés et pénétrai dans une obscurité et une humidité glacées. La seule lumière émanait des torches des gardes. J'eus l'impression de faire mon entrée dans l'enfer même. J'attendis au bas de l'escalier que les gardes fussent eux aussi descendus. Il régnait en ce lieu un froid et une humidité indescriptibles, des ténèbres épaisses, telles que je n'en avais encore jamais vues.

Les gardes me prirent chacun par un bras et me conduisirent dans un passage étroit jusqu'à la porte d'une cellule qu'ils ouvrirent ; ils me poussèrent brutalement à l'intérieur et la refermèrent à clé. J'entendis leurs pas s'éloigner en direction du monde extérieur.

Il régnait un silence mortel et une obscurité totale. Je ne pouvais pas même distinguer les contours de ma main. J'explorai la pièce à tâtons comme un aveugle, découvris un gobelet en fer blanc et frappai contre le mur mais n'obtins aucune réponse. Je me trouvais tout seul dans les entrailles de la terre. C'est alors que les paroles du communiste furieux me revinrent à l'esprit :

— Tu ne reverras plus jamais la lumière du jour...  
Tu vas pourrir là-dedans !

Je me résignai à mourir oublié dans ce repaire situé loin au-dessous du niveau du sol, condamné à « pourrir ». Et il ne fallait certainement pas long temps pour qu'un homme « pourrisse » en ces lieux ! Je tâtai les murs et constatai qu'ils suintaient. En fermé dans cette cellule d'une obscurité indescriptible, je tombai à genoux et priai : « O Dieu, je sais qu'aucune cellule, si profonde soit-elle, aucun barreau de fer ne pourront jamais me séparer de toi. Seigneur, sois avec moi, accorde-moi Ta force. »

Le sol de la cellule était tellement mouillé par l'humidité souterraine que je ne pouvais m'étendre. A tâtons, je parvins jusqu'à un angle de la pièce où je me blottis, les bras autour du corps pour essayer de me réchauffer, et m'endormis. Je ne sais quand je m'éveillai. Dans une obscurité aussi totale, on perd toute notion du temps. C'est comme si on évoluait dans un autre monde. J'essayai de calculer depuis combien de temps j'étais ici mais ma mémoire me fut d'un piètre secours. Sans les points de repère

habituels tels que les étoiles, le jour, les ombres, un homme perd la notion du temps.) Les aveugles ont des montres en braille ou d'autres moyens de se repérer. Mais dans ce vide total, dans cet endroit parfaitement obscur, je n'avais rien de tout cela.

Pour la première fois depuis un an je commençais à éprouver des craintes pour ma raison. Depuis combien de temps me trouvais-je ici, depuis un ou vingt jours, depuis une heure ou une semaine ?

En de rares occasions j'entendais une voix, une porte de fer s'ouvrait, on déposait sur le sol de la cellule un plateau en métal avec un peu d'eau, trois ou quatre carottes ou une pomme de terre pourrie leine de vers.

J'étais désormais résigné à vivre le reste de mes \_>urs en ces lieux. Mon esprit avait accepté ces circonstances. Un jour, tandis que je priai, la situation désespérée dans laquelle je me trouvais m'accabla. Affamé, battu, oublié ici, je savais qu'il n'y avait aucun espoir d'en sortir. Un officier supérieur avait déclaré que je pourrais dans cette cellule et il ne plaisantait pas. Mes yeux se remplirent de larmes. Depuis des semaines j'étais dans cette situation. « O Dieu ! » soupirai-je.

Il se produisit alors quelque chose d'inouï. Une faible lueur se mit à briller et j'eus l'impression qu'un souffle chaud envahissait la cellule et enveloppait mon corps affaibli et affamé. Je sentis des bras puissants m'entourer et me bercer, les bras de

110

Christ lui-même. La même voix qui s'était fait entendre au terme de ma deuxième semaine passée debout devant le mur fut à nouveau perceptible. Te ne saurais jamais la décrire. Débordant d'amour et de compassion, Christ me parla en ces termes :

— Mon fils, je ne t'abandonnerai jamais. Mes bras t'entourent et ils te communiqueront consolation et forces nouvelles.

Des larmes inondèrent mon visage tandis que Christ m'étreignait ainsi. Je sais que certains lecteurs taxeront cette expérience de fanatisme, mais au point où j'en étais arrivé, au bord du désespoir et de la folie, Christ me faisait savoir que bien que je sois enfermé dans une cellule noire au sein des entrailles de la terre, Il ne m'oubliait pas. Son étreinte était celle d'un amour merveilleux et il valait bien la peine d'endurer tant de souffrances pour vivre un si précieux moment. Comme je L'aime ! Si seulement tous les hommes de la terre pouvaient connaître Christ dans toute Sa beauté et tout Son amour !

J'étais avec Christ et heureux d'attendre que la mort me conduise en Sa présence sans voile. Il me parlait, me réconfortait et Sa présence remplissait la cellule d'une manière presque tangible. Il me tenait les mains dans les Siennes. Il avait été habitué à la souffrance et partageait la douleur de Ses enfants

Ce furent des journées inoubliables. Je vivais en communion avec le Seigneur tandis que, m'affaiblissant de jour en jour, je vivais dans l'attente de l'issue fatale

Beaucoup plus tard j'entendis des pas et des voix. La porte de la cellule s'ouvrit et une vive lumière m'éblouit.

— Popov, sors ! Viens et suis-nous !

Je pouvais à peine bouger à force d'être resté si longtemps dans la même position. Tantôt les gardes me portèrent, tantôt il me traînèrent et me poussèrent pour me faire gravir l'escalier. Lorsque j'aperçus la faible lumière des cellules du rez-de-chaussée, mes yeux ne purent pas même la supporter tant ils avaient été habitués à l'obscurité totale.

Je me retrouvai dans la cellule que j'avais occupée avant cette expérience. Je demandai au détenu qui l'occupait quelle était la date. J'avais vécu trente-cinq jours dans la cellule souterraine et n'en serais jamais sorti si l'officier qui avait déclaré que j'y « pourrais » n'avait été muté. De toute évidence, Dieu avait encore une tâche à me confier ici-bas. /

Quelques jours après je rencontrai dans le corridor un homme tout voûté. C'était le pasteur Ivan Angeloff qui avait subi le même sort que moi. Lui et moi fûmes emmenés au huitième étage et enfermés dans la même cellule. Nous trouvâmes quelques planches, de quoi faire des lits en sorte que nous ne serions plus obligés de dormir à même le ciment. Cette toute première nuit, les inévitables punaises étaient au rendez-vous. Elles nous attaquèrent par légions et tombèrent du plafond telles des gouttes de pluie. Elles se précipitèrent en foule sur tout ce qui se trouvait dans la cellule et plus

particulièrement nous. Cette cellule n'avait pas été occupée depuis longtemps et elles avaient été privées de nourriture. Nous n'aurions jamais pu dormir en de telles circonstances. Nous passâmes donc toute la nuit à arpenter notre « domaine » et à tuer des punaises. Nous pouvions dormir un peu pendant la journée lorsqu'elles cessaient leur « activité ». La nuit, nous dormions à tour de rôle. Tandis que le pasteur Angeloff se reposait, je montais la garde, tuant les punaises et les empêchant de s'approcher de lui. Lorsque mon tour venait, il faisait la même chose. La troisième nuit le nombre des punaises avait considérablement diminué, mais les murs de la cellule étaient décorés de taches rouges qui devaient bientôt noircir.

A la mi-juin nous quittâmes notre cellule pour une plus grande, triangulaire, où se trouvaient déjà vingt autres pasteurs, quelques-uns ayant été jugés après nous. Nos procès n'avaient été que le commencement d'une guerre destinée à nous priver du soutien des Eglises. Désormais, et pour la première fois, nous reçûmes l'autorisation de sortir un peu chaque jour. Quelle chose merveilleuse que de pouvoir respirer à nouveau l'air frais et de contempler le ciel bleu, de voir briller le soleil ! J'eus l'impression de n'être plus le même homme, quoique toujours entouré par les murailles de la prison. Un jour je découvris une toute petite touffe d'herbe qui poussait dans une fente du ciment. Tandis que le garde regardait dans une autre direction, je me baissai fur-

**8 - A cause de Ton Nom**

tivement et la cueillis. Vous ne sauriez imaginer ce que cette petite touffe représenta pour moi. C'était de la verdure, une chose vivante. Ce fut mon premier contact avec le monde extérieur depuis un an environ. De tenir dans la main ces quelques brins d'herbe créés par Dieu mon courage fut fortifié.

Quelques jours plus tard le directeur vint visiter notre cellule. Il avait l'air tout joyeux. Il nous apprit que nous allions tous avoir du travail à faire, mais qu'auparavant il nous faudrait tous devenir membres de la « Société culturelle » de la prison.

La « Société culturelle » était un cercle créé par les services secrets. La DS avait décidé de procéder à l'endoctrinement des détenus de toutes les prisons. En réalité, cette « société » n'avait d'autre but que de nous faire subir le « lavage de cerveau » et de recueillir le maximum de renseignements sur tous les prisonniers. La seule chose qui la préoccupât était de savoir quelle était l'attitude de chacun vis-à-vis du régime. Dans cette « société », les détenus étaient soumis à une période de « formation » à la fin de laquelle ils étaient répartis en deux catégories : celle des « irrécupérables » et celle des « transformés ».

La « Société culturelle » devint une puissante organisation ; il y avait des exposés, des chants, des cours (par exemple sur le marxisme-léninisme, la culture des vignes ou des cours d'agriculture), des pièces de théâtre. Les cours les plus importants portaient sur le communisme. Quel que fût le sujet des cours, les conférenciers faisaient toujours en sorte que les deux principales figures du communisme,

Marx et Lénine, aient une large place dans leur exposé. Le capitalisme y était fustigé : c'était une chose intolérable qu'il fallait anéantir. Le communisme, par contre, constituait le système politique le plus grand et le plus humain qui ait jamais existé ! Bien entendu, tout ceci sonnait tellement faux que le conférencier lui-même ne croyait pas ce qu'il affirmait. Son ton désabusé et ennuyé, les paroles vides qu'il prononçait faisaient de lui un véritable magnétophone. Les mêmes paroles, les mêmes phrases, les mêmes expressions, les mêmes sujets revenaient constamment. Il y avait de quoi en être malade, mais il nous fallait subir tout cela.

Au début nous n'avons pas compris quel était le but de la « Société culturelle ». Lorsque nous nous sommes rendu compte des objectifs poursuivis, il était trop tard pour essayer d'en sortir.

Que le lecteur me permette de lui expliquer la différence entre « briser la volonté d'un individu » et pratiquer sur lui « le lavage de cerveau ». Ma volonté avait été brisée au bout de six mois de coups et de mauvais traitements jusqu'à ce qu'enfin mon enveloppe humaine, parvenue au bout de ses limites, s'effondre physiquement. Mais ce ne fut que temporaire.

Le « lavage de cerveau » consiste à convaincre quelqu'un que le communisme est une bonne chose, et ce, de manière permanente. Les communistes ont pu briser ma volonté, mais ils ne pourraient jamais réussir le « lavage » de mon cerveau ! Au cours de

la période où ils s'efforcèrent de me « convertir » et de pratiquer sur moi cette dernière méthode, j'eus à effectuer un travail d'imprimerie. Les autres pasteurs travaillaient dans une usine de cartonnage.

Au bout de deux mois, les responsables de la prison comprirent qu'ils n'obtiendraient aucun résultat en m'appliquant la méthode du « lavage de cerveau » et abandonnèrent la partie. Ma « formation » s'avéra un échec ; je fus alors désigné pour les travaux forcés.

Le 1<sup>er</sup> décembre je travaillais à l'imprimerie lorsqu'on vint me dire de rassembler mes affaires et de les emmener dans l'auditorium. J'avais un matelas, une couverture, deux couvre-pieds, un oreiller, une valise contenant mes sous-vêtements et un panier de provisions. Nous avons reçu beaucoup de choses durant cette période de tentative d'endoctrinement ; c'est le seul bénéfice que j'aie pu retirer de ces semaines.

Dans l'auditorium de la prison il y avait trente autres détenus qui attendaient eux aussi des ordres. Il était clair que nous étions des « irrécupérables ». Désormais, nous serions soumis à un régime sévère, comme au cours des mois qui avaient précédé le procès. Le soir, un camion couvert arriva et on nous intima l'ordre d'y monter avec nos bagages. Il n'y avait aucune fenêtre à l'arrière du camion en sorte que nous n'eûmes pas la moindre idée du lieu de notre destination. Lorsqu'il s'immobilisa, nous nous trouvâmes à la gare de Sofia. On nous enferma dans

une petite pièce où, tous les trente, nous étions serrés les uns contre les autres. Nous nous assîmes sur le sol et essayâmes de dormir.

Le lendemain matin, on nous fit monter dans le train qui devait nous emmener à Sliven, notre nouvelle destination. Il y a deux prisons à Sliven, la « vieille prison » au centre même de la ville, et la « nouvelle prison » où nous fûmes conduits, à trois kilomètres environ de la gare. C'est un grand bâtiment de cinq étages qui, à l'origine, avait été une fabrique de macaronis. Il est entouré d'une muraille de 4,50 mètres de haut, flanquée d'une tour de garde à chaque angle. Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes. On nous conduisit au Service n° 8 qui, comme dans toutes les prisons, était le pire.

Etant donné qu'à l'origine, le bâtiment n'était pas un lieu de détention, les cellules étaient à peine un peu plus grandes que les cellules individuelles de la prison de Sofia. La nôtre avait 4,50 sur 2 mètres et nous étions quinze détenus à l'occuper. Il fallut bien trouver une place pour l'éternel seau, en sorte que nous étions encore plus à l'étroit que partout où nous avions déjà été enfermés.

Nous étions serrés comme des sardines. La première chose que nous fîmes fut de prendre les mesures exactes de la cellule ; ensuite, nous assignâmes à chacun une bande de trente centimètres de large pour s'allonger. Au nombre des détenus se trouvait un poète célèbre, Trifon Konieff. C'était un homme

118

gai, jovial, que nous aimions beaucoup. Trifon avait une carrure telle qu'il lui aurait été impossible de prendre place dans un espace aussi réduit. Alors chacun de nous lui céda 2,5 centimètres de son espace. Nous mesurâmes à nouveau la cellule. Il ne restait exactement que 27,5 centimètres à chacun des autres détenus. Comme il n'y avait pas par terre la moindre place où loger nos bagages, nous sus pendîmes ces derniers, sacs et boîtes, à des clous dans le mur. Toutes les autres cellules étaient identiques.

La nuit, nous dormions tous sur le même côté. Si l'un de nous voulait se tourner, il nous fallait tous nous retourner en même temps, à l'unisson. Le jour, nous restions assis, chacun confiné dans son petit espace. Cette oisiveté forcée me fournit une merveilleuse occasion de parler de Dieu à mes compagnons de captivité. Presque tous étaient avides de le mieux connaître.

La seule ouverture de la cellule avait été pratiquée dans le plafond. Bien qu'elle restât ouverte en permanence, l'air était chaud et vicié. Nous étions en été et la cellule était remplie d'hommes qui transpiraient par une chaleur torride. Nous étions tous en slip et pourtant la sueur ruisselait sur nos corps. Notre seule détente était la demi-heure de marche quotidienne dans la cour de la prison.

C'était affreux d'être obligé de regagner la cellule humide, étouffante, après le court répit dont

nous jouissions dehors, mais aucun de nous n'opposait de résistance. Je ne sus jamais si la prison de Sliven était une « prison disciplinaire », mais notre sort était plus terrible que celui qui avait été le nôtre dans les autres prisons. Nous avons été rangés dans la catégorie des « irrécupérables », les autres prisonniers et moi fûmes donc à nouveau réduits au « menu de la mort ». Nous n'avions pour toute nourriture que trois cents grammes de pain à peine et du « potage » dont le goût était encore plus infâme que celui des soupes auxquelles nous avons déjà été habitués. Il nous semblait avaler de l'huile noire.



Il n'y a rien de plus effrayant que l'insomnie en prison. Dans le silence de la nuit brûlante, on pouvait entendre tous les bruits de la prison.

On entendait la respiration saccadée des prisonniers tassés les uns contre les autres et il était facile de dire quels étaient ceux qui avaient des cauchemars au seul bruit de leur respiration. Qui sait quels rêves effrayants traversaient leur sommeil ?

Il y avait aussi les craquements du plancher du corridor sous les pas des gardes, chaussés de pantoufles en feutre, qui allaient et venaient. De temps en temps on entendait un cadenas s'ouvrir, des

bruits de pas et des murmures. On emmenait quel qu'un à un interrogatoire, coupé de sévices.

Tandis que je restais éveillé dans mon petit espace de 27,5 centimètres, sur un sol tapissé de corps endormis, mes pensées se portaient souvent vers Ruth, Paul et la petite Rhoda. Où étaient-ils ? Qu'advenait-il d'eux ? Le visage fatigué et décharné de Ruth que j'avais revue une fois avant le procès me hantait. Étaient-ils aussi affamés que je l'étais ici ? Avaient-ils un abri ? Pire que tout, je ne pouvais leur venir en aide. Il y avait presque deux ans que j'étais séparé d'eux et il me semblait que cela faisait une éternité. Encore treize années de séparation nous attendaient.

« O Dieu, priaï-je dans le silence de ces nuits d'insomnie, que vont-ils devenir ? Garde-les, protège-les, viens leur en aide. » Ces nuits « blanches » en prison étaient les plus terribles. Encore et encore, je fermais les yeux pour ne pas voir, je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre, mais mon esprit était toujours fixé sur leur sort.

Quelqu'un dans une cellule voisine, aussi peuplée que la nôtre, gémissait parfois. Quels étaient ses cauchemars, ses craintes, ses rêves anéantis ? Chaud, étouffant, chargé de l'odeur de l'éternel seau et de la transpiration de corps qui ne pouvaient se laver, l'air était lourd de désespoir et du silence rompu par les gémissements et les cris d'hommes assoupis. On pouvait entendre les plaintes de ces êtres qui avaient tout perdu et dont le seul espoir était que

la nuit ne prenne jamais fin, car le sommeil était le seul moyen d'échapper à la réalité.

A Sliven, et dans les années à venir, les heures de la nuit furent toujours les pires. C'étaient les heures de prédilection des autorités pour battre et torturer les détenus. Les plus terribles d'entre elles se situaient entre onze heures du soir et trois heures du matin. Tout un étage d'une aile du bâtiment était réservé aux interrogatoires de nuit et sans aucun doute équipé des tout derniers « dispositifs » prévus à cet effet.

Par-dessus les cris de ceux que l'on torturait, on pouvait entendre les hurlements, les jurons des bourreaux. Il m'arrivait souvent de me mettre du coton dans les oreilles pour ne plus entendre l'horrible cacophonie des cris lointains. Ces nuits étaient aussi les moments où les hommes avaient le temps de penser, de se rappeler ce qu'ils avaient été. Ce fut également la nuit que beaucoup perdirent la raison. Je pouvais entendre leurs délires tandis que leur esprit divaguait. Ils refusaient de travailler et les gardes venaient les chercher. Tels étaient les bruits nocturnes de la prison.

C'est plus particulièrement au cours de ces nuits éprouvantes que je m'efforçais de venir en aide aux autres prisonniers, et ce faisant, je m'aidais moi-même.

Arriva le jour où la DS nous classa en différentes catégories. La catégorie n° 1 était composée de prisonniers politiques : pasteurs, prêtres, etc. Dans la

catégorie n° 2, il y avait les criminels, les meurtriers et les voleurs. Puis, chaque catégorie fut divisée en trois groupes. Les plus grands « criminels » faisaient partie du groupe 1 de la catégorie 1. C'est dans ce dernier que je fus catalogué. Nous étions, nous les gens de ce groupe, tout désignés pour le « régime » le plus sévère. Chaque année, on nous répartissait à nouveau en catégories. Pour changer de catégorie il fallait faire preuve de meilleures dispositions à l'égard du nouveau gouvernement. Durant toutes mes années de détention je devais demeurer dans le groupe 1 de la catégorie 1. De toute évidence ils avaient renoncé à me « réformer », mais il me semblait vraiment étrange d'être officiellement considéré comme étant plus dangereux qu'un homme ayant perpétré plusieurs crimes. Je comprenais ce pendant le point de vue des communistes. Ma foi et mon témoignage constituaient un danger permanent pour eux. Ce ne sont pas des ignorants. Ils reconnaissaient que la foi en Dieu est leur pire ennemi. Durant treize années, j'eus à écouter des cours sur le marxisme et le communisme. Je ne montai jamais « en grade » et demurai toujours dans le même groupe de la même catégorie et quittai la prison, complètement « illettré » dans ce domaine. Il semble que j'étais absolument incapable d'apprendre comment on édifie une société communiste.

Un bon nombre d'hommes cédèrent et tombèrent d'accord sur tout ce que proclamaient les communistes. Alors, non seulement ils changèrent de catégorie

123

gorie, mais encore quittèrent la prison beaucoup plus tôt que les autres. Ils avaient été « réformés » et on considérait que leur « formation » était achevée.

Au bout de quelque temps, un certain nombre de prisonniers politiques et religieux reçurent l'ordre de faire leurs bagages. J'étais des leurs. Nous étions environ 280. On nous emmena à la gare où nous fûmes entassés dans trois wagons de marchandises tandis que nos bagages étaient chargés sur un camion découvert.

Nous fûmes acheminés au nœud ferroviaire le plus proche et nous nous demandions bien qu'elle allait être notre nouvelle destination. Dans le camion qui transportait nos bagages, je reconnus un garde qui était une vieille connaissance. Subrepticement, je lui demandai s'il savait où nous allions. Il répondit en traçant avec son doigt la lettre "k" sur une vitre givrée. Je compris alors que nous nous rendions à Kolarovgrad.

La prison de cette ville venait d'être construite, et en certains endroits, n'était pas encore achevée. Il y avait non seulement des cellules individuelles, mais aussi des cellules destinées à « accueillir » deux prisonniers. Les fenêtres étaient plus grandes que d'ordinaire et le sol était en bois. On nous apprit que cette prison avait été prévue pour « abriter » les prisonniers qui étaient des « cas » en matière de discipline et que nous serions soumis à un régime particulièrement sévère. Nous nous attendions donc

124

à connaître à nouveau la brutalité. Mais il s'avéra que les responsables étaient plus humains que ceux de Sliven. Ils devaient ignorer les consignes et dirigeaient eux-mêmes la prison.

Nous fûmes hébergés dans l'aile nord du bâtiment. Nos cellules étaient propres et bien aérées ; tout était neuf. Les seules punaises nous avaient suivis dans nos bagages (et elles étaient fort nombreuses !). Notre cellule avait été prévue pour douze personnes et nous n'étions que huit. C'est ainsi que pour la première fois depuis notre arrestation, nous avions un peu plus d'espace. Notre ration journalière consistait toujours en une demi-tranche de pain par jour mais la « soupe » était vraiment délicieuse. Quoique nous ne soyons jamais rassasiés, nous ne connûmes pas les affres de la faim comme à Sliven.

Quelques-uns de mes compagnons de captivité avaient été officiers supérieurs. L'un d'entre eux avait fréquenté une école américaine à Sofia et parlait très bien l'anglais. D'autres connaissaient un peu cette langue. C'est ainsi que tous les occupants de notre cellule se mirent à apprendre l'anglais. Je devins leur « aumônier » et leur appris un merveilleux cantique que nous chantions tous en anglais.

Après les horreurs vécues à Sofia et Sliven, notre séjour ici fut un merveilleux témoignage de la grâce du Seigneur. Il semblait que ce fût une nouvelle vie ; je savais pourtant que ce serait de courte durée.

Au mois d'octobre, nos familles reçurent l'autorisation de venir nous rendre visite. C'était la pre

mière et ce fut l'unique fois cette année-là qu'une telle joie nous fut donnée. Ruth vint avec notre petit Paul qui avait atteint l'âge où les enfants perdent leurs incisives. Je remarquai tout de suite que Ruth avait beaucoup maigri. Elle m'apprit qu'elle travaillait alors comme femme de ménage dans les bureaux du journal « Trud » (« Travail »). A ma grande surprise, au travers de la double rangée de barreaux qui nous séparaient, je pus prendre le petit Paul dans mes bras. Leur visite eut sur moi un effet tonifiant.



Peu de temps après cette visite, je reçus par la poste un colis contenant mes sous-vêtements et des chemises. Je fus profondément accablé. Lorsque ceci se produisait, cela signifiait généralement qu'un prisonnier avait perdu sa femme. Les détenus étaient toujours horrifiés lorsque cela leur arrivait. Je n'avais pas eu l'autorisation d'écrire ou de recevoir plus d'une lettre par trimestre. Ainsi donc je ne pouvais savoir ce qui se passait à la maison. Je ne pouvais pas savoir si Ruth était morte. J'étais en proie à de grands tourments. Si Ruth était morte, où étaient Paul et Rhoda ? Mes compagnons essayèrent de me consoler et de me convaincre qu'il devait y avoir une raison à tout cela, mais mon désespoir ne faisait que grandir. La seule pensée qu'il ne se

126

trouvait personne pour prendre soin de mes enfants, encore si petits, aurait suffi à me faire perdre la raison.

Je suppliai le Seigneur de m'accorder Sa grâce et laissai tout entre Ses mains. Le lendemain matin, alors que j'allais vider le seau, un compagnon de détention nommé Dragan s'approcha de moi. Il chu chota :

— Haralan, ta femme et tes enfants sont partis pour la Suède.

Dragan travaillait au bureau de la prison et occupait un poste qui lui permettait d'obtenir des renseignements de l'extérieur, mais il avait couru de grands risques pour me dire la nouvelle. Il ne m'en dit pas davantage et il me fallut quelque temps encore pour connaître toute l'histoire.

Il semble que le trésorier du bureau, qui n'était pas communiste, connaissait le pasteur de Kolarograd. Ce dernier raconta au trésorier comment Ruth et les enfants avaient réussi à gagner la Suède et il lui demanda de me communiquer la nouvelle. Le trésorier n'ayant pas le droit d'entrer en contact avec les prisonniers, il transmit le message à Dragan dont le travail lui permettait quelquefois de nous aborder. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de Suède, écrite de la main de ma fille âgée de douze ans. Elle disait : « Avec l'aide de Dieu, nous avons pu nous rendre en Suède et sommes maintenant à Stockholm. »

Jamais dans ma vie, je ne connus de joie aussi profonde ! Ma femme et mes enfants étaient sains et saufs, délivrés de la persécution et de la misère. Là-bas en Suède, le bras tout-puissant de la DS ne pourrait plus les atteindre. Le pesant fardeau qui accable et tue de nombreux prisonniers — les soucis et les ennuis endurés par leur famille — venait de tomber de mes épaules. Quelles actions de grâce s'élevèrent de mon cœur vers Dieu ! Les prisonniers des cellules avoisinantes se réjouirent avec moi. Même des détenus non chrétiens partagèrent mon immense joie et remercièrent Dieu avec moi. Ils s'associèrent à mon bonheur. Je savais que je ne reverrais sans doute jamais mes bien-aimés, mais au moins, ils étaient en sécurité.

Je ne peux dire ce que cela représentait pour moi. Il me fut alors plus facile de supporter les années qu'il me restait à vivre en prison. Je n'avais désormais plus peur des communistes. Ils me tenaient en leur pouvoir mais ils ne pouvaient plus atteindre ma famille ! Ruth, Paul et Rhoda étaient libres. Allégé de ce tourment, je résolus de me consacrer davantage encore à mon activité de pasteur en prison. J'allais connaître encore de nombreuses heures de souffrance et de torture à cause de mon témoignage pour Christ en prison, mais je n'étais plus un prisonnier. Certes, j'étais encore entouré de murs et de barreaux, mais personne ne pouvait me ravir ma liberté intérieure.

J'appris plus tard que ce fut grâce à l'interven-

tion du gouvernement suédois en faveur de mon épouse qu'elle put retrouver la liberté. Elle était Suédoise, mariée à un Bulgare. C'est ce qui la sauva, elle et les enfants.

Cette nouvelle marqua une étape pour moi. C'était le plus grand cadeau que Dieu pût me faire. Désormais, je pourrais enseigner, prêcher, témoigner et travailler pour Christ dans toutes les prisons où j'irais. Les communistes avaient perdu toute emprise sur moi. Ils auraient désormais à faire à un autre Haralan Popov !

Peu de temps après cette merveilleuse nouvelle, je fus, avec cent autres prisonniers, dirigé sur Persin, île du Danube, pour y être soumis au régime des travaux forcés. Nous fûmes entassés dans des fourgons à tel point que nous dûmes rester debout tout le voyage. Le soir, nous nous mîmes en route pour Belene, la gare la plus proche de l'île. L'officier responsable redoutait tellement d'éventuelles évasions qu'il ordonna de boucher les arrivées d'air du wagon ! Nous parcourûmes environ quatre-vingts kilomètres au cours de la nuit, puis nous nous arrê tâmes sur une voie de garage où nous dûmes rester jusque tard dans l'après-midi.

La journée était très chaude et à l'intérieur du wagon surpeuplé régnait une chaleur de plus de trente degrés. Des hommes furent pris de panique et se mirent à frapper contre les parois du wagon, réclamant de l'air, de l'eau, mais personne n'était disposé à nous venir en aide. Sous l'effet de la cha-

9 - A cause de Ton Nom

leur et de la soif, certains perdirent connaissance. Nous étions si serrés les uns contre les autres que lorsque l'un d'entre nous s'évanouissait, il ne pouvait tomber à terre. Il n'en avait pas la place. Il restait debout quoique inconscient. Dans la chaleur de l'après-midi, le thermomètre monta certainement à plus de quarante degrés dans le wagon privé d'aération.

Finalement — sans doute fut-ce là le résultat de nos hurlements et de nos coups contre la paroi — l'officier donna l'autorisation d'entrouvrir les portes pour qu'on remplît d'eau nos gourdes. Au cours de la nuit nous parcourûmes encore quelque cinquante kilomètres. Le lendemain, la même chose se reproduisit. Nous restâmes sur une voie de garage de sept heures du matin à cinq heures du soir dans une chaleur torride, souffrant de la soif et d'épuisement, et, toujours debout.

Au bout du deuxième jour, nous arrivâmes sur une autre voie de garage à dix kilomètres de Belene. Beaucoup de prisonniers avaient perdu connaissance. Alors l'officier permit enfin qu'on ouvre les portes et les hommes évanouis furent étendus sur l'herbe. Après qu'on eut pratiqué la respiration artificielle, ils revinrent à eux. L'officier responsable consentit à laisser les portes entrouvertes de quelques centimètres, et au coucher du soleil, nous poursuivîmes notre voyage. Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes à la gare de Belene. Là, des soldats armés nous attendaient. Ils nous escortèrent tandis que, char

gés de nos bagages, nous marchions à travers champs jusqu'au fleuve. Courbés sous le poids de nos valises, nous tenions à peine debout ; mais quiconque tombait se relevait bien vite de peur d'être piétiné par ceux qui suivaient.

Trempés de sueur, nous atteignîmes enfin le bâtiment administratif de la prison qui était entouré de fils de fer barbelés et nous y pénétrâmes.

## PERSIN, ROYAUME DE L'HORREUR

*Moi, Jean..., j'étais dans Vile appelée Patmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus (Apocalypse 1, 9).*

Belene est une bourgade de huit mille habitants, située sur le Danube ; le fleuve constitue la frontière nord entre la Bulgarie et la Roumanie. Le bâtiment administratif de la prison était situé sur les rives du Danube. Beaucoup des membres du personnel y vivaient. A trois cent cinquante mètres du rivage se trouve l'île de Persin dont la forme ressemble à celle d'une poire ; elle a environ dix kilomètres de long sur cinq ou six kilomètres de large. L'île principale est entourée de deux îles plus petites : Sturez, d'environ trois cent cinquante mètres en son point le plus large, aménagée en camp pour femmes ; et Berzina, l'autre île, la plus petite des trois.

La partie occidentale de Persin, de même que les côtes nord et sud sont plus élevées que le centre où se trouvent plusieurs lacs. C'est la partie la plus élevée.

Toute la colonie était répartie en cinq baraquements. Le nôtre se trouvait à environ deux kilomètres du bâtiment administratif. Ces baraquements n'étaient autre chose que des cabanes faites de branches de saules tressées et recouvertes d'une épaisse couche de terre glaise. Les toits étaient faits de tige de tournesols séchées et de chaume. Chaque baraquement abritait de cinq à sept cents prisonniers et tous, sauf un, étaient construits à même le sol. L'autre se trouvait sur une sorte de « plateau » de deux ou trois mètres de haut.

A environ sept kilomètres, sur une colline de la partie est de l'île se trouvait le baraquement n° 2. Le n° 3 était situé entre les deux premiers et comprenait également des granges et une ferme. Les prisonniers qui avaient la confiance des autorités s'occupaient des vaches et des moutons.

Le baraquement n° 4 était celui du camp des femmes sur l'île de Sturez. Il se trouvait sur un sol surélevé ; c'était une construction digne de ce nom. Au cours de l'été 1952, environ cent cinquante femmes s'y trouvaient et elles s'occupaient des cochons. Le baraquement n° 5 était situé à Belene même et était réservé aux criminels.

Il faisait nuit lorsque nous atteignîmes le bâtiment administratif. On nous fit monter sur de grands radeaux traînés jusqu'à l'île pénitentiaire par un bateau à vapeur. Au cours de l'été suivant, un pont de bateaux fut construit, ce qui accéléra considérablement le trafic entre la terre ferme et l'île.

Arrivés sur l'île, nous reprîmes quelque peu courage. Pour la première fois, nous n'avions pas de gardes à nos trousses, ni de revolvers au-dessus de nos têtes. Je respirai profondément l'air frais de la nuit et levai les yeux vers le ciel étoilé. Je revécus en pensée les jours où j'étais libre. Il me semblait évoluer dans un autre monde. Lorsque nous eûmes atteint notre baraquement, je m'allongeai sur le sol et m'endormis.

Nous passâmes notre première journée dans l'île à nous installer. Nous aperçûmes des miradors distants d'environ deux kilomètres qui se dressaient sur toute la surface de l'île. Des gardes y étaient de faction jour et nuit. Une bande côtière d'environ un kilomètre de large avait été déclarée « zone interdite » et quiconque s'y hasardait était immédiatement abattu.

Nous eûmes vite fait d'apprendre que Persin était un camp de travail aux conditions particulièrement rudes. Des six mille prisonniers qui s'y trouvaient, *seules quelques centaines survécurent*. Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes répartis en équipes. C'était l'époque de la moisson et ceux qui étaient arrivés avant nous avaient déjà coupé les épis. Nous fûmes chargés de les ramasser et de battre le blé. Chacun de nous avait à moissonner sept cents mètres carrés par jour, et ce, bien que peu d'entre nous eussent jamais fait ce genre de travail de leur vie. Le premier jour je fus épuisé. Je travaillai quinze heures sans arrêt mais ne pus parvenir au rende

134

ment exigé. De retour dans nos baraquements, à neuf heures du soir, nous dûmes rester debout, au garde-à-vous, tandis que le contremaître nous gratifia d'une tirade de reproches pour n'avoir pas terminé le travail. La sermonne dura deux heures. Très tard cette nuit-là, nous pûmes enfin dormir pour être de nouveau réveillés à trois heures du matin en vue d'une nouvelle journée de travail. Nous travaillâmes de trois heures du matin à neuf heures du soir, soit dix-huit heures. Pas un muscle de mon corps ne fut épargné par les courbatures.

Dans les marécages, des milliers de moustiques arrivaient à éclosion pendant l'été. Ils s'abattaient sur nous en nuages noirs et nous piquaient comme des aiguilles. Les autorités du camp furent irritées de ce que nous ne parvenions pas au rendement voulu ; en conséquence, notre ration quotidienne s'en trouva diminuée d'autant. C'était un cercle vicieux : le manque de nourriture nous affaiblissait, notre rendement au travail s'en ressentait. Alors, en représailles, on diminuait encore nos rations. Tout autour de moi, beaucoup de prisonniers moururent d'épuisement et de sous-alimentation. Nous menions un combat désespéré pour travailler, faute de quoi nos rations se faisaient plus maigres. C'était alors la mort. Nous partagions ces rations avec les mourants ; malgré cela, beaucoup ne purent résister à un tel régime. Les gardes arpentaient les champs et frappaient tous ceux qui ne travaillaient pas assez vite.

Une nuit, deux prisonniers s'échappèrent et franchirent la frontière pour gagner le monde libre. Quelques jours plus tard, deux autres hommes s'évadèrent mais ils furent rattrapés près de la frontière grecque et ramenés au camp. La hardiesse de ces quatre prisonniers rendit la vie encore plus difficile aux autres. Les gardes étaient cruels et n'avaient pas de compte à rendre aux autorités lorsque l'un de nous tombait sous leurs balles. Pour effrayer les prisonniers et les empêcher de s'évader, il leur arrivait souvent de tuer tout simplement un homme choisi au hasard. Nous ne savions jamais qui serait le suivant. Au gré de sa fantaisie, un garde désignait un homme qui travaillait au milieu de nous, se dirigeait droit vers lui, lui braquait son revolver sur la tête et appuyait sur la gâchette. Ceci se passa plusieurs fois à mes côtés et un jour, ce fut l'un de mes meilleurs amis qui fut ainsi abattu.

Un jour, un garde se dirigea vers moi ; il braquait son revolver sur moi, s'apprêtant à tirer lorsqu'un autre garde l'appela par son nom, ce qui détourna son attention. Il partit et ne revint pas.

Lorsque la moisson fut terminée, avec plusieurs semaines de retard sur le calendrier prévu, on nous ordonna de sarcler un champ. Chaque prisonnier devait arracher les mauvaises herbes sur une surface de cent mètres carrés par jour. Nous aurions pu mener à bien cette tâche à l'aide d'une charrue, mais ce nous fut absolument impossible avec une binette. La chaleur de la fin du mois de juillet avait dessé

ché le sol et les mares en sorte que l'eau se faisait de plus en plus rare. La chaleur nous accablait impitoyablement.

Après la récolte des blés, on nous fit travailler dans des champs de tournesols. Le champ où nous travaillions se trouvait à quelque cinq kilomètres de notre baraquement et matin et soir, il nous fallait parcourir à pied cette distance, flanqués de gardes de chaque côté. Etant donné que tout le travail sur l'île était en retard par rapport au programme établi à cause du mauvais état général des prisonniers, le directeur du camp s'inquiéta et ordonna d'accélérer. Au lieu de marcher, nous reçûmes l'ordre de parcourir les cinq kilomètres en courant, tandis que les gardes, à cheval, nous faisaient avancer à grands coups de fouets dans le dos. Nous chancelions dans les champs, presque trop épuisés pour pouvoir bouger. Le soir, après le travail, le même scénario se répétait. Les gardes prenaient plaisir à frapper la longue file des prisonniers titubants, à demi-morts. Et malheur à celui qui tombait ! Ils s'acharnaient sur lui et le frappaient de leur fouet jusqu'à ce que son dos, son visage et ses bras ne fussent plus que des lambeaux de chair.

Ceci dura jusqu'à la fin de la récolte des tournesols. Ce fut une récolte bien chèrement payée en termes de souffrance humaine. Une fois de plus, ceci prouve le peu de cas que font les hommes de la vie d'autrui lorsqu'ils considèrent le genre humain comme simple matière, et non comme âme vivante.

Un jour, tandis que nous travaillions parmi les tour nesols, un petit lapin sauta à nos pieds. Nous étions affamés et ressemblions à des squelettes ; nous n'avions qu'une idée en tête : arracher une touffe d'herbe pour la manger. Et voilà un lapin ! Les prisonniers l'entourèrent, le tuèrent et le cachèrent afin de le prendre le soir lorsqu'il ferait nuit. Nous étions réduits au « menu de la mort » et pourtant, il nous fallait continuer à travailler.

Le soir, trois gardes arrivèrent sur le lieu de travail et ordonnèrent à celui qui avait tué le lapin de se dénoncer. Personne ne souffla mot. Lorsqu'ils réalisèrent que personne ne se dénoncerait, ils nous enjoignirent de regagner notre baraquement au pas de course. Pendant que nous réussissions à échapper aux coups de fouet et que nous regagnions notre gîte, un indicateur dut certainement trahir celui qui avait tué le lapin, car le malheureux prisonnier reçut l'ordre de sortir des rangs. Il avait environ cinquante-cinq ans et était très maigre.

Les gardes se mirent à le frapper sauvagement avec un gros gourdin. J'ai vu des gens recevoir des coups terribles, comme moi-même d'ailleurs. Mais la scène était tellement horrible que je ne pouvais ni regarder la victime ni supporter ses cris. Ses hurlements vous remuaient les entrailles, ses cris étaient perçants, presque inhumains. Toutes proportions gardées, les cris d'une femme en couches sont des cris de joie en comparaison de ceux que nous entendions.

Sous les coups, il perdit un -œil. De ma vie, je n'ai jamais vu de scène aussi cruelle et aussi dépourvue de sens. Les gardes continuèrent à frapper le vieillard sur la tête, le dos, les bras, les jambes jusqu'à ce qu'il s'évanouît. Nous étions réduits à une totale impuissance ; nous ne pouvions que rester debout et essayer de rester maîtres de nos sentiments. Quelques prisonniers pleuraient de colère et de désespoir. Et tout ceci parce qu'un homme affaibli avait cherché à se procurer un petit supplément de nourriture.

Une fois de plus, je rappelle à mes lecteurs que la dépravation de l'homme qui ne connaît pas Dieu n'a pas de limite. Celui-ci tombe alors dans des abîmes insondables. Les gardes s'enfonçaient peu à peu dans cette dégradation jusqu'à être complètement dépourvus de tout sentiment d'humanité, sans parler de bonté. Je luttais pour contenir ma colère et me dis que ces gardes malades étaient dignes de pitié, mais j'avoue que cette fois-ci, j'eus à mener un rude combat pour rester maître de moi-même.

A la mi-septembre, je sentis que je ne pourrais plus tenir longtemps. J'étais affaibli par la chaleur de l'été et les durs labeurs. Je n'avais reçu ni lettre ni colis des miens depuis quatre mois. J'étais per

suadé qu'il leur était arrivé quelque chose de fâcheux.

Un soir j'appris qu'une lettre m'attendait. Elle venait de Suède et vint au bon moment pour me fortifier. Elle contenait plusieurs photographies de ma femme et de mes enfants, ainsi qu'une vue prise devant l'église de Londres où Ruth et moi nous nous étions mariés en 1937. Ma femme et mes enfants s'étaient rendus là-bas et s'étaient fait photographe. Le fronton de l'église porte cette inscription : « La prière peut tout changer. » Je compris que cette photographie avait été prise à dessein pour me faire savoir que des amis chrétiens priaient en ma faveur. C'était le message que Ruth m'adressait. La censure qui ouvrait tout le courrier en quête de messages de ce genre n'avait pas dé taillé la façade du sanctuaire !

Ruth avait été bien inspirée. Je fus plus reconnaissant au Seigneur pour cette lettre que je ne l'aurais été pour un colis contenant des provisions. Et pour tant, j'étais affamé. « La prière peut tout changer », ce sont là des mots souvent répétés de manière mécanique, mais pour moi qui vivais sur cette île où régnait l'horreur, ils étaient chargés de signification. J'avais chaque jour la preuve que la main de l'Éternel me protégeait.

Oui, la prière peut tout changer. C'était précisément le message dont j'avais besoin. Au cours de cet été à Persin, de nombreux prisonniers furent tués. Deux furent abattus pour s'être aventurés dans

la zone interdite. Un jeune garçon, à quelques mètres de moi, reçut un jour une balle dans la jambe. Alors que nous revenions du travail, il s'était arrêté pour cueillir un épi de blé. Il tomba à genoux, suppliant le garde de lui laisser la vie, mais ce dernier lui tira une balle dans la tête.

Une autre fois, un ami très cher, pensant que personne ne l'observait, se baissa pour arracher une touffe d'herbe et la manger. Un coup de feu partit et il tomba à mes pieds, un trou béant dans la tête. On tuait à tort et à travers.

A l'approche de l'hiver, on nous fit travailler à la construction d'une digue tout autour de l'île afin de la protéger des inondations. Elle devait avoir une hauteur de quatre mètres sur une épaisseur de vingt-sept mètres à la base. L'endroit où nous travaillions était situé à une distance d'environ cinq kilomètres de notre baraquement et une fois de plus, il nous fallait parcourir cette distance au pas de course tandis que les gardes, à cheval, nous administraient de grands coups de fouet. Et tout ceci bien sûr alors que nous n'avions pratiquement rien à manger.

La terre destinée à la construction de la digue était charriée sur une simple brouette à partir des champs voisins. Chaque homme devait transporter chaque jour plusieurs mètres cubes de terre. Beaucoup s'effondraient et nous les ramenions aux baraquements à dos d'homme ou dans les brouettes. Parfois même, nous étions trop faibles pour relever

ceux qui étaient tombés et les gardes les abandonnaient là jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Un prisonnier qui avait accepté Christ en prison par le moyen de mon ministère tomba ; je luttais pour le ramener au baraquement en le portant sur mon dos. Mais c'en était trop. Je chancelai, mais parcourus encore une certaine distance. Puis il me fut impossible de poursuivre mon chemin. Personne pour venir à notre secours ! Les autres aussi étaient bien aux portes de la mort. Mon ami et frère en Christ mourut à l'endroit même où je le déposai. Si seulement j'avais pu le porter ! Aujourd'hui encore je l'ai présent à l'esprit.

La prison permit à de nombreux prisonniers de nouer une amitié profonde et durable, eux qui vivaient dans le même abîme de souffrance. C'est en cette occasion que beaucoup, et plus particulièrement des chrétiens, manifestèrent ce qu'il y a de meilleur dans le cœur de l'homme. Les prisonniers prenaient soin les uns des autres, et avec quelle chaleur ! Il n'était par exemple pas rare qu'un détenu dont la mâchoire avait été fracassée par les gardes fût nourri par l'un de ses compagnons qui brisait le pain en infimes petits morceaux afin qu'il pût les avaler plus facilement. La prison révèle ce qu'il y a de meilleur dans la plupart des prisonniers, et à combien plus forte raison dans les chrétiens.

Sans Dieu, la bassesse de la nature humaine ne connaît pas de limite. Des bourreaux ont existé chez les Egyptiens lorsque ces derniers construisaient

leurs pyramides, lorsqu'Israël se trouvait en captivité à Babylone, durant le Siècle des Lumières, à Buchenwald, en Sibérie et à Persin. Au cours de cet été brûlant, sec, quiconque se baissait pour ramasser une touffe d'herbe, une feuille de laitue, pour manger ou mâcher quelque chose était immédiatement abattu sans le moindre avertissement. Mais beaucoup d'entre nous coururent le risque afin de survivre.



L'été était passé et il n'avait pas plu durant toute cette période. Puis la pluie se mit à tomber sans cesse sur l'île qui se transforma en une mer de boue gluante. Marcher dans les chaussures de caoutchouc que nous avions nous-mêmes confectionnées, basses et ouvertes, était pire que jamais. Nous reprîmes et raccommodâmes nos haillons afin de nous protéger des rigueurs de l'hiver.

La pluie continuait à tomber tant et si bien que le Danube, à sec au cours de l'été, reprit son niveau normal. Les lacs et les mares se remplirent à nouveau et la route qui nous menait au travail devint presque impraticable.

A ce moment-là, la bureaucratie bulgare, imitant les Russes, décida de construire dans tout le pays des pare-neige. Nous reçûmes l'ordre de confectionner lesdits pare-neige à l'aide de branches. Ils

avaient pour but d'empêcher la neige d'envahir les champs et de les détremper.

Tandis que nous travaillions, des pluies torrentielles s'abattirent sur l'île, qui, dans sa presque totalité, était sous l'eau. Nos haillons ne tardèrent pas à être trempés. En un mois, le niveau du fleuve était passé de un à trois mètres.

A présent, nos baraquements se trouvaient au milieu d'une énorme mare de boue de soixante-quinze centimètres de profondeur. Durant des semaines, nous vécûmes dans l'eau glacée. Un jour, à la fin du mois de novembre, la pluie se transforma en neige fondue et le soir, tous les endroits qui n'avaient pas été recouverts d'eau le furent de neige. Le lendemain, la couche de neige se fit plus épaisse. Nos vêtements mouillés gelèrent. Le thermomètre était tombé en-dessous de zéro et pourtant il nous fallait continuer à construire les fameux pare-neige.

Le Danube ne cessa de monter. Nous fûmes obligés de ramasser plusieurs hectares de poireaux. Trempés, nos vêtements raidis par le gel, nous devions arracher, les mains nues, les poireaux qui se trouvaient sous la neige ou les arracher de l'eau gelée, suivant les conditions météorologiques. La nuit, l'eau gelait mais il fallait absolument ramasser les poireaux. C'est ainsi que nous dûmes briser la glace à la main et continuer le travail. Plusieurs prisonniers moururent de congestion pulmonaire.

*M'enfonce dans la boue, sans pouvoir prendre pied je suis tombé dans un gouffre, et les eaux me*

*submergent* (Psaume 69 : 3). Tout au long du mois de décembre, le Danube ne cessa de monter, menaçant d'inonder la totalité de l'île pénitentiaire et de noyer les quelques milliers de prisonniers qui s'y trouvaient. Les autorités étaient très inquiètes quant au sort des animaux de la ferme. Elles prirent donc des dispositions pour évacuer les animaux si l'eau devait continuer à monter. Mais nous, prisonniers, ne devons être évacués en aucun cas. Nous avons moins de valeur que les animaux ! Ceci peut paraître incroyable, mais nous assistions aux préparatifs d'évacuation des gardes et des animaux sans que personne ne se préoccupât de notre sort. Après tout, les autorités n'étaient pas responsables de l'inondation ; de toute manière, la Bulgarie ne manquait pas de prisonniers !

Dans la plus petite des îles, celle de Sturez, une tour métallique était en construction ; elle devait faire partie d'un projet d'électrification. Les fondations avaient été faites et le béton avait été coulé. C'eût été dangereux de la laisser se remplir d'eau. Cinquante prisonniers, au nombre desquels je me trouvais, furent donc dépêchés sur l'île en question pour déverser du béton dans les fondations de ladite tour. Nous travaillâmes en trois équipes tandis que des pompes évacuaient l'eau. Etant donné l'urgence de la tâche, le garde en chef envoya deux policiers au village afin d'obtenir des rations supplémentaires de pain pour nous. C'était la constatation officielle de l'état de sous-alimentation dans lequel nous

10 - A cause de Ton Nom

nous trouvions. Lorsque les autorités voulaient qu'un travail urgent soit accompli rapidement, comme dans ce cas bien précis, elles nous octroyaient un supplément de pain. Pour nous, la menace d'inondation avait au moins eu cet aspect positif. Il restait tant de travaux urgents à faire que nous eûmes deux tranches de pain de plus par jour ! Nous priâmes pour que d'autres cas semblables se présentent encore !



De l'autre côté de l'île, les poteaux en bois avaient été emportés par des torrents d'eau dont le niveau devenait menaçant. Nous fûmes donc dépêchés sur les lieux afin de creuser de nouveaux trous et de dresser d'autres poteaux. C'était le 24 décembre. Nous travaillions dans une eau glacée dont le niveau montait rapidement et atteignait maintenant la taille des détenus ; il nous fallait rattraper les poteaux qui flottaient et les charger sur un radeau.

Lorsqu'un radeau eut été chargé, je me hissai à bord et commençai à le diriger vers la rive. Je me trouvais au milieu du fleuve lorsque tout à coup, le radeau disparut de dessous moi et je me retrouvai dans l'eau à quelque huit cents mètres de la berge, emporté dans l'eau impétueuse du fleuve, avec sur le dos un lourd vêtement, de lourdes bottes aux pieds et tellement transi de froid que je ne pou

vais bouger. Je fus entraîné en aval par le courant. disparus plusieurs fois sous l'eau mais réussis cependant à refaire surface. J'étais gelé jusqu'à la moelle des os ; les bottes m'entraînaient au fond et le courant rapide continuait à m'emporter.

A vue humaine, il était impossible que je m'en tire. J'avais les bras, les jambes, tout le corps engourdis par l'eau glacée. Le courant rapide, les lourdes bottes et le gros vêtement ne cessaient de m'entraîner au fond. Pourtant, je luttais pour revenir à la surface, puis disparaissais à nouveau. J'étais à bout de forces. J'abandonnai la lutte. La mort m'enlaçait.

A bout de souffle, je criai : *Seigneur, viens à mon secours !* Tout à coup, un regain de forces se manifesta dans mon corps gelé et épuisé. Je me mis à nager vigoureusement en direction du rivage. Chose incroyable, je pus nager en dépit des bottes trempées et de tout le reste. En vérité, c'était la force divine qui se manifestait car je n'en avait plus. Un robuste nageur aurait eu beaucoup de peine à se tirer d'affaire, à combien plus forte raison moi dans la condition physique déplorable qui était la mienne. Et pourtant, je constatai que j'avançais. Je ne cessais de répéter : « Merci, Seigneur, merci ! »

Ceux qui depuis la berge observaient la scène m'avaient déjà compté au nombre des morts et étaient tout simplement repartis à leur travail. Après tout, la vie a si peu de valeur, peu importait qu'il y ait un prisonnier de plus ou de moins. Nous

avons vu mourir tant de détenus, la mort était devenue un lieu commun.

A force de lutter, je finis par me rapprocher du rivage que j'entrevis enfin, ainsi que deux silhouettes habillées de noir, des religieuses. A cette époque l'Eglise catholique était elle aussi la cible des autorités. Prêtres et religieuses étaient accusés d'espionnage. Plus de cinquante d'entre eux furent condamnés à des peines de prison, deux évêques et deux prêtres furent exécutés. Les deux religieuses en question pataugeaient dans la boue tandis que leur garde, une femme, leur enjoignait de poursuivre leur marche. Cette dernière donna un violent coup de pied à l'une des religieuses en sorte que celle-ci tomba dans la boue fraîche. C'est avec beaucoup de peine qu'elle se releva.

Le village de Belene se trouvait à quelque deux kilomètres du lieu où nous étions. C'était Noël. Les cloches de l'église se mirent à sonner pour annoncer la bonne nouvelle de la foi chrétienne. Au moment où les cloches carillonnaient, les deux religieuses pataugeaient dans la boue et s'enfonçaient sans cesse pour leur venir en aide et moi, pasteur évangélique, avais épuisé le reste de mes forces pour gagner à la nage les bords du fleuve et gisais considérablement affaibli. Les cloches semblaient dire : « Dieu s'est fait homme. Dieu se révèle au travers de Son Fils. »

Ce Noël ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les deux religieuses et moi-même, nous avons cessé de

lutter quelques instants ; nous écoutions. Il faisait sombre et il régnait un froid très vif. Je m'étais presque transformé en statue de glace. Dans le lointain, on pouvait entendre les cloches annoncer le message de la naissance du Sauveur.

Tandis que j'étais allongé sur le sol, des larmes jaillirent de mes yeux. C'étaient des larmes de joie parce que j'avais échappé à la mort, mais également des larmes de tristesse parce que ni les religieuses ni moi n'avions commis le moindre crime. Nous nous trouvions dans cette situation à cause de Celui qui était né dans une étable tant de siècles auparavant.

Je pensai aux martyrs du passé, aux mères dont Hérode avait tué les enfants, aux saints qui furent lapidés, aux milliers qui périrent sur des bûchers, liés à des poteaux, aux milliers de chrétiens qui furent jetés en pâture aux lions. L'histoire de l'Église est teinte du sang d'innombrables martyrs qui avaient pris pour Maître le Fils de Dieu en l'honneur duquel les cloches sonnaient ce soir. Ces hommes et ces femmes n'avaient pas fait preuve de fanatisme aveugle, mais d'une foi qui ne faiblit pas à l'heure de la mort. La foi qui triomphe de la mort ignore la crainte et fait jaillir des cœurs des chants d'allégresse. Je regardai les religieuses. Elles aussi avaient le visage inondé de larmes. Nous pleurâmes ; sans échanger la moindre parole, nous nous comprîmes parfaitement.

Lorsque les cloches se furent tues, ce fut le brusque retour à la réalité, mais la voix de Dieu se fit

avons vu mourir tant de détenus, la mort était devenue un lieu commun.

A force de lutter, je finis par me rapprocher du rivage que j'entrevis enfin, ainsi que deux silhouettes habillées de noir, des religieuses. A cette époque l'Eglise catholique était elle aussi la cible des autorités. Prêtres et religieuses étaient accusés d'espionnage. Plus de cinquante d'entre eux furent condamnés à des peines de prison, deux évêques et deux prêtres furent exécutés. Les deux religieuses en question pataugeaient dans la boue tandis que leur garde, une femme, leur enjoignait de poursuivre leur marche. Cette dernière donna un violent coup de pied à l'une des religieuses en sorte que celle-ci tomba dans la boue fraîche. C'est avec beaucoup de peine qu'elle se releva.

Le village de Belene se trouvait à quelque deux kilomètres du lieu où nous étions. C'était Noël. Les cloches de l'église se mirent à sonner pour annoncer la bonne nouvelle de la foi chrétienne. Au moment où les cloches carillonnaient, les deux religieuses pataugeaient dans la boue et s'enfonçaient sans persister pour leur venir en aide et moi, pasteur évangélique, avais épuisé le reste de mes forces pour gagner à la nage les bords du fleuve et gisais considérablement affaibli. Les cloches semblaient dire : « Dieu s'est fait homme. Dieu se révèle au travers de Son Fils. »

Ce Noël ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les deux religieuses et moi-même, nous avons cessé de

lutter quelques instants ; nous écoutions. Il faisait sombre et il régnait un froid très vif. Je m'étais presque transformé en statue de glace. Dans le lointain, on pouvait entendre les cloches annoncer le message de la naissance du Sauveur.

Tandis que j'étais allongé sur le sol, des larmes jaillirent de mes yeux. C'étaient des larmes de joie parce que j'avais échappé à la mort, mais également des larmes de tristesse parce que ni les religieuses ni moi n'avions commis le moindre crime. Nous nous trouvions dans cette situation à cause de Celui qui était né dans une étable tant de siècles auparavant.

Je pensai aux martyrs du passé, aux mères dont Hérode avait tué les enfants, aux saints qui furent lapidés, aux milliers qui périrent sur des bûchers, liés à des poteaux, aux milliers de chrétiens qui furent jetés en pâture aux lions. L'histoire de l'Église est teinte du sang d'innombrables martyrs qui avaient pris pour Maître le Fils de Dieu en l'honneur duquel les cloches sonnaient ce soir. Ces hommes et ces femmes n'avaient pas fait preuve de fanatisme aveugle, mais d'une foi qui ne faiblit pas à l'heure de la mort. La foi qui triomphe de la mort ignore la crainte et fait jaillir des cœurs des chants d'allégresse. Je regardai les religieuses. Elles aussi avaient le visage inondé de larmes. Nous pleurâmes ; sans échanger la moindre parole, nous nous comprîmes parfaitement.

Lorsque les cloches se furent tues, ce fut le brusque retour à la réalité, mais la voix de Dieu se fit

entendre à mon cœur : « C'est ce qu'ils ont fait subir à mes enfants tout au long des âges, et c'est à cause de Mon nom qu'ils vous font ces choses. »

Ce Noël et douze autres encore passèrent, vécus dans des cellules froides. Lorsque, ces jours-là, je me trouvais en détention solitaire, mes pensées ne quittaient pas Ruth et les enfants : que faisaient-ils, étaient-ils en bonne santé ? Je ne me suis jamais permis le luxe de croire que je pourrais les revoir un jour. Depuis longtemps j'avais abandonné tout espoir de me retrouver avec eux. C'est ainsi que pendant treize Noël, soit solitaire en cellule, soit en compagnie d'autres prisonniers, je ne pensai pas une seule fois les revoir jamais. Il y aurait eu de quoi rendre fou un homme et beaucoup de détenus l'étaient devenus.

Je passai d'autres Noël à essayer de reconforter mes compagnons de détention. Pour chacun de nous, c'était le jour le plus terrible de l'année. Des hommes qui, le reste du temps, se montraient vaillants et pleins de ressort, semblaient souvent dans le désespoir ce jour-là.

Trois ou quatre Noël passèrent ainsi. A dater du cinquième, je décidai d'essayer de venir en aide à

ceux qui traversaient une crise spirituelle particulièrement aiguë en ce jour de fête.

La plupart des baraquements de Persin étaient bâtis à même le sol, mais l'eau du Danube ne les avait pas encore atteints parce que retenue par la digue que nous avons construite au prix de tant de vies humaines au cours de l'été. Nous avons également construit deux baraquements sur une digue de trente mètres de long, de dix mètres de large et de deux mètres de haut. Une nuit, nous fûmes réveillés par des cris. Quelqu'un hurla : « Le fleuve a rompu la digue ! Sauve qui peut ! »

Tandis que nous sortions de nos baraquements et que nous nous précipitions au dehors, l'eau montait rapidement ; nous en avions déjà à la taille. Trois ou quatre milliers d'hommes luttèrent dans l'eau glacée, essayant de gagner l'un des deux baraquements édifiés sur la digue. Ils avaient été prévus pour accueillir cent vingt prisonniers ! Nous étions si serrés que nous pouvions à peine bouger. Nous nous serrâmes les uns contre les autres, nous étions là, sans gardes pour nous surveiller car ces derniers nous avaient abandonnés et se trouvaient en un lieu surélevé, de l'autre côté. L'eau continuait de monter rapidement.

Les autorités ne firent aucune tentative pour nous sauver. Si le niveau de l'eau devait continuer à monter, plusieurs centaines de prisonniers pour le moins trouveraient la mort car nombreux étaient ceux qui étaient trop faibles pour nager. Je priai, demandant

aux autres chrétiens parmi nous de prier avec moi. Enfin, l'eau cessa de monter : nous étions sauvés. Je remerciai le Seigneur.

Etant donné que les gardes étaient absents, les indicateurs et les membres de la « Société cultuelle » se trouvèrent dépourvus de protection. Les détenus non chrétiens qui avaient eu tant à souffrir à cause d'eux saisirent l'occasion de prendre leur revanche. Ce qui se produisit fut terrible. Toute la nuit, en l'absence des gardes, les indicateurs furent battus et au lever du jour, beaucoup étaient blessés et saignaient. J'essayai de mettre un terme à la fureur des prisonniers, mais leur colère à l'endroit de ceux qui les avaient trahis ne connut pas de limite. Je fus brutalement repoussé et je m'entendis dire : « Pasteur, ne te mêle pas de cela ! »

Finalement, lorsque les eaux baissèrent, que tout danger fut écarté, les gardes et le directeur du camp revinrent. Lorsque ce dernier apprit ce qui s'était passé, il entra dans une rage terrible et jura de se venger. Etant donné qu'aucun ne voulut avouer avoir pris part à l'action punitive contre les indicateurs, il désigna quatorze hommes au hasard qui allaient subir sa vengeance.

Ces malheureux furent placés sur un ponton en plein milieu du fleuve. Il faisait affreusement froid. Ils ne portaient que de très légers vêtements, n'avaient rien à manger ni à boire. Sur la rive, un garde les surveillait. Ils restèrent là deux semaines entières, dans des souffrances et un froid terribles.

Le deuxième jour, un vent violent et glacial se leva et le thermomètre tomba bien en dessous de zéro. Les quatorze hommes tapaient des pieds et sautaient autant qu'ils le pouvaient pour maintenir la circulation du sang. Le cinquième jour, le directeur du camp vint, prit un bateau à vapeur et tourna autour des quatorze malheureux, mourants de froid, et se moqua d'eux dans les termes les plus orduriers que l'on puisse imaginer.

Les autres durent aussi payer parce que les indicateurs avaient été battus. Nous fûmes obligés de nous rendre sur les bords du Danube et sous la menace des baïonnettes, de rester là, debout pendant dix jours, par un froid de plusieurs degrés en-dessous de zéro, exposés au vent violent qui soufflait sur le fleuve, sans rien à manger ni à boire, et sans pouvoir nous coucher. Il faisait si froid que même l'impétueux Danube commença à geler. Ce fut une horrible scène de cauchemar.

Tout autour de moi, des hommes essayaient de se réchauffer. C'était pathétique. Quelqu'un cria : « Sautez ! Cela vous réchauffera ! » Beaucoup se mirent donc à sauter dans une lutte désespérée contre le froid mortel. A mes côtés, un vieillard se mit lui aussi à en faire autant. Je lui conseillai de ne pas gaspiller son énergie de la sorte. Mais il continua et le lendemain, tomba à mes pieds. Je m'efforçai de lui porter secours, mais il mourut dans mes bras. Son corps gelé gisait à mes pieds et resta là jusqu'à ce que les gardes viennent l'enlever.

Pendant la confusion qui avait suivi l'inondation, un jeune prisonnier avait réussi à s'enfuir dans un bateau et à gagner la terre ferme sans être vu. Il parcourut les vingt-cinq kilomètres qui nous séparaient de la ville de Levski. Mais il fut rattrapé et ramené à Persin ! Comme punition, on l'enferma dans la petite cuisine de l'un des baraquements ; elle était si froide que la glace couvrait en partie les murs. Lorsqu'on l'en fit sortir, quelques jours plus tard, il était tellement engourdi par le froid qu'il pouvait à peine bouger. Il était aux portes de la mort et ses pieds gelés durent être amputés.

Finalement, au bout de deux semaines, les quatorze hommes abandonnés sur le ponton furent ramenés aux baraquements. Leurs pieds avaient été gelés et on voyait des taches noires sur leur peau. L'un d'eux avait eu les orteils gelés et il fallut l'amputer.

★

L'inondation avait emporté une grande partie des vivres de l'île. C'était la seule chose qui affligeât réellement le directeur. La leçon tirée de cette inondation était que pour éviter que les prisonniers et les animaux ne fussent menacés, la seule chose à faire était de relever le niveau de l'île. C'est ainsi que nous reçûmes l'ordre d'apporter du sable et des pierres par brouettes jusqu'à l'endroit dont il

fallait relever le niveau. Mourants de froid et de faim, il nous fallait charrier chaque jour des dizaines de mètres cubes de terre gelée sur plusieurs centaines de mètres.

Après cela, on nous fit couper des arbres dans l'île de Barzina, au nord de Persin. Barzina est une île d'environ cinq kilomètres de long sur quelques centaines de mètres de large. Les arbres y sont incroyablement hauts et serrés. Chaque matin, nous amenions notre ponton au bord de l'eau et chaque soir, nous le ramenions ainsi que les troncs d'arbres que nous avions coupés, et il fallait en plus gravir une colline ! Lorsque les troncs étaient à terre, il nous fallait les porter sur le dos et les épaules à plus de deux kilomètres, jusqu'au lieu désigné. Il fallait au moins vingt hommes affaiblis par la faim pour porter ces troncs qui avaient plusieurs dizaines de mètres de long et soixante centimètres de diamètre. Maintes fois, je tombai sous l'accablant fardeau. Des hommes mourants juraient, d'autres priaient. Je pensai : quelle folie ! *Si les communistes veulent du travail effectif, ils devraient nourrir convenablement les prisonniers ; ils obtiendraient un rendement bien plus élevé.* Mais l'idée ne semblait pas leur effleurer l'esprit.

Il y eut d'importantes chutes de neige et Persin s'installa dans le grand silence glacé de l'hiver. Seulement étaient visibles des silhouettes sombres, courbées sous le pesant fardeau des arbres abattus, et se déplaçant avec peine. Ceux qui tombaient restaient là

même où ils s'étaient effondrés, leur corps devenait tout noir et dur comme la pierre sous l'effet du gel. Lorsque enfin on emportait les cadavres, leurs bras et leurs jambes gelés gardaient les formes grotesques qu'ils avaient prises au moment où ils étaient tombés. Nous qui survivions enviions leur sort.

Enfin vint le printemps, nous redonnant ainsi quelque courage. Des orties et autres herbes comestibles firent leur apparition à travers la neige dans les forêts. Nous mangions aussi des grenouilles, des serpents, des tortues et des rats des champs. La chair de ces derniers a un goût étrange que je n'oublierai jamais : aigre-doux ; de plus, elle est très filandreuse. Mais nous étions tellement affamés que même les rats faisaient pour nous figure de festin.

*Les liens de la mort m'avaient environné, et les angoisses du sépulcre m'avaient saisi ; j'étais en proie à la détresse et à la douleur. Mais j'invoquai le nom de l'Eternel : O Eternel, sauve mon âme ! (Psaume 116, 3-4).*

Le 5 mars 1953, nous remarquâmes au cours de l'inspection que les gardes portaient un crêpe noir au revers de leurs vêtements. Le responsable des baraquements annonça d'une voix émue et tremblante que le Camarade Staline était mort. Tous les gardes et les membres de la « Société culturelle » allaient et venaient, la mine triste et abattue. Pour la plupart des prisonniers, cependant, la mort de Staline fut un sujet de grande joie. Nous essayâmes

de cacher nos sentiments, mais les indicateurs étaient là et les gardes « s'occupèrent » de ceux qui avaient applaudi ou dont les visages n'affichaient pas une expression assez triste. Beaucoup de prisonniers furent terriblement battus cette nuit-là pour n'avoir pas pris part au deuil.

Un vieillard qui avait été condamné à la prison à vie éclata de rire en apprenant la nouvelle et continua de rire comme un fou, même sous les coups.

Après la mort de Staline les gardes se firent en core plus méchants. Ils vivaient dans l'insécurité. Staline avait été plus qu'un chef pour eux, c'était un être supérieur qu'ils adoraient. Maintenant que leur dieu n'était plus, leur colère et leurs angoisses se manifestaient à tout propos. Nous étions des cibles toutes trouvées. Nous, les prisonniers, étions rendus responsables de tout ce qui n'allait pas, comme si nous avions été les auteurs de la mort de Staline.

J'ai découvert qu'aux yeux du monde libre, les choses allaient très mal sous Staline, ainsi que l'avoua Krouchtchev lui-même ; depuis sa mort, la situation se serait améliorée. Il n'en est absolument rien. Pendant un certain temps, les prisonniers eurent moins à souffrir mais ce répit fut de courte durée ; les châtements devinrent par la suite plus subtils et plus dangereux, nous ne tardâmes pas à en faire l'expérience. A l'heure actuelle, des mil-

lions d'être humains souffrent dans les pays communistes, autant que nous avons nous-mêmes souffert, à seule différence que la torture est plus raffinée. Les parents chrétiens sont séparés à vie de leurs enfants. N'est-ce pas là une torture ? Dans le monde communiste actuel des chrétiens sont torturés et emprisonnés. D'authentiques leaders chrétiens meurent en prison d'une soi-disant « mort naturelle ». D'une manière générale, les prisonniers endurent aujourd'hui des souffrances plus terribles qu'au temps de Staline.

La torture nous menaçait sans cesse, telle l'épée de Damoclès. Pendant quelque temps, la persécution se fit moins intense, pour ne devenir que plus terrible par la suite.

Une centaine de prisonniers furent désignés — j'étais du nombre — pour constituer une « brigade disciplinaire ». Et nous fûmes répartis dans des baraquements spéciaux. Tous les jours, les mauvais traitements se faisaient plus sévères. Un jour nous reçûmes l'ordre d'apporter toutes nos affaires. Elles furent fouillées et toutes nos provisions distribuées aux gitans qui se trouvaient dans d'autres baraquements. Nous fûmes même privés de notre ration quotidienne de pain. Puis on nous fit marcher en direction d'un entrepôt. Nous dûmes enlever nos pantalons et nos pardessus. On nous donna en échange des vêtements déchirés et usés jusqu'à la corde. Les pantalons étaient si étroits qu'il nous fut impossible de les boutonner et nous dûmes les tenir d'une main. Tout ceci avait pour but d'anéantir ce qui nous restait d'amour-propre, mais nous

traversâmes la cour en marchant fièrement et la tête haute — et, en tenant nos pantalons !

Le 20 avril, on nous enferma dans une pièce et nous fûmes soumis au « menu de la mort » ; notre ration journalière consistait en quelques dizaines de grammes de pain et quelques cuillerées de soupe aux haricots d'où les haricots avaient disparu. Nous étions assis là, jour et nuit, sans rien à faire, ayant à peine de quoi subsister. Il était bien évident que nous étions condamnés à mourir de faim. Le temps était notre pire ennemi.

L'horloge s'arrêta. Nous étions complètement immobiles et le silence absolu n'était interrompu que par la respiration angoissée d'hommes condamnés. On nous laissa totalement seuls, sans nourriture, avec un tout petit peu d'eau. Une semaine passa, puis deux. Soudain, nous entendîmes du bruit et chacun, bien qu'affaibli, tourna la tête. Je réalise que le mot « soudain » revient souvent sous ma plume, mais je ne saurais faire autrement. Aussi maladroit qu'il puisse paraître, ce terme est tout à fait adéquat pour dépeindre la situation. Dans le monde humide et figé de notre sépulcre, les gardes faisaient de temps à autre « *soudain* » irruption pour nous rappeler que contrairement à ceux qui meurent dans des conditions normales, nous pouvions être encore tourmentés, encore et toujours, physiquement, mentalement, de manière subtile et brutale, seul ou en groupe, à n'importe quel moment du jour et de la nuit.

Peut-être notre condition physique, le manque de nourriture, d'eau et d'air embuèrent-ils notre esprit au cours de ces interminables semaines, mais il semblaient que le monde s'était arrêté de vivre tandis que nous étions immobiles, dans l'attente de la mort.

Finalement, le 8 mai, nous qui constituions la « brigade disciplinaire », fûmes transférés au Baraquement n° 2, tandis que les prisonniers du camp de concentration nous remplacèrent dans le Baraquement n° 1. Isolés des autres détenus, nous parcourûmes les cinq kilomètres qui nous conduisirent au Baraquement n° 2, escortés de gardes à cheval qui nous chassaient devant eux et qui, comme d'ordinaire, étaient armés de longs fouets.

J'eus tout à coup l'impression qu'un objet sombre était projeté dans ma direction lorsque l'extrémité d'un grand fouet me lacéra le visage d'où s'échappa un filet de sang. « Plus vite, plus vite ! » criaient les gardes sur leur monture. En un éclair je me souvins de Jésus qui fut fouetté et dans un moment de lucidité, entre deux efforts pour reprendre ma respiration, je priai : « Seigneur, aide-moi à supporter cela à cause de Ton nom. » Deux heures durant, je courus, chancelai et tombai pour recevoir alors de grands coups de fouet qui lacérèrent mes vêtements de prisonnier et pénétrèrent ma chair. Au bout de deux heures, la « brigade disciplinaire », hagarde, fouettée, avec moi à l'arrière, atteignit les baraquements en question. Elle tomba sur le sol, épuisée et tout ensanglantée.

**II - A cause de Ton Nom**

Les baraquements du groupe n° 2 se trouvaient bien au-dessus du niveau des eaux du Danube lors qu'il était en crue et étaient entourés de fils de fer barbelés. Du côté Est et du côté Ouest, il y avait des miradors où, jour et nuit, une garde vigilante veillait. Près de la porte d'entrée, nous pûmes lire une inscription qu'on peut ainsi traduire : « L'homme est un sujet de fierté pour l'homme. » C'était une citation tirée d'une œuvre de Maxime Gorki. Je fus frappé par l'ironie de cette phrase, ici, dans une prison communiste, où des milliers d'êtres humains sont traités comme des bêtes. Mais en elles-mêmes ces paroles contenaient un germe de vérité. La Parole de Dieu nous enseigne que l'homme est le couronnement de la création. Rien à la surface de la terre n'est aussi grand que lui. Il est étrange que des hommes qui nient l'existence d'un Créateur et qui dénie toute valeur à leurs semblables aient écrit ces mots sur le mur.

La porte s'ouvrit et nous entrâmes. En tournant la tête nous pûmes lire une autre citation de Maxime Gorki : « Si l'ennemi ne cède pas, il doit être écrasé. » Je méditai sur le paradoxe de ces deux phrases, paradoxe qui traduisait parfaitement le divorce qui avait régné dans l'esprit de l'auteur. A la lumière de cet exemple on peut comprendre l'abîme qui sépare le communisme théorique du communisme pratique. La première citation s'applique au communisme théorique qui s'efforce de créer un paradis terrestre. La seconde phrase, c'est la cruelle réalité. D'une part l'homme est un sujet de fierté

162

pour l'homme ; de l'autre, c'est un ennemi qu'il faut anéantir.

Communisme théorique, communisme pratique. En l'espace de quelques minutes, quatre ou cinq mille hommes furent parqués à l'intérieur du réseau de fils de fer barbelés. Nous étions considérés comme des ennemis parce que nous n'avions pas cédé et n'avions pas permis aux idées communistes de triompher de notre esprit et de notre cœur. Le communisme exige une conformité totale à ses idéaux et une soumission absolue. Nous avons refusé de nous plier à ses exigences et étions tenus pour ses pires ennemis. Selon la citation inscrite sur la maison des gardes, ces hommes avaient un certain temps fait la fierté des autres. En fait, cette citation constitue un excellent argument contre le communisme lui-même.

Au bout de quelques jours, nous découvrîmes que des prisonniers d'autres brigades creusaient un immense trou à proximité de nos baraquements. Avec curiosité, nous observions la progression des travaux. Nous n'avions aucune idée de la destination de cette fosse. Lorsque les travaux furent achevés, un groupe d'ouvriers se mit à l'œuvre sous la direction d'un ancien entrepreneur. C'est alors que, par le moyen du « téléphone arabe », nous apprîmes que ce trou était destiné à nous « accueillir », nous, « la brigade disciplinaire ». En jetant un regard dans la funeste fosse, je demandai à Dieu de m'accorder une mesure de grâce particulière. J'étais loin de penser

163

que je vivrais neuf mois dans cet endroit presque dépourvu d'air, où des hommes mourant de faim furent entassés et luttèrent pour ne pas perdre le souffle. Malgré tout ce que j'avais vu et vécu en fait de cruauté de la part de l'homme, je fus tout étonné de la créativité satanique avec laquelle l'être humain invente de nouveaux moyens de torture pour ses semblables.

Lorsque aujourd'hui je prêche le salut, c'est avec une ferveur renouvelée que je le fais. Pendant treize années, j'ai quotidiennement eu la preuve des abîmes de bassesse où peut tomber l'homme sans Dieu. Il peut s'élever sur les plus hauts sommets spirituels mais également tomber dans l'avorissement le plus profond. Aucun animal n'est capable d'osciller entre ces deux extrêmes, si ce n'est l'homme.

*Ils le prirent, et le jetèrent dans la citerne. Cette citerne était vide : il n'y avait point d'eau (Genèse 37, 24).*

La fosse était un grand trou d'environ trois mètres cinquante de profondeur, pratiqué dans le sol. De chaque côté il y avait de gros madriers afin de prévenir d'éventuels éboulements et le « plafond » était fait d'épaisses poutres allant d'un bout de la fosse à l'autre. Entre les poutres il y avait des planches dont les petites fentes avaient été bouchées

avec de l'argile. La fosse était donc hermétique : il n'y avait pas de fenêtres, bien sûr, et aucun trou d'aération. La « porte » était une sorte de trappe de cinquante centimètres de large, pratiquée dans le « plafond ». C'était la seule arrivée d'air. Cette fosse était divisée en deux par des planches et des barreaux ; entre deux, il y avait un passage. D'un côté se trouvaient des cellules de deux mètres sur trois, destinées à « abriter » un seul prisonnier ; de l'autre, il y avait une grande « pièce » de dix-huit mètres sur quatre.

Lorsque les travaux furent terminés, on nous apprit que nous allions subir des sévices d'un nouveau genre. (Le téléphone arabe de la prison nous avait déjà prévenus.) Tous les cent, nous dûmes nous ranger en file indienne et fûmes précipités au travers de la trappe sur le sol sableux et humide de la fosse. D'un côté du passage il y avait un baril d'eau, et de l'autre celui qui devait servir de « sanitaire » à la centaine d'hommes que nous étions. Le sol n'était que du sable humide et froid. Dans cette fosse sombre, privée d'air, nous dûmes bientôt enlever tous nos vêtements pour ne garder que le minium et nous nous couchâmes sur le sol humide pour essayer d'y trouver un peu d'air.

C'est là que nous attendîmes la mort. Les « repas » du matin et du soir étaient nos seuls points de repère dans le temps. Notre ration quotidienne consistait en une « soupe » sans le moindre haricot, du pain, et un tout petit supplément.



Un jour, était-ce hasard ou inadvertance, un haricot « atterrit » dans l'écuelle d'un prisonnier. Comme il fut heureux ! A l'entendre, vous auriez pu croire qu'il avait devant lui un énorme rosbif ! Mais seul celui qui a connu la captivité et quelle captivité ! peut comprendre l'importance de l'événement. Nous partageâmes tous sa joie. Des hommes qui n'ont rien du tout se raccrochent à un brin d'herbe.

Le printemps était arrivé, et la chaleur accumulée dans la fosse sans air fit de celle-ci un véritable four, alimenté par l'air vicié, lourd de chaleur, de transpiration et de l'odeur que dégagent une centaine de corps à la recherche d'un souffle d'air et qui mènent un combat désespéré pour ne pas succomber.

Au bout de quelques jours des prisonniers âgés perdirent connaissance. Nous heurtâmes à grands coups la trappe afin d'attirer l'attention des gardes. Lorsqu'ils ouvrirent la porte et descendirent au milieu de la masse de ces corps qui se tortillaient, ils découvrirent que dix d'entre nous étaient évanouis. On les fit sortir pour qu'ils reprennent connaissance, après quoi, ils furent à nouveau jetés dans la fosse. J'étais allongé sur le sol, essayant de respirer l'air emmagasiné dans le sable meuble.

Le lendemain, nous dûmes par trois fois frapper à la porte tandis que nos amis s'évanouissaient sous

l'effet de la chaleur ou du manque d'oxygène. Il était clair que dans ces conditions, tous allaient périr à plus ou moins longue échéance. Les communistes ne voulaient pas que nous leur échappions par la mort mais que nous mourions de la manière qu'ils avaient prévue, non comme nous le voulions. C'est ainsi que le lendemain, on nous fit sortir de la fosse ; nous regagnâmes notre campement disciplinaire, et ce pour plusieurs jours, tandis que des ouvriers pratiquaient des trous d'aération dans le « toit » de la fosse. Nous ressemblions à la « Légion de la mort ». Ce répit fut de courte durée et à nouveau, nous fûmes un à un précipités dans la funeste fosse. Nous avions certes un peu plus d'air, mais nous continuions à haleter et l'atmosphère fut une fois de plus remplie par les gémissements de cent hommes à bout de souffle.

Nous demeurâmes dans la fosse jour et nuit pendant tout le mois de mai et tout le mois de juin, dans une obscurité totale. Nous avions tous beaucoup maigri et ressemblions à des squelettes.

Mais le travail ne pouvait se passer de nous. Au début du mois de juin, on nous fit sortir le matin pour nous faire combler un petit lac. Lorsque les autres prisonniers nous virent émerger de la fosse, ainsi que des taupes malades sortant de terre, ils furent horrifiés. Etant donné qu'ils se trouvaient eux-mêmes en de bien mauvaises conditions physiques, nous devions avoir un aspect vraiment terrifiant. Nous étions si faibles que nous ne pouvions

charger que quelques pelletées de terre à la fois sur les brouettes ; cependant, l'air et le soleil étaient de véritables bénédictions.

Au cours du mois de juillet, les autorités décidèrent de construire une digue tout autour de l'île, et ce, à vive allure. Les prisonniers qui ne pouvaient faire deux journées dans une étaient jetés avec nous dans la fosse, bien que celle-ci fût déjà surpeuplée de corps affaiblis. Les nouveaux venus étaient dirigés sur la grande « pièce », tandis que les « anciens », une centaine, étaient dirigés sur les cellules « individuelles ». Le matin, les nouveaux prisonniers sortaient pour aller travailler ; on les ramenait le soir, mais nous, on nous laissait dans une totale obscurité, nuit et jour, exception faite des quelques rayons de lumière qui pénétraient dans la fosse chaque fois que la trappe s'ouvrait.

Dans chaque cellule « individuelle », étouffante, nous étions dix-sept ! Nous vivions littéralement les uns sur les autres. Nous ressemblions davantage à des taupes crevant de faim dans les entrailles de la terre qu'à des êtres humains, mais il régnait parmi nous un remarquable esprit fraternel.

A dix-sept dans une cellule, il était impossible de s'allonger, encore moins de dormir. Je dis donc à mes compagnons : « Nous ne pouvons nous coucher tous à la fois. Il nous faut établir un roulement. La moitié d'entre nous dormira tandis que l'autre moitié restera debout appuyée contre le mur en essayant d'occuper le moins de place possible.

Lorsque les premiers auront dormi, les autres prendront leur place et vice versa. »

Ma suggestion fut approuvée ; la moitié des détenus s'allongea et dormit tandis que l'autre moitié se colla aux barreaux pour n'occuper que le minimum de place. De cette manière, nous pûmes tous dormir un peu, bien que ce ne fût pas l'idéal.

A mesure que les semaines passaient, nous dûmes comparaître un à un devant les représentants de la DS qui nous offrirent de devenir des indicateurs.

Mon tour vint et j'entrai dans le bureau de notre ancien chef de baraquement, Boris Miteff. A ses côtés se trouvait un jeune homme. Miteff me dit :

— Camarade Popov, j'aimerais que tu fasses la connaissance du Camarade Tritchkov.

Une sonnette d'alarme retentit alors à mes oreilles : ils m'avaient gratifié du titre de « Camarade ». Il me fallait donc être très prudent. Tritchkov me demanda des nouvelles de ma famille puis déclara :

— Camarade Popov, nous avons décidé de te faire sortir de la fosse, car nous présumons qu'à l'avenir tu feras preuve de davantage de souplesse et seras plus docile.

Je ne pouvais en croire mes oreilles ! L'espoir jaillit en moi. Je le combattis vigoureusement, sachant fort bien que cette promesse était assortie d'une condition.

*Plus de torture, adieu la fosse étouffante, pensai-je.* C'est alors que Tritchkov continua :

— Nous voulons seulement que tu nous accordes une petite faveur. Lorsque nous te laisserons sortir, nous souhaitons que tu regagnes ton baraquement et que tu nous adresses un rapport écrit sur l'état d'esprit des prisonniers, sur le sujet de leurs conversations.

— Nous y voilà ! pensai-je.

Ceci revenait à dire qu'il me fallait devenir indicateur et collaborateur. Ce qui en apparence était anodin devait masquer ce qui en réalité aurait été une capitulation spirituelle. Au moment du procès, les autorités communistes avaient, à titre temporaire, brisé ma volonté physique, mais elles n'avaient jamais réussi à me faire subir le « lavage de cerveau » ni à me « récupérer ». J'avais résisté si longtemps que j'étais bien résolu à ne pas céder maintenant. Je savais pourtant que c'était là le choix le plus important de toute ma vie : soit accepter l'offre qui m'était faite et sortir de la fosse afin de pouvoir enfin jouir de l'air et du soleil, soit refuser cette petite « faveur », rester fidèle au Seigneur, garder la confiance de mes compagnons de détention et probablement mourir dans la fosse. Il n'y avait pas d'autre alternative dans les conditions présentes ; la mort n'était plus qu'une question de temps. Dans la fosse, il m'était arrivé de tomber en syncope, ce qui prouvait que je souffrais du manque d'air, que le système respiratoire présentait désormais des défaillances.

Un instant, je fermai les yeux pour adresser au

Seigneur une prière silencieuse. Les deux hommes attendaient ma réponse. Soudain, la Parole de Dieu me revint : « ... afin que l'épreuve de votre foi, plus précieuse que l'or périssable (qui cependant est éprouvée par le feu), ait pour résultat la louange, la gloire et l'honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra (1 Pierre 1, 7).

Je compris très clairement que si ma réponse était affirmative, je deviendrais un apostat et perdrais ma foi et mon espérance en Dieu. Ma réponse fut catégorique :

— Non.

Ce fut tout.

Tritchkov perdit immédiatement son expression cordiale. Il dit : « Popov ». Le titre de « Camarade » avait disparu !

— Popov, ne réponds pas à la légère. C'est une affaire sérieuse. Je t'avertis. Réfléchis encore un peu. Tu veux revoir ta famille, n'est-ce pas ?

Je répondis :

— Vous savez que je suis pasteur. Je crois en Dieu et suis à Son service. Je suis le pasteur de mes compagnons de captivité. Et maintenant, vous voudriez que je vous rapporte tout ce qu'ils me confient ! Jamais je ne pourrais faire pareille chose.

Je poursuivis :

— Faites de moi ce que vous voulez. Ce corps n'est que de l'argile. Jamais je ne renierai ma foi.

Tritchkov serra les poings et hurla :

— Tu vas pourrir dans la fosse ! Tu n'en sortiras jamais !

J'avais déjà entendu semblables paroles mais Dieu s'en était moqué et Il pouvait le faire encore.

Je retournai donc dans la fosse. Au mois d'août la dysenterie vint nous frapper. Cela dura un mois et nous ne fûmes plus que des squelettes recouverts de peau. Jamais je ne pourrai décrire l'enfer que constituait cette fosse. Des hommes y vivaient comme morts, immobiles, haletants dans une obscurité quasi-totale, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dix-sept hommes dans une cellule prévue pour un seul prisonnier, avec pour toute nourriture une « soupe » ayant le goût d'eau. C'était une scène digne de « L'Enfer » de Dante. On entendait des détenus suffoquer. Combien de temps le supplice allait-il se prolonger ? Il y avait déjà six mois que nous étions là ! Ceux qui perdaient connaissance et passaient sur l'autre rive étaient à nos yeux des bienheureux.

A la fin du mois d'août un nouveau directeur entra en fonctions. Un jour, tandis qu'on nous distribuait la « soupe », un homme cria :

— Regardez, il y a un haricot !

Vous ne sauriez imaginer ce que représentait cet unique haricot. Enfin nous avons un ou deux haricots dans notre « soupe ».

Selon toute apparence, nous étions plus utiles vivants que morts. Les responsables avaient encore

besoin de notre travail et ils décidèrent de nous faire sortir, quelques-uns à la fois, au début du mois de septembre, pour nous faire faire des travaux de force. Le 30 novembre, ce fut mon tour. J'avais vécu neuf mois dans cette fosse obscure et étouffante !

La prédiction de Tritchkov — tout comme les précédentes — selon laquelle je devais « pourrir » dans la fosse — ne trouva pas d'accomplissement. Nos vies et nos destinées ne dépendent pas des ambitions et des prédictions humaines, mais d'une puissance et d'une volonté supérieures. C'est Dieu qui ouvrit la porte de la fosse.

Peu à peu les conditions de détention s'améliorèrent sensiblement. Nos rations quotidiennes de vinrent un petit peu plus abondantes, tout en restant toutefois insuffisantes pour des adultes. Les coups et les sévices se firent moins fréquents. En revanche les efforts des autorités pour le « lavage » de nos cerveaux se multiplièrent. La torture psychologique devint plus subtile. Au cours de toutes ces années d'incarcération, j'avais mis à profit toutes les occasions possibles pour exercer mon ministère de pasteur auprès de mes compagnons.

Puisque j'avais été chassé de ma paroisse, je décidai que cette dernière se trouverait partout où je me trouverais moi-même.

Avec le regain de forces qu'une nourriture améliorée me communiquait, je pus accroître mes activités de pasteur parmi les prisonniers et j'avais davantage d'énergie pour rendre témoignage à mes compagnons. Jusqu'à ce jour, j'avais dépensé trop

de forces à lutter pour survivre. Avec la légère amélioration de nos conditions de vie, mon ministère commença à s'exercer sur une plus grande échelle. Je suis persuadé que ce n'était pas ce à quoi visaient les communistes mais c'était bien là le résultat d'une énergie nouvelle. Je ne tardai pas à avoir une « église » régulière. Mon « assemblée » était composée d'hommes dont l'état physique et spirituel était désastreux. Mon « église » était une cellule, la prison mon champ d'investigations et n'importe quel lieu où il était possible de nous rassembler. Il nous fallait toujours « camoufler » le but de nos rassemblements. Dieu bénit abondamment ce ministère et maintes fois, un prisonnier me dit :

— Pasteur, j'ai écouté et médité ce que vous nous dites ; je veux moi aussi servir Christ.

C'était pour ces moments que je vivais et j'eus la joie d'amener beaucoup d'âmes à Christ dans les différentes prisons où je séjournai, plus particulièrement à Persin.

Toutes les fois qu'un homme montrait de l'intérêt pour Christ, nous priions ensemble, où que nous soyons. Si nous étions au travail dans les champs, nous nous mettions à genoux en ayant l'air d'observer quelque chose sur le sol ; en fait, nous étions en train de prier.

Un jour, tandis que je priais ainsi avec un prisonnier, un garde arriva à cheval et hurla :

— Qu'êtes-vous donc en train de faire, tous les deux ?

Je répondis :

— Nous considérons la moisson.

Il ignorait que je parlais de *moisson spirituelle* !

En prison, les hommes sont à bout de ressources. Dans la vie normale, ils ont femme et enfants, leur travail. Ceci, outre les préoccupations d'ordre matériel, peut faire perdre à un individu conscience du fait qu'il a besoin de Dieu. Mais en prison, privé de tout, il a le temps de réfléchir. Les choses prennent une réelle valeur et beaucoup réalisèrent vraiment qu'ils avaient besoin de Dieu. Ce fut là un travail fécond.

Mais plus que de tout autre chose, j'avais besoin d'une Bible ou d'un Nouveau Testament pour exercer mon ministère parmi ces hommes. La Parole de Dieu contenait la réponse à leurs problèmes mais je n'avais aucun exemplaire de cette précieuse Parole et il était inutile d'espérer m'en procurer un. Je m'adressai à Dieu :

— Seigneur, ces êtres ont besoin de Ta parole. Leur âme est éternelle. Seigneur, je veux essayer de faire tout ce que je peux, mais ils ont besoin de Ta Parole.

Aucun barreau de prison ne peut gêner Son bras. Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Je remis donc toutes choses entre Ses mains.

*J'ai recueilli tes paroles, et je les ai dévorées ; Tes paroles ont fait la joie et l'allégresse de mon coeur*  
(Jérémie 15, 16).

Un jour, je remarquai que Stoil, mon voisin de lit, tenait quelque chose dans les mains. Je ne pouvais dire ce que c'était, mais cela ressemblait fort à un petit livre. Puis, j'observai ce qu'il faisait. Stoil déchira une page du livre pour rouler une cigarette. A mon grand étonnement, je vis que c'était un Nouveau Testament !

Depuis cinq ans, je n'avais pas vu en prison une seule portion des Ecritures ! Instinctivement, j'arrachai le livre des mains de Stoil pour le regarder. Celui-ci voulut le reprendre tandis que des larmes m'inondaient le visage. Il s'arrêta, stupéfait de voir ce que ce livre représentait pour moi.

— Stoil, dis-je, où as-tu trouvé ce livre ?

— Quand nous quittions le baraquement n° 1 pour venir ici, je l'ai trouvé dans une poubelle.

— S'il te plaît, Stoil, donne-le moi.

— Non, répondit-il, je suis en train de le lire.

Et il me l'arracha des mains. Mais je savais que tout ce qu'il voulait en faire, c'était d'utiliser ce papier bible pour en faire des cigarettes. La pensée de voir la Parole de Dieu, que je n'avais pas vue pendant cinq ans, transformée en feuillets à cigarettes me fut insupportable.

— Stoil, je te donnerai tout mon argent en échange de ce livre.

**12 - A cause de Ton Nom**

A cette époque, nous pouvions garder quelque argent pour acheter des vivres à la cantine de la prison.

Lorsque j'offris à Stoil tout mon argent, ses yeux s'agrandirent. Il se dérida et répondit :

— Pasteur, puisque vous désirez tant ce livre, tenez, je vous le donne. Le voici.

Je tenais dans les mains la Parole de Dieu ! Je pleurai devant mes compagnons ; ils détournèrent la tête afin de ne pas me gêner.

Durant cinq ans, j'avais connu la faim physique, mais encore bien davantage la faim spirituelle et je puis vous assurer que la faim spirituelle est de loin la plus douloureuse. Alors je suivis le conseil d'Ezéchiel 3, 3 : ... *Nourris ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne ! Je le mangeai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel.*

Je m'étais donné à Dieu en 1926. Depuis ce jour jusqu'à celui de mon arrestation, la Parole du Seigneur avait été ma compagne de tous les jours. Puis, brutalement, j'en avais été privé pendant cinq ans. J'avais offert à Stoil tout ce que je possédais en fait d'argent, mais je lui aurais même donné un bras ou une jambe s'il l'avait exigé ! Voilà ce que représentait pour moi la Parole de Dieu, pour moi à ce moment précis et aujourd'hui encore^

Quelle perte indescriptible que d'être privé de Bible ou de Nouveau Testament ! Durant toutes ces

années vécues en prison, j'éprouvai un vide et une douleur intenses, presque physiques, d'être privé des Saintes Ecritures. Bien sûr, j'avais lu la Bible tout au long de ma vie chrétienne, et je connais par cœur des versets et des passages entiers, mais à cause de la torture, des coups reçus et des années pendant lesquelles je n'avais pas eu de Bible, j'avais beaucoup oublié. Il est étrange que la torture porte atteinte à la mémoire, c'est un fait que j'ai souvent remarqué.

J'étais conscient du fait que je ne pourrais pas garder longtemps ce Nouveau Testament. Les gardes finiraient par le découvrir et le détruire. Mais tant que je vivrais dans cette île, je pourrais le cacher dans les champs, dans la paille ou le foin. Chaque jour, je le cachai dans un endroit différent afin qu'ils ne puissent rien remarquer. Lorsqu'il n'y eut plus ni paille ni foin, je creusais des trous dans la terre, plaçais un quelconque point de repère et le sortais au moment voulu pour le lire. Je savais qu'il me fallait à tout prix le laisser dans les champs parce que nos cellules faisaient souvent l'objet de fouilles minutieuses. Mais comme le meilleur moment pour le lire, c'était la nuit, je courais le risque de le ramener dans la cellule le soir et priais qu'aucun inspecteur ne vînt à l'improviste la nuit. Ceci me permit également de faire la lecture à mes compagnons de captivité.

Sachant donc que ce Nouveau Testament ne resterait pas longtemps en ma possession, je décidai d'apprendre le plus grand nombre possible de chapitres par cœur. Je me mis à « manger » la Parole de Dieu. Partout où j'allais, j'avais sur moi ce Nouveau Testament. Je trouvais toujours une occasion favorable pour l'ouvrir. D'abord, j'appris la première épître de Pierre, puis les Ephésiens, la première épître de Jean, l'Évangile de Jean, Romains 1, 5 et 8, 1 Corinthiens 13 et 14 et 2 Corinthiens 5, soit quarante-sept chapitres au total.

Lorsque par la suite je fus transféré dans une prison régulière, il ne me fut plus possible de cacher le Nouveau Testament, mais j'étais devenu alors un « Nouveau Testament ambulante ». Avec l'aide de la Sainte Parole je pus étendre la sphère de mon activité pastorale à davantage de prisonniers. Au cours des années suivantes, Dieu bénit abondamment ce travail en prison tandis que je saisis toutes les occasions qui se présentaient de parler aux hommes qui m'entouraient. Bien entendu, ce ministère se devait d'être clandestin car j'étais passible de coups ou de mort par inanition.

C'était un travail particulièrement dangereux car je savais que parmi nous il y avait des indicateurs. Que faire à ce propos ? Si je faisais preuve d'une trop grande prudence, ces hommes verraient que j'éprouvais de la crainte et mon influence chrétienne

s'en trouverait considérablement entravée. Je décidai donc : « Les indicateurs ont eux aussi besoin de la Parole de Dieu ! Il faut qu'ils l'entendent eux aussi, s'ils doivent parler, eh bien, qu'ils parlent. »

A dater de ce jour, je ne m'autorisai plus jamais à penser au danger qu'ils représentaient. Bien entendu, je fus de nombreuses fois convoqué dans le bureau du directeur de la prison qui me dit :

— Popov, nous savons qu'en secret tu as tenu une réunion religieuse dans ta cellule ! Nous sommes au courant. Quand donc comprendras-tu ?



Nous avons mis au point un système de « télégraphe de prison ». Il en existait un dans chaque prison parce que pour les prisonniers, communiquer les uns avec les autres était d'une importance vitale. C'était de cette manière que les détenus propageaient les nouvelles, par le « téléphone arabe ». Le télégraphe de la prison consistait en un morse élémentaire. Un coup sur le mur, c'était la lettre " A " ; deux coups, " B ", trois coups, " C ", etc... Ainsi, pour dire quelque chose contenant la lettre " V ", il fallait une éternité ; pourtant, cela marchait quand même.

Dans la solitude, il me vint une idée. Si le « télégraphe de la prison » fonctionnait si bien pour

communiquer les nouvelles, pourquoi ne fonctionnerait-il pas pour répandre l'Évangile ? Je pris mon gobelet en fer blanc et commençai à taper contre le mur et attendis. Au bout de quelques instants, j'entendis des coups de l'autre côté de la paroi.

— Quel est ton nom ? tapai-je.

— M-i-t-s-h-e-v-, répondit l'autre prisonnier.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Trois semaines.

Je mis bientôt au point une technique spéciale pour taper. Si les gardes découvraient la chose, il me faudrait m'arrêter. Je me levai donc et m'adossai au mur de la cellule, comme si je voulais me reposer et tapai avec le gobelet que je tenais d'une main dans le dos. De cette façon, je pouvais surveiller le judas et m'arrêter immédiatement si j'entendais ou voyais le clapet s'ouvrir. Je dis à Mitshev de bien écouter parce que j'avais quelque chose de très important à lui communiquer. Il répondit qu'il était prêt. Je lui demandai s'il était chrétien, né de nouveau.

— Non.

— Sais-tu que Christ est mort pour toi, pour effacer tes péchés ?

— Je l'ai entendu dire dans l'Église orthodoxe lorsque j'étais petit garçon.

— Ecoute, tapai-je contre la paroi, car je veux te dire ce que Christ peut faire pour toi.

Alors, pendant trois jours, avec pour seules interruptions les heures de sommeil, je « prêchai » le message de l'amour de Dieu et du salut du Christ à Mitshev. Après nous être arrêtés pour la nuit, Mitshev tapa sur le mur la question suivante :

— Mais, Pasteur, comment se peut-il que mes péchés aient disparu ? Je ne comprends pas.

Quelle bonne chose, Mitshev réfléchissait.

Le quatrième jour, il tapa :

— Je suis maintenant prêt à croire en Jésus, priez pour moi. Je suis prêt à accepter Christ.

Je lui « dis » de s'agenouiller dans sa cellule ; je ferais de même dans la mienne et nous prierions ensemble. Quelques minutes plus tard, Mitshev tapa contre le mur :

— Je remercie Dieu. Je lui ai donné ma vie.

Après sa conversion, j'édifiai sa foi pendant trois autres journées, après quoi, je fus ramené dans ma cellule habituelle. Tout ceci se produisit en tapant simplement contre le mur avec un gobelet en fer blanc. Aucun parole audible n'avait été prononcée.

Je ne vis jamais Mitshev, mais je savais qu'il avait vraiment rencontré Christ. Après cela, je tapai le message de l'Évangile presque jusqu'au jour de ma libération et j'en arrivai même à considérer comme bienvenus les séjours dans la cellule punitive à cause des merveilleuses occasions qu'ils me fournissaient de témoigner aux prisonniers qui se trouvaient dans les cellules contiguës à la mienne. Utili

sant la technique qui consistait à m'appuyer contre le mur et à garder les yeux fixés sur le judas, je ne fus jamais surpris.

Beaucoup d'hommes dont je ne vis jamais le visa ge m'apprirent par le moyen de ce « télégraphe » qu'ils avaient trouvé une force nouvelle et la foi en Dieu. Et pour ceci, je rends grâce à Dieu.



Après le premier janvier 1954, nous connûmes les mois les plus froids de l'hiver. Le thermomètre tomba à — 20° et la couche de neige atteignit plus de quatre-vingt-dix centimètres. Il nous fallait travailler comme à l'ordinaire. Toute la journée, nous enlevions la neige à la pelle, mais le vent recouvrait tout aussitôt les routes de la neige que nous venions d'enlever. Une nuit, le thermomètre tomba si bas que bien qu'enroulés dans des couvertures et des peaux, beaucoup d'entre nous eurent les mains, les pieds, le nez et les oreilles engourdis par le froid.

En dépit du courant rapide, le Danube gela. Deux jeunes garçons tentèrent de s'évader bien que toute trace fût aisément repérable sur la neige. Ils furent rattrapés, on leur passa les menottes et ils furent conduits dans la cellule punitive. Sur la face intérieure des menottes, il y avait des pointes en sorte qu'elles blessaient la chair au moindre mouvement.

Il gela à pierre fendre et au bout de dix jours, les mains et les pieds des deux malheureux avaient bleui et étaient gelés. Ils crièrent au secours ; un docteur vint les voir mais ce fut peine perdue. On les emmena à l'hôpital où on leur coupa tous les doigts. Désormais incapables de travailler, ils furent transférés dans une prison sur la terre ferme.

Un vétérinaire fut puni en même temps qu'eux. On ne lui avait pas passé les menottes en sorte que seuls ses pieds furent gelés. Le docteur dut l'amputer et ne lui laissa que les talons. Il fut libéré au bout de deux mois et put à nouveau marcher à l'aide de béquilles.

À la fin du mois de mars, la neige se mit à fondre et la glace du Danube se détacha en blocs. La partie basse de Persin fut inondée et le Baraquement n° 2 fut atteint. L'eau resta à la surface de l'île pendant longtemps et le travail dut cesser. Ce fut une circonstance inespérée : les prisonniers purent jouir d'un peu de repos. J'eus ainsi une merveilleuse occasion de témoigner pour Christ sans être interrompu par les heures de labeur.

Un jour, j'éprouvai une vive douleur dans la hanche droite. Le docteur diagnostiqua une violente crise de sciatique et affirma que l'infection avait même atteint les articulations. Les douleurs devinrent insupportables. On me donnait de la novocaïne et de l'aspirine mais sans résultat. J'avais l'impression qu'un couteau me traversait la chair et les os. Au cours du mois de juillet, la chaleur se fit acca

185

blante et mes douleurs furent quelque peu atténuées par les bains de soleil. Je me déplaçais à l'aide de béquilles.

Je me reposai jusqu'à la fin du mois d'août. Puis, on m'emmena à l'hôpital où l'on m'administra un médicament qui m'avait été envoyé de Suède par l'entremise de mon frère. Peu à peu, les douleurs disparurent. Je pus marcher avec une canne et ne souffrais qu'en cas de station debout prolongée.

Le 17 octobre, la sciatique disparut complètement. Ruth m'écrivit plus tard que précisément ce jour-là, elle s'était réveillée de bonne heure. C'était l'anniversaire de notre mariage ; et tandis qu'elle priait, ses pensées se portèrent tout naturellement vers moi et ma maladie. Ruth pleure difficilement, mais elle pleura alors et sa prière fervente fut entendue, car je fus guéri le jour même. La réponse à la prière vient quelquefois plus rapidement que nous n'osons le croire.

A la fin du mois de novembre, je quittai l'hôpital mais je ne pouvais toujours pas travailler. Le 26 février 1955, avec cinquante autres prisonniers inaptes au travail, on nous conduisit au train qui devait nous emmener dans différentes prisons de Bulgarie.

La joie de quitter Persin fut presque aussi intense que celle que j'éprouvai le jour de ma libération. Quels souvenirs j'avais de cette île : ceux des heures tragiques et ceux des heures de joie ! Ma joie était particulièrement grande car je laissais

186

là-bas de nombreux prisonniers qui avaient rencontré Christ par le moyen de mon ministère.

En compagnie des cinquante anciens de Persin, invalides, je descendis les rues de Belene en direction de la gare, à quelques kilomètres de là.

Bien que malades, nous étions très gais. Nous pensions que rien ne pouvait être plus terrible que Persin. La prison de Varna où je fus conduit se trouvait à quelques kilomètres de la ville, elle était entourée de vignobles. On l'appelait souvent le « monastère » à cause de sa façade en briques rouges très particulière.

À Varna, nous pûmes lire une grande inscription : « Aujourd'hui les prisons de la République Populaire de Bulgarie sont des maisons non de correction, mais de rééducation. » J'avais déjà prouvé que je n'étais pas un bon sujet en la matière.

Le directeur de la prison était surnommé Tchipaïev, d'après le héros d'un film russe. Je n'ai jamais su son véritable nom. Grand et mince, le visage boursoufflé, les prisonniers le redoutaient car il était connu pour ses méthodes de torture plus que pour son travail de « rééducation ». Il était presque toujours gris. J'appris plus tard qu'il mourut emporté par les méfaits de l'alcool.

On nous emmena dans un grand dortoir qui avait été prévu pour dix lits de chaque côté d'une allée principale où se trouvait une table en bois. Les lits avaient été remplacés par des bancs en bois et le

dortoir pouvait désormais « accueillir » vingt-cinq prisonniers, mais nous étions en fait de quarante à cinquante. La table fut enlevée et quelques détenus durent dormir à même le sol.

Je n'oublierai jamais ce que je ressentis au contact de l'eau qui allait me débarrasser de la saleté de Persin. J'eus l'impression de faire peau neuve tel un serpent qui mue. Prendre une douche, se laver les mains avant de manger, dormir sur un banc au lieu de dormir sur le sol cimenté, tout cela était si merveilleux ! Mais temporaire, comme je devais l'apprendre plus tard.

Nous n'avions aucun travail à faire, j'avais donc beaucoup de temps pour lire mon Nouveau Testament et pour apprendre par cœur de longs passages, bien conscient du fait que je ne pourrais pas toujours le cacher. C'était la course contre la montre pour apprendre par cœur autant de chapitres que possible avant l'inévitable découverte et la confiscation de mon précieux livre. Une innovation plutôt déplaisante à Varna était la lecture fréquente d'articles de propagande. Presque tous les jours, des membres de la « Société Culturelle » nous donnaient deux heures de cours de « rééducation », ce que les prisonniers abhorraient. Les sujets traités étaient « captivants » : « L'histoire du parti communiste en Union Soviétique » et « L'histoire du parti communiste bulgare ».

On nous donnait des journaux communistes dont certains articles avaient été soulignés en rouge. Je

lisais tout sauf précisément ces articles. Nous étions obligés de lire des éditoriaux, des articles sur l'agriculture et sur la construction des usines, sur tout ce qui contribuait à l'avancement du communisme et à la réalisation de ses objectifs.

Un jour, nous lûmes qu'une délégation de communistes bulgares s'était rendue en Chine Populaire. On disait qu'ils firent grand éloge de la croisade victorieuse des communistes chinois. L'article traitait entre autres, de la culture du riz là-bas. Il semblait que les communistes connaissaient des grains de riz d'une taille telle qu'il était possible de récolter quarante-cinq kilogrammes de riz au mètre carré. Un ami et moi calculâmes que si nous répandions quarante-cinq kilogrammes de riz sur un mètre carré, cela donnerait une couche de quinze centimètres d'épaisseur ! Je fis part du résultat de nos calculs aux prisonniers du dortoir qui tous, éclatèrent de rire, tous à l'exception d'un seul. Nous sûmes alors qui était l'indicateur « attiré ».

La nourriture s'améliora quelque peu et nous pûmes désormais acheter des vivres à la cantine. Mon frère Ladin qui avait purgé sa peine de cinq ans de prison et qui était depuis pasteur clandestin m'apportait souvent des colis.

Peu m'importait les mobiles qui poussaient les communistes à nous donner davantage de nourriture. J'étais tout simplement reconnaissant pour le supplément de force que j'en retirais afin de mener à bien le travail que Dieu m'avait confié en prison.

Un autre phénomène significatif fut la semaine de réunions qui eurent lieu entre les membres des Services secrets et ceux du Service social de la prison. Les prisonniers furent convoqués pour subir de nouveaux interrogatoires ; en général, cela signifiait que leur libération était imminente. Un premier groupe — ceux qui avaient été arrêtés au moment où Tito avait rompu avec l'Union Soviétique — fut libéré en 1955. En mai 1956, un autre groupe important fut libéré, y compris quatre cents détenus de Belene et quatre-vingts autres de Varna.

Puis survint la Révolution hongroise qui fut rapidement étouffée dans un bain de sang. Les communistes craignirent que la révolte ne s'étendît à la Bulgarie et aux autres pays satellites. Ainsi, il n'y eut plus de libérations, mais au contraire, de nouvelles arrestations et de nouveaux procès. La vieille tactique fut à nouveau appliquée, l'épée de Damoclès planait à nouveau sur le pays. Ainsi, tout espoir de vivre dans de meilleures conditions s'évanouit ; ce fut là le résultat de la Révolution hongroise et de la sanglante répression qui suivit.

A la fin du mois d'août, les prisonniers politiques quittèrent peu à peu Varna. Je me trouvai dans le dernier groupe avec quatre-vingt-deux autres détenus. A la gare, nous fûmes répartis en deux convois ; le lendemain soir, nous descendîmes du train à Stara Zagora et fûmes conduits en camions à la prison.

A Stara Zagora, nous fûmes enfermés dans des cellules prévues pour un seul détenu, six dans chacune d'elles. Ce qui était fort désagréable, c'était que souvent, au milieu de la nuit, nous avions la visite d'un inspecteur. Nous fûmes maintes fois surpris au milieu d'une étude biblique nocturne. Les gardes portaient des pantoufles en feutre en sorte que nous ne pouvions soupçonner leur approche. Peu après notre arrivée, la porte de la cellule s'ouvrit et nous fûmes tous emmenés aux toilettes, puis enfermés. A notre retour, nous pûmes constater que la cellule avait été fouillée de fond en comble, que nos sacs avaient été ouverts et que le contenu en avait été déversé au milieu de la pièce. Même les matelas avaient été éventrés ! Tout ce qui était écrit ou imprimé avait disparu, y compris mon Nouveau Testament !

Quelle perte ! Mais j'étais bien content d'avoir pu apprendre par cœur quarante-sept chapitres de la Parole de Dieu. Ils étaient cachés dans ma tête et

191

ne pourraient m'être ravis. Ces quarante-sept chapitres étaient ma « Bible ».

Un jour, un prêtre catholique m'apprit qu'il y avait une vieille Bible dans la bibliothèque de la prison. Incroyable ! Une Bible dans une bibliothèque communiste ! De toute évidence, les autorités ignoraient sa présence en ces lieux. A la première occasion, je me précipitai à la bibliothèque et essayai de cacher ma joie tandis que je l'emportai dans la cellule. Je la gardai plusieurs semaines. Tous mes compagnons se mirent à la lire, puis les prisonniers des cellules voisines : bientôt tout le bloc voulut la lire. Je la passai d'une cellule à l'autre à travers les barreaux. Ces hommes « dévoraient » littéralement les Ecritures. Alors qu'aux jours de leur liberté, beaucoup avaient refusé de lire la Parole de Dieu, ils la lisaient maintenant avec avidité. Nous fîmes circuler la Bible pendant des semaines et des semaines. Elle passa dans d'innombrables mains.

Finalement, la nouvelle parvint bien évidemment aux oreilles du directeur de la prison et il explosa de rage !



J'avais à faire continuellement face à ce problème : trouver le moyen de prêcher aux prisonniers en transit. De nouveaux détenus arrivaient et les plus âgés étaient dirigés sur d'autres prisons ou encore

192

étaient libérés. J'eus en tout cas l'occasion, à un moment ou à un autre, de parler à plusieurs milliers d'hommes, d'une façon ou d'une autre, directement ou en tapant contre les murs de la prison.

A Stara Zagora, il y avait beaucoup de jeunes parmi les détenus. Une nouvelle vague d'arrestations avait surpeuplé la prison. Lorsque j'arrivai en ce lieu et vis tous ces jeunes visages, je dis :

— Merci, Seigneur, pour la nouvelle église que Tu m'as donnée.

Bien sûr, j'aurais voulu qu'ils n'aient jamais été arrêtés, mais puisqu'ils l'avaient été, j'étais heureux de me trouver au milieu d'eux.

Contrairement à ce qui se passait pour la plupart des pasteurs, je changeais d' « église », non par un vote de l'assemblée, mais par la volonté du commandant de la prison ! Tout au long de ces treize années, il me semblait que lorsque j'avais accompli ma tâche dans une prison, le directeur me rendait service en me dirigeant sur un autre lieu de détention où je devenais alors responsable d'une nouvelle « assemblée ».

Autre différence : mon « assemblée » ne pouvait se lever ni sortir. C'était un auditoire de captifs. Je découvris un certain humour dans cette situation et j'en fis part à mes compagnons. Us éclatèrent de rire et dirent :

— C'est bien, pasteur, tant que vous ne faites pas la quête !

13 - A cause de Ton Nom

Le rire était d'importance vitale pour les prisonniers et je faisais de mon mieux pour garder vivant ce sens de l'humour. Quand un homme commençait à emprunter la voie de la folie, il se mettait à ne plus rire. Lorsque tel était le cas, tous ses compagnons qui se considéraient comme ses frères, passaient leur temps à s'efforcer de faire reprendre ses sens au malheureux en le faisant rire. Sans humour, nous serions tous devenus fous.

Ainsi donc, je trouvai à Stara Zagora une nouvelle « assemblée » composée de jeunes gens récemment arrêtés. Je priai toute la nuit :

— Seigneur, aide-moi à atteindre ces jeunes. Montre-moi comment faire.

Etant donné que nous étions constamment surveillés, il me fallait trouver un moyen secret de leur enseigner la Parole de Dieu.

Alors le Seigneur me donna la réponse ! Je parlais assez bien l'anglais puisque j'avais vécu une année en Angleterre à l'Ecole Biblique. J'allai donc trouver le directeur de la prison et lui demandai l'autorisation de donner des cours d'anglais à mes compagnons.

Il répondit :

— Popov, qu'as-tu encore derrière la tête ? Je te connais. Tout ce qui t'intéresse, c'est d'égarer ces jeunes gens avec ton imbécilité de religion. N'apprendras-tu donc jamais que c'en est fini de ton ministère, et pour de bon ! Non, et sors d'ici !

194

!•<. \_\_

Il me vint alors une autre idée. Nous avions quatre-vingt-dix minutes de détente chaque jour. Pourquoi ne pas mettre à profit ces précieux moments ? Je passai le mot à tous les prisonniers qui désiraient apprendre l'anglais ou le perfectionner : le lendemain, je me tiendrais dans un coin de la cour. J'attendis avec impatience l'heure de détente. Lorsqu'enfin elle sonna, je fus entouré d'une trentaine de détenus qui parlaient un peu l'anglais. Ils désiraient parfaire leurs connaissances. Pendant plusieurs semaines, je leur appris assez d'éléments de cette langue pour qu'ils puissent me comprendre clairement. Ensuite, je passai à la « phase numéro deux » de mon plan.

Je me mis à parler uniquement en anglais de la Parole de Dieu. Les gardes ne comprenaient pas la langue. Ils s'approchèrent pour écouter ce que je disais, haussèrent les épaules et s'éloignèrent. S'ils avaient su pour quelle raison je souriais ! Je pouvais ainsi parler librement de l'Évangile à ces jeunes gens. Leur soif d'apprendre davantage d'anglais les rassemblait tous les jours jusqu'à ce que l'Écriture commençât à porter ses fruits. J'appris plus tard que le directeur de la prison s'enquit auprès des gardes de ce que je faisais. Ils répondirent :

— Popov donne des leçons d'anglais.

Le directeur haussa les épaules :

— S'il tient absolument à gaspiller ainsi ses minutes de détente, c'est son affaire et non la mienne.

Pendant plusieurs semaines, les études bibliques

eurent lieu dans la cour de la prison. Mes auditeurs « buvaient » la Parole de Dieu. Non seulement, ils apprenaient l'anglais mais en même temps, ils apprenaient à connaître la Bible et la Parole faisait son chemin dans les cœurs.

Un changement notoire se produisit dans la vie de plusieurs de ces hommes. Certains cessèrent de fumer après avoir déclaré qu'ils ne le pourraient jamais. L'un d'entre eux qui ne pouvait ouvrir la bouche sans proférer de jurons me demanda un jour après l'étude biblique :

— Pasteur Popov, que s'est-il passé ? Je ne jure plus !

Plusieurs vinrent me dire qu'ils désiraient être chrétiens. Le changement survenu dans leur vie était remarquable et remarqué de tous. Ils se mirent à parler à leur entourage et l'Évangile se propageait ainsi de cellule en cellule. Des hommes passaient la nuit, assis dans leur cellule, à parler de la Bible et du Seigneur.

Tard le soir, Dieu devenait le sujet de conversation numéro un des occupants des cellules. Un véritable esprit de fraternité et d'amour régnait parmi les détenus.

Des « diplômés » de mon groupe se mirent à leur tour à faire — de nuit — des études bibliques avec leurs compagnons de captivité. Je ne cède pas à l'exagération en disant que l'influence de ces études bibliques gagna toutes les cellules de la prison de

Stara Zagora. J'en étais moi-même étonné. J'en tirai une leçon : c'est que la Parole de Dieu trouve plus facilement le chemin des cœurs au sein de la souffrance et des privations. C'est la raison pour laquelle la moisson spirituelle que j'enrangeai fut si abondante dans les prisons communistes.

Mon cœur bondissait de joie en voyant la Parole de Dieu agir dans la vie des prisonniers. Certains, bien sûr, ne se convertirent pas, mais de nombreuses vies furent transformées et l'atmosphère qui régnait à Stara Zagora avait subi un changement notoire. Le soir, à l'extinction des feux, on pouvait presque percevoir le bourdonnement produit par la voix d'hommes parlant de la Parole de Dieu et demandant ce que signifiait tel ou tel verset.

Même les incroyants furent profondément impressionnés par le changement survenu dans la vie de plusieurs détenus. Ils pouvaient opposer une résistance farouche à la Bible, mais ils ne pouvaient nier la transformation de certaines vies.

Un jour, encore à Stara Zagora, j'eus à comparaître devant un officier de la Police Secrète du nom de Tanio. Ce même jour, le Général de Gaulle prenait le pouvoir en France. Un représentant de la DS, grand et mince, se trouvait aussi dans le bureau de Tanio ; bientôt ce dernier me laissa seul avec lui.

Tous les deux, nous causâmes pendant deux heures. A l'entendre, je compris qu'il connaissait non seulement mon cas, mais encore tous les pasteurs et

197

toutes les assemblées. Peut-être avait-il été croyant ou avait-il eu des parents croyants ? Il connaissait la vie de nos églises et était très versé dans l'histoire de l'Église.

Il me déclara qu'il serait heureux de me venir en aide. C'était la raison de sa venue ici. Mais étant donné qu'il avait été dépêché par la Police Secrète, je n'attendis aucune issue favorable de cet entretien. En dépit de sa méfiance lorsque la conversation porta sur Dieu, nous commençâmes à parler religion. Il avait adopté un ton cordial et agréable et nous fûmes pris par le sujet. Lorsque nous eûmes parlé des pasteurs et des églises, il aiguilla la conversation sur la politique. Pour les communistes, la question la plus importante du moment était de savoir si les Français éliraient de Gaulle comme président de la République française. Les journaux communistes déclaraient que son élection à la tête de la France serait une grave erreur. J'ignorais tout cela mais avais décidé que si les journaux communistes étaient contre, moi, je serais pour.

Je ne sais pour quelle raison le jeune officier me demanda :

— Popov, penses-tu que de Gaulle arrivera au pouvoir ?

— Non seulement je le crois, mais je crois que c'est déjà chose faite.

Il faillit me frapper. On aurait dit que l'accession de de Gaulle au pouvoir dépendait de ma réponse !

— Est-ce Dieu qui te l'a révélé ?

Je répondis que tout ceci n'avait rien à voir avec Dieu.

— Es-tu vraiment un espion entretenant aussi des relations avec la France ?

— Non, rétorquai-je, et je ne pus m'empêcher de rire sous cape. Ce sont les articles des journaux que vous nous obligez à lire qui me l'ont révélé.

Il me demanda depuis combien de temps j'étais en prison. Je lui appris que dix ans s'étaient écoulés depuis le jour de mon arrestation et qu'il me restait encore un peu de temps pour purger le reste de ma peine.

— Qu'entends-tu pas « un peu de temps » ?

— Quatre ans.

— Penses-tu que cela soit une bagatelle ?

— Assurément puisque j'ai déjà fait dix ans.

— Ta peine a-t-elle été allégée ?

— Non, pas jusqu'à présent.

En fait, ma peine avait été diminuée d'une année environ. Selon le principe établi, si un prisonnier travaillait deux jours, sa peine s'en trouvait diminuée d'un jour. Mais le jeune officier parlait d'une peine réduite par l'effet d'une grâce spéciale.

Puis il porta sur moi des regards sympathiques et dit :

— Nous allons essayer de réduire ta peine.

Une sonnette d'alarme retentit aussitôt à mes

oreilles : depuis longtemps, j'avais appris à me méfier de deux choses : d'une aide offerte par la DS et du titre de « Camarade » dont les communistes peuvent vous gratifier en certaines occasions.

Il répondit que tout ce que j'avais à faire était de devenir membre de la Société Culturelle, de donner des cours et de me plier aux ordres qu'on me donnerait. Je répondis que ce me serait chose impossible.

— J'ai déjà purgé dix ans de ma peine. Je ne ferai aucun compromis avec ma position de chrétien. Me compromettre alors qu'il me reste si peu de temps à passer en prison, non jamais !

Il s'efforça de me persuader mais j'insistai sur le fait que je ne changerais pas d'avis. Nous discutâmes ainsi quelque temps. En fin de compte, exaspéré, il déclara regretter de ne pouvoir me venir en aide. De retour dans la cellule, je rapportai à mes camarades ma conversation avec l'officier de la DS. Ils m'apprirent qu'à seize heures précises, au moment même où je parlais avec l'officier en question, la radio avait annoncé que le Général de Gaulle était devenu président de la République française.

Les effets de la Révolution hongroise commencent à s'estomper quelque peu, et, petit à petit, les conditions de vie dans les prisons s'améliorèrent. Le nombre des prisonniers par cellule passa à cinq, puis à quatre en 1958. Quatre hommes dans une cellule prévue pour un seul détenu, pour moi c'était un luxe !

En juin 1959, toute trace de sciatique disparut et je me portai volontaire pour travailler dans une carrière à quelques kilomètres de la prison. Ceci me permettrait d'entrer en contact avec d'autres prisonniers. J'essayais toujours de « circuler » le plus possible parmi les détenus et de laisser derrière moi un témoignage pour Christ.

Nous partîmes pour la carrière en camion, emmenant avec nous vêtements et autres choses indispensables car nous devions travailler et dormir sur les lieux mêmes du travail. Toute la carrière était entourée d'un réseau de fils de fer barbelés, mais les baraquements étaient propres, la nourriture abondante, bien préparée et il y avait des arbres fruitiers dans la cour.

Le travail était pénible. Des hommes creusaient des trous dans le rocher et étaient chargés du dynamitage ; d'autres brisaient d'énormes blocs de pierre et les chargeaient sur des wagons qui les emmenaient à proximité d'une machine qui leur donnait les dimensions voulues.

Parce que j'étais très faible, je trouvai le travail à la carrière très fatigant. Nous utilisions à deux mains des marteaux de dix kilogrammes pour briser les blocs de pierre. Il m'était déjà difficile de soulever le marteau, encore davantage de briser les rochers. Tout le corps me faisait mal mais j'avais de merveilleuses occasions de travailler pour Christ. Je commençai des cours bibliques dans les baraquements de la carrière, à la face même des autorités,

mais elles ne découvrirent jamais le pourquoi de ces réunions. Même l'inévitable indicateur ne fit pas de rapport sur mon compte. J'en conclus que lui aussi appréciait les cours bibliques.

Le 1<sup>er</sup> mars 1961, plusieurs prisonniers et moi-même furent dirigés par wagons de marchandises sur l'infâme Persin. Nous arrivâmes un samedi et dûmes attendre dans une salle d'attente sale et froide jus qu'au lundi suivant. Les provisions de route qu'on nous avait remises à Stara Zagora avaient été épuisées pendant le voyage, en sorte qu'il nous fallut rester deux jours sans manger.

Avant d'aller travailler, nous fûmes interrogés un par un par la Police Secrète. Lorsque je déclarai être pasteur évangélique, l'un des agents de la Police rétorqua que les Russes avaient mis Youri Gagarine sur orbite entre la terre et les planètes et qu'il n'avait trouvé Dieu nulle part. Tous les autres prisonniers me regardaient dans l'attente de ce que j'allais répondre.

— Le Dieu que Gagarine voulait voir de ses yeux n'existe pas, dis-je.

L'officier rétorqua :

— Formidable, Popov ! Je suis heureux d'entendre dire que tu ne crois plus en Dieu. Peut-être la prison t'a-t-elle en fin de compte fait du bien.

— Vous faites erreur. Je crois qu'il existe un Dieu. Je ne crois pas dans le Dieu que vous cherchez, mais je crois en un Dieu qui est Esprit et

Vérité et que les fusées ne pourront jamais découvrir.

Ceci le rendit furieux et il m'ordonna de sortir. Ce faisant, je vis les autres détenus rire sous cape.

En compagnie d'un groupe d'hommes, je reçus l'ordre de me rendre au baraquement Numéro 2 à Persin. Je reconnus à peine l'île. Elle était couverte d'arbres récemment plantés ; sur les digues, de bonnes routes avaient été tracées et il y avait un beau bâtiment administratif de quatre étages. Nous dépassâmes la zone des premiers baraquements. Nos vieilles cabanes avaient disparu pour faire place à des bâtiments d'aspect accueillant, sur les digues hautes.

Mais je découvris que ceux-ci étaient réservés aux criminels. Les prisonniers religieux ou politiques n'avaient pas cette chance. Le Baraquement Numéro 2 était toujours le vieux bâtiment familier, seuls les prisonniers étaient nouveaux. Il y avait aussi des constructions modernes de trois étages où vivaient les soldats. De toute évidence, il était prévu que Persin servirait de prison pendant longtemps encore. Le travail était assez varié mais très pénible. Cependant, parce que les autorités avaient besoin de notre travail, nous avions droit à un bon repas par jour. Je retrouvai quelques-uns de mes anciens amis qui me dirent :

— Pasteur, nous sommes tellement heureux de vous revoir. Nous sommes attristés de ce que vous

soyez toujours captif, mais puisqu'il doit en être ainsi, nous nous réjouissons de votre retour parmi nous !

Tout au long des années vécues en prison, je laisai derrière moi des cercles bibliques dans chaque prison et même plusieurs à Stara Zagora. Mais à présent, j'étais interné depuis bientôt treize ans et mon cœur soupirait après les retrouvailles avec ma famille. Je sentis que mon ministère en prison touchait à sa fin. Etant donné que ma peine fut réduite de quinze à treize ans et deux mois à cause des travaux forcés, l'heure de la libération approchait. Afin de vous donner une idée de ce que peuvent représenter treize années dans la vie d'un être humain, ma petite fille Rhoda avait neuf ans lors que je fus arraché à mon foyer. Elle était maintenant mariée et avait un petit garçon (elle avait épousé un véritable chrétien, un médecin suédois).

Une bonne partie de ma vie m'avait été retranchée. Maintes fois, j'aurais pu être relâché si j'avais consenti à être un « pasteur-marionnette », mais je ne le pouvais pas. A plusieurs reprises, on m'offrit la liberté de la part de la DS en échange d'une totale conformité aux idées communistes et de mon assisance dans le processus de destruction du christianisme en Bulgarie. Il fut même question de me placer à la tête d'une dénomination religieuse dans un beau bureau et de me donner des appointements élevés. Il m'aurait fallu espionner les membres des églises, les pasteurs et, à leur tour, eux m'auraient

204

espionné. Un certain moment, j'avais été battu et affamé au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. J'étais devenu dans les mains de la DS un magnétophone humain, mais ceci ne fit qu'accentuer ma résolution de mourir plutôt que de céder volontairement ou de faire des compromis.

Ma peine touchait donc à sa fin. J'avais gardé la foi, mon amour-propre restait intact car je n'avais jamais choisi le chemin de la facilité. Et j'avais la grande joie de savoir que dans chaque prison et dans chaque bloc où j'étais passé, j'avais laissé derrière moi des hommes qui connaissaient Christ parce que je m'y étais trouvé. Je savais que partout où j'avais vécu, des cours bibliques étaient organisés et que le fruit de mon ministère demeurait. Les versets que j'avais gravés sur les murs d'innombrables cellules seraient pour les prisonniers qui me remplaceraient une source de réconfort et d'espérance.

Je savais que des hommes que je n'ai jamais connus servaient Christ parce que j'avais eu l'occasion de leur « taper » l'Évangile. Je ne me tiens pas pour un héros, encore moins pour un martyr, mais à mesure que l'heure de la libération approchait et que je regardais en arrière, je pouvais dire en toute honnêteté et vérité qu'il valait la peine d'avoir vécu treize ans de torture, de coups, de sous-alimentation, de souffrance et de séparation d'avec ma famille pour être le « pasteur » de milliers de prisonniers dans les geôles communistes.

Le soir du 24 septembre 1961, pendant l'appel  
j'attendais qu'on me donne l'ordre de faire mes bagages, mais rien de tel ne se produisit. La porte de la cellule se referma derrière moi. Au bout d'une demi-heure, la clé tourna dans la serrure ; un garde entra.

— Haralan Popov, dit-il, ramasse tes affaires. Demain tu es libre.

Tous les prisonniers de la cellule sautèrent de joie. Je n'avais pas beaucoup de choses à emporter. Je partageai mes vêtements entre les prisonniers les plus démunis. Je n'avais que ce que je portais sur le dos. Cette nuit-là, je ne pus dormir une minute.

Lorsque, le lendemain matin, la porte s'ouvrit, je dis au revoir à tous mes amis. J'avais conduit plusieurs d'entre eux à Christ. Ils m'entourèrent et l'un d'eux dit :

— Pasteur, nous ne vous oublierons jamais. Merci

pour ce que vous nous avez donné en prison. A cause de vous nous avons rencontré Dieu ici.

Je pus à peine retenir mes larmes.

Le garde m'accompagna jusqu'à la porte de la prison et bientôt une charrette tirée par deux chevaux m'emmena vers la liberté. Il était huit heures du matin lorsque nous arrivâmes au quartier général. Mes vêtements et ma valise furent soigneusement fouillés ; ensuite, on me donna des papiers qui devaient me servir de pièces d'identité jusqu'à ce que j'obtienne une carte régulière. Je sortis dans la cour. Il ne se trouvait personne dehors, hormis le garde à la porte. Je me dirigeai vers lui pour lui demander ce qu'il me restait à faire. Je lui dis :

— Puis-je partir ?

— Oui, tu es libre, tu peux partir, dit-il en riant.

Je passai devant lui comme dans un rêve, la valise à la main. Dehors, il n'y avait pas âme qui vive. Après treize ans de prison, le temps que ma toute petite fille devienne femme et mère, je sortis de détention. Je n'étais pas réellement libre car j'étais un ancien prisonnier et de plus, un pasteur évangélique non reconnu par les autorités communistes, mais tout au moins, les murs de la prison étaient derrière moi.

Je les regardai de l'extérieur et pensai aux nuits de torture, aux coups reçus, au manque de nourriture et aux neuf mois de réclusion dans la fosse sans air.

Je me rappelai les flots de l'horreur et le cours impétueux du fleuve de la souffrance qui avaient passé sur moi. Je me rappelai aussi les hommes qui avaient rencontré Christ.

Tandis que je regardai les murs de la prison, je pensai : « *Oui, laisser derrière soi des hommes qui connaissent et servent Christ, cela vaut la peine de souffrir.* » Et il valait la peine d'avoir tant souffert. Honnêtement, je puis dire devant Dieu que tout cela valait la peine. J'étais loin de penser que, met tant un point final à mon ministère de pasteur parmi les prisonniers des geôles communistes, j'allais bien tôt commencer celui de pasteur clandestin pour ceux dont les églises avaient été fermées.

Je saisis hardiment ma valise et descendis la rue principale du village. Lorsque j'atteignis la gare, il était neuf heures du matin et le train était parti à huit heures. Il n'y aurait pas d'autre départ avant le soir. La seule pensée de passer encore tant de temps à proximité des murs de la prison, à Belene, m'était intolérable. Je décidai donc d'aller à pied jusqu'à une prochaine gare en suivant la ligne du chemin de fer.

J'atteignis mon but aux environs de midi, fatigué et couvert de poussière, après trois heures de marche. Une demi-heure plus tard, un train partait ; son itinéraire passait par mon village natal. Ce voyage ne devait durer qu'une seule journée mais, n'eût-ce été la main de Dieu qui avait reposé sur moi pendant treize ans, je n'aurais pas vécu pour le faire.

Pour moi, ce voyage tenait autant du miracle que celui des enfants d'Israël.

Tandis que j'étais dans le train qui, lentement, traversait les plaines verdoyantes du pays, je regardai par la fenêtre et priai : *« O Dieu, aide-moi à Te servir aussi fidèlement maintenant que je suis libre que j'ai essayé de le faire en prison. Ne permets pas que les circonstances plus favorables nuisent à ma consécration. »*

J'aurais préféré rester en prison, fidèle, plutôt que de voir ma foi s'affaiblir par une vie plus facile à l'extérieur. Je n'avais nulle crainte à éprouver dans ce domaine. Les choses allaient presque aussi mal au dehors.

J'arrivai à la gare de mon village natal de Krasno Gradiste aux environs de huit heures du soir et je parcourus les cinq cents mètres de la route poussiéreuse du village jusqu'à une petite maison recouverte d'un toit de chaume, à l'extrémité du village ; c'était là que vivaient mon oncle et ma tante.

Je frappai. La porte s'ouvrit. En m'apercevant, ma tante s'écria :

— Haralan, est-ce bien toi ?

Ce n'était pas seulement une exclamation de surprise ; c'était une question sérieuse, car la prison avait opéré sur mon être physique un tel changement que souvent d'anciens amis ne me reconnaissent pas.

J'étais entré en prison, pasteur jeune encore,

dans la fleur de l'âge. J'en sortis brisé dans ma santé, courbé, une ombre de l'homme que j'avais été. Sur le plan physique, les années de prison m'avaient fait passer d'une jeunesse relative à l'état d'âge avancé.

— C'est toi ? s'exclama ma tante tandis que mon oncle sortit précipitamment de la pièce voisine pour voir ce qui causait tant d'émoi dans la maison. Il m'étreignit en disant :

— Haralan, nous ne pensions jamais te revoir sur cette terre.

Il recula de quelques pas et promenant ses regards sur moi, me dit :

— Que t'est-il donc arrivé ?

Je compris alors que je devais avoir une mine vraiment effrayante. J'étais depuis longtemps habitué à ma « nouvelle apparence », mais mon oncle me voyait encore tel que j'avais été quatorze ans auparavant lorsqu'il m'avait vu pour la dernière fois. En dépit de ses efforts, il ne parvenait pas à dissimuler sa consternation.

Pauvre oncle ! Il faisait tant d'efforts pour me remonter, mais en l'observant à la dérobée, je pus voir qu'il me regardait d'un air triste. Je me pris à lui dire :

— Oncle, ne te fais pas de souci pour moi. Le pire est passé. Dieu a été avec moi et pour beaucoup de raisons, tout cela valait bien la peine d'être vécu.

Ma tante jeta sur mon oncle un regard courroucé et dit :

— Regarde-toi. Tu voulais encourager Haralan, et, pour finir, c'est toi qui broies du noir ; c'est Haralan qui doit t'encourager !

Je ne pus m'empêcher de rire.

Deux jours plus tard, on frappa à la porte, c'était Ladin, mon frère cadet. Il m'empoigna et m'étreignit. Ladin était grand et fort, plus fort qu'on aurait pu le croire, et moi, je ressemblais à une allumette.

— Ladin, dis-je, arrête ou tu vas achever ce que la prison a commencé.

— Haralan, dit-il, les yeux remplis de larmes de joie, quelle joie de te revoir ! J'ai si souvent pensé que tu ne t'en sortirais pas.

Les doutes de Ladin étaient bien fondés. Lorsqu'il fut libéré après avoir purgé sa peine de cinq ans, il m'apportait des provisions chaque fois que cela était permis et me rendait visite par la même occasion. Toutes les fois que les autorités autorisaient la remise de colis aux détenus, Ladin était fidèle au rendez-vous.

— Mon vieux Ladin, dis-je, tu ne m'as pas abandonné. Après le Seigneur, c'est toi qui m'as aidé à tenir le coup.

A la tombée du jour, Ladin et moi fîmes une petite promenade et nous suivîmes la nie princi

pale du village bordée d'arbres. Nous pûmes ainsi parler un peu. Nous nous arrêtâmes dans un parc désert au milieu de la bourgade et nous nous assîmes sur l'unique banc sans peinture. Ladin me raconta qu'après ses cinq ans de prison, il n'avait plus la moindre chance de retrouver un ministère. Il m'expliqua qu'il exerçait désormais son apostolat dans la clandestinité et qu'il avait été arrêté et roué de coups à cause de ses activités religieuses. J'avais conduit Ladin à Christ alors qu'il était sur le point de se suicider, des années auparavant. Maintenant, en entendant le récit des souffrances qu'il avait endurées et celui de son épreuve quotidienne, je lui demandai :

— Ladin, au cours de tes années de captivité, n'as-tu jamais éprouvé du ressentiment à mon égard pour t'avoir conduit au Seigneur, car c'est cela qui t'a mené à la torture ?

— Non, répondit-il, jamais, pas un seul instant !

Et à en juger par l'énergie de sa réponse, je compris que c'était bien là le fond de sa pensée.

D'après tout ce qu'il me raconta dans ce parc, je compris qu'en quelques années, le pays tout entier était devenu une vaste prison, que j'étais sorti d'une petite prison pour pénétrer dans une plus grande, dans un vaste univers concentrationnaire.

— Haralan, dit à voix basse Ladin, la situation des croyants est tragique. De profonds bouleversements se sont produits en Bulgarie. Beaucoup

d'églises de campagne ont été fermées et les églises des villes sont contrôlées par les communistes ; ils ont placé à leur tête des hommes à leur solde et la Police Secrète assiste à toutes les réunions. Mais il y a une grande proportion de croyants qui n'ont pas *plié les genoux devant Baal* et nous ne céderons jamais. Nous tenons des réunions dans des granges et des maisons particulières, partout où nous pouvons nous réunir.

— Ladin, répondis-je, ceci ressemble étrangement à ce que j'ai fait pendant mes treize ans de détention. Il semble qu'il me sera possible de mettre à profit l'expérience acquise pendant tout ce temps.

Nous gardâmes un instant le silence, assis sur le banc, chacun absorbé dans ses pensées, observant les écureuils qui jouaient sur le sol tandis que tombait la fraîcheur du soir. Nous n'échangeâmes que quelques paroles sur le chemin du retour vers la maison de notre oncle. Tandis que nous marchions, le vent du soir s'était fait vraiment froid. Un orage se préparait au nord et semblait être un mauvais présage.

Mais la main de Dieu reposait sur nous. Il s'était tenu à mes côtés dans des conditions qui défient l'imagination et ne cesserait pas de le faire.

Quelque temps après ma sortie de prison, je vécus le premier « miracle » : je reçus un « permis de séjour » pour Sofia, la capitale, ainsi que l'autorisation de la police de m'y rendre pour retirer ma

213

carte d'identité. J'ignore comment tout ceci me fut accordé. Avoir un « permis de séjour » pour résider à Sofia est pour nous à l'heure actuelle ce que représentait pour Paul la citoyenneté romaine. Sofia est le cœur du pays et beaucoup de Bulgares auraient payé bien cher pour obtenir un tel permis, mais ils ne le pouvaient pas. Car, en Bulgarie, comme en Union Soviétique et dans les autres pays satellites, les communistes s'efforcent de contrôler tous les déplacements des citoyens. Il vous faut un « laissez-passer » même pour vous déplacer à l'intérieur du pays. Vous ne pouvez choisir le lieu de votre résidence. Il vous faut vivre là où les communistes vous assignent à résidence et vous ne devez déménager que lorsqu'ils vous en donnent l'autorisation.

C'est ainsi que même un million d'années de démarches ne m'auraient pas permis d'obtenir cette autorisation de résider à Sofia. Mais Dieu arrangea toutes choses, se servant des autorités communistes comme de simples instruments entre Ses mains. Il avait encore besoin de moi sur cette terre.

Je dis : « Merci, Seigneur, je sais que Tu as une tâche à me confier à Sofia », et je me rendis dans la capitale, espérant y trouver un gîte.

Mais j'étais à la fois un ancien prisonnier et un pasteur non reconnu par les autorités communistes. Un de ces deux « handicaps » aurait suffi à marquer un homme du sceau de Caïn pour la vie. Dès que les services d'hébergement voyaient mes papiers, j'étais éconduit.

De mon côté, je cherchai partout, mais ne pouvais trouver un endroit où résider, pas même une petite chambre, encore moins un appartement. Quelques-uns des membres de mon ancienne paroisse coururent de grands risques en m'invitant chez eux à passer quelques jours. Mais je ne voulais pas les exposer davantage et poursuivis mes recherches. Je priai : « Seigneur, les moineaux mêmes ont un nid. Je sais que Tu as en réserve quelque chose pour moi. »

Et ce fut vrai. Je trouvai une mansarde abandonnée, vide, qui avait été utilisée pour entreposer des valises et des malles. Elle était petite, poussiéreuse et pleine de toiles d'araignées. Le toit n'était pas étanche. Il n'y avait ni eau ni chauffage et la pièce était si petite qu'il y avait juste assez de place pour y mettre un lit, un petit bureau et une chaise. Les chrétiens qui la visitèrent furent surpris de me voir vivre dans un réduit aussi petit, mais j'y étais heureux. Je dis à l'un de mes anciens paroissiens que pendant des années j'avais vécu en prison dans un espace aussi réduit avec sept ou huit autres détenus.

A en juger d'après son expression, je compris qu'il avait de la peine à me croire, tellement c'était petit. Lorsqu'il pleuvait, la pluie trouvait son chemin par les trous du toit jusque sur mon lit qui occupait la majeure partie de la pièce. L'unique vitre était cassée, en sorte qu'il faisait très froid. Mais si je la remplaçais par un morceau de carton, je n'avais plus de lumière ; j'optai pour le froid plutôt que

215

l'obscurité. Je passai donc l'hiver emmitouflé dans des couvertures. Mais cette pièce était un don de Dieu et je lui en étais profondément reconnaissant.

La première nuit, il y eut de l'orage et la pluie inonda le lit. J'étais blotti dans des couvertures que m'avaient données des chrétiens, pensant à Ruth, à Paul et à Rhoda en Suède, me demandant ce qu'ils devenaient. *Les reverrais-je jamais ?*



J'avais un seul sujet de consolation dans ma man sarde. C'était « Babba Maria ». « Babba » est en bulgare un terme affectueux pour « grand maman » et Babba Maria était très ridée, âgée de soixante-douze ans, chrétienne énergique qui vivait à un étage inférieur. Elle fut comme une mère-poule pour moi.

C'était une vieille dame remarquable et l'une des nombreuses figures inoubliables que je rencontrai dans ma vie. Elle ne se laissait pas abattre ; elle croyait réellement que son Père céleste était Maître et Seigneur. Elle s'était convertie dans sa jeunesse et avait en Dieu une foi inébranlable, communicative et débordante ; elle édifiait tous ceux qui l'entouraient. Quel géant spirituel et quel pilier ! Il semblait que jamais rien ne pourrait l'accabler. Lors que les choses allaient au plus mal, vous pouviez

être certain que Babba Maria était là pour dire en souriant de toutes ses dents :

— Alors, qui donc tient les rênes ? Dieu ou le diable ?

Chacun s'en trouvait réconforté. Elle marchait en étroite communion avec le Seigneur et avait une foi conquérante. Tous ceux qui l'ont connue ne l'oublieront jamais, particulièrement les communistes qui une ou deux fois essayèrent de mettre un terme aux réunions de prière qui se tenaient chez elle.

— Dites-moi, jeune homme, dit-elle un jour d'un ton sévère à un jeune officier de police, Dieu m'a ordonné de prier. A qui dois-je obéir, à vous ou à Dieu ?

Le jeune policier marmonna quelque chose et partit. On ne vint jamais plus la tracasser.

— Haralan, dit-elle un jour, descendez de votre mansarde. Nous allons avoir une réunion de prière et c'est vous qui la dirigerez.

Jamais personne n'osait dire « non » à Babba Maria ; je commençai donc à tenir des réunions de prière et d'études bibliques dans son petit appartement. Je citais des versets des quarante-sept chapitres appris par cœur en prison et dispensais la Parole de Dieu aux chrétiens qui se réunissaient chez elle ; pour plusieurs raisons, ceci ressemblait fort au ministère secret que j'avais exercé en prison. Lorsque j'eus terminé, Babba Maria dit :

— Merci Seigneur. Nous n'avons pas de Bible, mais Dieu nous a fait don d'une Bible qui vit dans la mansarde.

A partir de ce soir-là, nous nous réunîmes régulièrement pour prier. Je citais des versets. Ce furent des heures bénies de douce communion fraternelle. Il n'est rien de plus doux que la véritable communion qui unit de vrais croyants aux prises avec les difficultés et la souffrance. Je réalise à présent ce qui manquait si cruellement à l'apôtre Paul en prison à Rome lorsqu'il écrivait ses épîtres aux croyants.

Peu après que les réunions eurent débuté, je reçus un merveilleux cadeau de la part du Seigneur. Ruth m'apprit qu'elle avait pu se joindre à un groupe de touristes suédois qui devaient faire un voyage organisé en Bulgarie et qu'elle allait bientôt venir me voir ! A cette nouvelle, mon cœur bondit de joie. Il y avait onze ans que je ne l'avais pas vue, depuis sa dernière visite lorsque j'étais en prison. Babba Maria était aussi heureuse que moi et me dit :

— Vous voyez, Haralan, je vous avais dit que tout est possible à Dieu !

Tandis que le jour de l'arrivée de Ruth approchait, j'étais aussi heureux qu'un enfant. La nuit, je ne pouvais dormir, j'étais dans mon lit tandis que la pluie m'arrosait et je songeais à la dernière visite qu'elle m'avait faite. Au cours de ces onze années, je ne m'étais jamais permis de penser que je pourrais jamais la revoir, elle et les enfants. De tels

espoirs ont conduit à la folie des hommes vigoureux.  
Mais Babba Maria ne cessait de répéter :

— Dieu tient toujours les rênes.

Finalement le grand jour arriva. Cinq heures avant l'arrivée de l'avion, je me trouvai à l'aéroport, agité par une grande impatience. L'avion eut une heure quinze minutes de retard et ce furent pour moi les minutes les plus longues de ma vie. Enfin, l'avion atterrit et j'aperçus Ruth à la sortie du service des douanes.

— Ruth, criai-je, par ici.

— Haralan ! répondit-elle.

Nous nous retrouvâmes bientôt dans les bras l'un de l'autre. Onze ans sans espoir de la revoir un jour, et elle se trouvait là !

— Haralan ! haleta-t-elle, puis des sanglots lui coupèrent la parole. Je compris que je devais avoir encore bien triste mine.

Nous nous rendîmes chez Babba Maria qui nous fit une tasse de thé tandis que Ruth me parlait de Paul et de Rhoda et son mari. J'étais tout oreilles ; je buvais tout ce qu'elle me disait sur Paul et ses brillants résultats en classe, sur notre petite Rhoda maintenant mariée à un médecin, un véritable chrétien. Ruth me montra les dernières photographies des enfants ; je riais et pleurais tout à la fois.

— Haralan, dit Ruth, je fais partie d'un groupe de touristes. C'était l'unique solution pour entrer

en Bulgarie ; il me faudra bientôt repartir avec eux, mais dès que Paul aura passé ses derniers examens, qu'il aura une situation et pourra subvenir à ses propres besoins, je reviendrai vivre avec toi.

— Ruth, ce n'est pas une vie pour toi, répondis-je, je ne sais ce que me réserve l'avenir, mais je ne veux pas que tu vives dans de telles conditions. Il vaut mieux que tu restes en Suède. Mon avenir est par trop incertain.

— Haralan, tu es mon mari, répondit-elle, les larmes aux yeux. Je veux être là où tu es. Je me soucie bien peu des conditions de vie ici.

Le jour du départ de Ruth pour la Suède arriva trop vite. Je l'accompagnai à l'aéroport ; ce fut un voyage bien triste. Les larmes aux yeux, nous nous quittâmes, ne sachant pas si nous nous reverrions un jour. Elle s'envola pour la Suède et je regagnai ma mansarde solitaire, en proie à une profonde tristesse, le cœur brisé.

Seigneur, priai-je tandis que je me jetais sur le lit, donne-moi la force de supporter la séparation. Toute ma vie, je me suis efforcé de faire Ta seule volonté. Tu ne m'as pas abandonné alors que j'étais en prison. Viens à mon secours maintenant.

Tandis que ce cri jaillissait de mon cœur plongé dans le plus grand désespoir, je sentis la présence de Dieu inonder ma chambre, comme ce fut le cas dans les cellules punitives. Je priai : « Seigneur, il me faut vivre ici avec mon peuple » et je sombrai dans un profond sommeil.



L'excitation provoquée par la visite de Ruth une fois passée, je me donnai à fond aux réunions de prière secrètes et aux études bibliques. Peu à peu, je compris la grandeur de la tragédie qui s'était abattue sur nos églises pendant ces treize années d'absence. Tout ce que m'avait raconté Ladin était vrai — et pire encore.

Mon cœur fut brisé en constatant ce qui s'était passé. Des paroisses qui avaient eu jusqu'à deux et trois cents membres n'en comptaient plus que quinze ou seize ! Alors qu'autrefois, il y avait quatre ou cinq réunions par semaine, il n'y en avait plus qu'une. Les pasteurs qui avaient refusé de « collaborer » de l'intérieur à l'étranglement de l'Eglise avaient été chassés et remplacés par des pasteurs « coopérants ».

Il était interdit de faire l'Ecole du Dimanche et les espions de la DS assistaient à toutes les réunions. Us voulaient savoir qui fréquentait les offices, ce qui s'y disait, qui priait avec trop de ferveur, si les membres faisaient du prosélytisme pour obtenir de nouvelles conversions.

Us n'avaient nullement besoin de s'inquiéter car les « pasteurs » qu'ils avaient nommés étaient particulièrement zélés dans l'application des nouvelles lois en matière de religion.

L'appareil policier avait étendu ses tentacules de

pieuvre sur toutes les Eglises et les étreignaient d'une étreinte mortelle. Pour être sûrs d'être tenus au courant de tout ce qui se disait et de ce qui se faisait dans les églises, les services de la DS dépêchaient des espions dans chaque réunion afin d'espionner les pasteurs qu'elle avait elle-même « nommés » à la tête des églises. Des espions espionnaient les espions ! Pourtant, de nombreux et véritables croyants restèrent dans ces églises afin de garder intact le témoignage. Parmi ces croyants courait une plaisanterie selon laquelle les espions de la DS étaient les membres les plus fidèles de tous. Ils ne manquaient jamais une réunion !

Dans chaque église, l'espion de la DS s'efforçait de garder son identité secrète, mais les vrais croyants ne tardaient pas à le découvrir. Les chrétiens se posaient des questions entre eux : qui assisait le plus assidûment aux réunions ? Qui semblait prêter davantage d'attention aux paroles vides et mortes du pasteur « installé » par les communistes ? Quiconque correspondait le mieux à ce portrait était à coup sûr l'espion de la DS.

Mais la tactique utilisée par les communistes, tactique d'usure, commençait à porter ses fruits ; elle était fort simple. Dès que le nouveau « pasteur » parvenait à « réduire » le nombre des croyants d'une église, les autorités se manifestaient en déclarant que les gens ne portaient plus assez d'intérêt aux réunions. Elles faisaient alors fermer l'église et ordonnaient que l'édifice fût réservé à des fins plus

222

utiles. Ce furent les églises des petites villes et des villages qui furent le plus durement frappées. Beaucoup furent fermées. Vu la tactique habile employée par la DS, de l'extérieur, ce ne semblait pas être de la persécution. Les autorités pouvaient toujours déclarer que l'église avait été fermée par « manque d'intérêt » de la part des fidèles.

Dans toutes les grandes villes, une ou deux églises restèrent ouvertes mais les pasteurs étaient des hommes « approuvés » par la DS. Les étrangers pouvaient s'y rendre et constater que la « liberté religieuse » n'était pas un vain mot. Cependant, un « reste » fidèle demeurait dans les assemblées officielles, bien décidé à maintenir leur témoignage et à faire en sorte que les portes de l'église puissent rester ouvertes, afin que les autorités soient dans l'impossibilité de dire que les fidèles manquaient d'« intérêt » pour les réunions.

C'est alors qu'un nouveau coup frappa les croyants fidèles restés dans les églises officielles. Les uns après les autres, les jeunes gens furent convoqués au quartier général de la DS. On leur demandait :

— Pourquoi n'avez-vous pas quitté l'Eglise ? Ne comprenez-vous pas que votre place n'est pas là ? Nous voulons que vous en sortiez et si vous ne comprenez pas, nous allons trouver un moyen de nous faire mieux comprendre.

La plupart d'entre eux refusèrent de céder. Les uns après les autres, ils furent à nouveau convoqués

dans les bureaux de la DS, la nuit ; là, on les battait de manière telle qu'aucune marque des coups reçus n'était visible. Ils recevaient des coups jus qu'à cinq ou six heures du matin, puis on les ren voyait dans leur foyer en leur disant :

— Si vous dites à quelqu'un, même à votre femme, ce qui s'est passé, il vous en coûtera la vie. Soyez de retour ce soir à dix heures !

Beaucoup de nos meilleurs jeunes chrétiens de vaient ainsi quitter leur famille, le soir, après le repas et se présenter à la DS pour y subir des coups durant toute la nuit. Ils souffraient en silence pour Christ, sans dire mot à qui que ce fût. Ces « séan ces » de nuit, secrètes, réservées à quiconque sem blait faire preuve de trop de zèle pour Christ, étaient l'épreuve qui pour beaucoup de nos chré tiens se reproduisait régulièrement tous les soirs, comme c'est encore le cas aujourd'hui en Union Soviétique, en Bulgarie et dans beaucoup d'autres pays communistes.

Officiellement, tout va bien, mais des milliers d'hommes portent à l'heure actuelle et en silence ce fardeau pour Christ.

Devant cet état de choses : des églises fermées ou contrôlées par les communistes, nous suivîmes l'exemple de l'Eglise Primitive de Rome. Dans les grandes villes, les chrétiens se mirent à former des groupes mobiles : ils se réunissaient et adoraient le Seigneur dans les maisons de croyants dispersés dans toute la ville, changeant constamment de lieu de réunion afin de ne pas être surpris. De telles réunions n'étaient pas sans présenter du danger parce que dans tous les pays communistes, il est illégal d'organiser des offices religieux en dehors des quatre murs des églises « autorisées ». Les églises « mobiles » avaient un urgent besoin de l'enseignement de la Bible et il leur fallait l'assistance d'un pasteur tout comme une église « normale ».

C'est ainsi que je me consacrai à l'Eglise mobile et devins très actif, allant d'un foyer de croyants à un autre dans tout Sofia, faisant des réunions ici et là, réunions de prière et d'études bibliques. Mon emploi du temps y était entièrement consacré.

15 - A cause de Ton Nom

Bientôt, les réunions mobiles commencèrent à s'organiser. Une assemblée était prévue dans un foyer chrétien, tel soir, aux environs de minuit. Les heures les plus favorables étaient celles du voisinage de minuit et de six heures du soir. Les gens des réunions de minuit arrivaient par groupe de deux ou trois dès huit heures du soir, quatre heures à l'avance, jamais plus de trois ou quatre à la fois afin de ne pas attirer l'attention. Quelques minutes après l'arrivée du premier groupe, un deuxième s'annonçait. Quelques instants passaient, et un troisième groupe entrait. De cette manière, un nombre assez important de croyants pouvaient se réunir sans éveiller de soupçons. En général j'arrivais le dernier, étant donné que je quittais souvent une réunion ici pour me rendre dans une autre réunion du même genre ailleurs. Je ne pouvais me permettre de longues heures d'attente. A minuit, lorsque j'arrivais dans le foyer chrétien, les rues étaient presque tous jours désertes et le voisinage absolument calme. Tous les volets étaient clos et cadénassés. Vous n'auriez pas pu deviner qu'il se passait quelque chose, mais en entrant, il n'était pas rare de trouver réunis de vingt-cinq à trente fidèles entassés dans une pièce, attendant le début de la réunion.

En général, les hommes étaient debout, appuyés au mur. Les femmes étaient assises sur des lits ou des chaises de fortune, les plus jeunes étaient assis en tailleur par terre. Parfois nous nous risquions à chanter un cantique (nous chantions très doucement

226

afin de ne pas être entendus). Des larmes coulaient tandis que nous chantions de magnifiques cantiques, tout comme les chrétiens des premiers temps.

— Mes chers frères et sœurs en Christ, disais-je, nous sommes ici pour adorer notre Seigneur et écouter Sa Parole. Il est au milieu de nous ce soir.

Et je continuais ainsi. Il était dangereux de se réunir ainsi, c'est pourquoi lorsque nous nous réunissions, les réunions duraient trois ou quatre heures et se terminaient par la prière les uns pour les autres et pour tous nos frères qui dans notre pays et en Union Soviétique étaient rassemblés à la même heure.

Lorsque la réunion était terminée, il nous fallait partir de la même manière que nous étions venus, par groupes de deux ou trois personnes. A cause de mon emploi du temps chargé, je partais le premier. Il fallait aux chrétiens autant de temps pour se disperser que pour se réunir. Après ces réunions bien fréquentées, les croyants partaient aux environs de six ou sept heures du matin alors que les gens commençaient à remplir les rues pour se rendre à leur lieu de travail. De telles églises itinérantes naquirent un peu partout dans le pays alors que la persécution amenait les croyants à ce degré de sincérité et de consécration qui leur faisait courir de grands dangers, non seulement pour eux mais aussi pour leur foyer ; ils risquaient de perdre leur travail et même leur liberté, tout cela parce qu'ils se réunissent et adorent le Seigneur.



Il fallait trouver prétexte à nous réunir pour parler de la Parole de Dieu et jouir de la communion fraternelle. Je découvris bientôt que les meilleures occasions étaient les anniversaires, parce que c'était là chose courante. Aucun groupe ne s'exposait à des périls particuliers à se réunir pour fêter un anniversaire. Il n'était pas nécessaire de prendre tellement de précautions : pas besoin de nous réunir en secret ni de chanter à voix basse. Après tout, ce n'était qu'un anniversaire. Ce furent là des occasions de choix que saisirent les « églises itinérantes » : elles pouvaient ainsi se réunir pour faire monter leur adoration vers Dieu.

De nombreuses familles chrétiennes de trois ou quatre personnes se mirent à avoir *quinze ou même vingt anniversaires par an* ! J'avais moi-même tellement d'anniversaires que si j'avais dû prendre une année de plus chaque fois, j'aurais été presque aussi âgé que Mathusalem ! Les chrétiens les plus « âgés » du monde se trouvaient dans nos églises mobiles.

Les mariages et les enterrements constituaient également de bonnes occasions de prêcher ouvertement l'Évangile. Un jour, le mariage que je ne pouvais célébrer en tant que pasteur non enregistré dura environ dix minutes. Ensuite, quelqu'un dit :

— Eh bien, Pasteur Popov, venez ici et présen

228

tez vos vœux de bonheur aux jeunes époux. Je m'avançai, prêchai, citant la Parole de Dieu et parlait des Ecritures comme si j'avais été dans mon église avant mon arrestation. La présentation de mes vœux de bonheur dura trois heures !

Quelles merveilleuses occasions que ces mariages ! Après l'une de ces cérémonies où j'avais prêché particulièrement longuement et où pourtant chacun des assistants avait écouté de toutes ses oreilles, un frère vint me trouver et dit :

— Haralan, je parierais que vous êtes constamment en train de prier que quelqu'un se dépêche de se marier pour que vous puissiez tenir une réunion !

Sa fille âgée d'environ seize ans était à ses côtés. Je lui dis :

— Larissa, je compte bien vous marier l'année prochaine. Ne me faites pas faux bond !

Elle rougit tandis que son père éclatait de rire.

Nous trouvions mille moyens de nous réunir, d'adorer le Seigneur et de prêcher l'Évangile en cachette. A plusieurs reprises, le Maître intervint de façon miraculeuse. Une nuit, alors que je prêchais à un groupe de croyants chez l'un d'entre eux, nous entendîmes des pas sur le trottoir s'arrêter juste devant la porte. Au travers des fentes des volets, l'un des frères regarda ce qui se passait ; il murmura :

— C'est un policier !

Avec ferveur, nous nous mîmes à prier dans nos cœurs. Nous pûmes bientôt l'entendre s'éloigner.

Bien sûr, la Police Secrète réussissait parfois à découvrir une réunion secrète ; le responsable était alors arrêté et le nom de tous ceux qui avaient assisté à la réunion était relevé ; les hommes étaient convoqués au quartier général de la police pour y subir des interrogatoires et parfois pour y être battus toute la nuit dans les locaux de la DS.

Mais il se produisit un merveilleux phénomène : à mesure que la fournaise de la persécution se faisait plus ardente, la paille et le chaume étaient consumés, seul demeurait le grain doré. La souffrance *purifia* l'Eglise et cimentait les croyants dans un merveilleux esprit de communion fraternelle, comme ce fut sans doute le cas dans l'Eglise Primitive. Les mesquineries disparurent. Les frères et sœurs s'aimaient vraiment, prenaient soin les uns des autres, portaient les fardeaux les uns des autres. Il n'y eut plus de chrétiens de nom ni de croyants tièdes. Il eût été insensé d'être un chrétien au cœur partagé alors que le prix à payer était si grand. Ceci engendra une profondeur et une richesse spirituelles telles que je n'en avais jamais connues aux jours où nous vivions en totale liberté.

Tout se passait comme si l'Esprit de l'Eglise Primitive se manifestait dans toute sa beauté, sa plénitude et son amour parmi les croyants de l'Eglise « itinérante ». Chaque homme, chaque femme et chaque jeune se trouvait dans l'obligation de « cal

230

culer le prix » et de décider s'il valait ou non la peine de souffrir pour servir Christ. Et au grand regret des communistes, c'était ce qui pouvait arriver de mieux à l'Eglise puisque ceux qui n'étaient pas sincères abandonnèrent tandis que les vrais chrétiens comprirent ce que Christ représentait pour eux et firent preuve de davantage de consécration que par le passé.

Lorsque des chrétiens étaient surpris au milieu d'une réunion secrète, certains étaient envoyés en exil dans des endroits retirés du pays. Dès leur arrivée là-bas, ils se mettaient à propager l'Evangile comme ils l'avaient fait chez eux, tout comme les disciples de l'Eglise Primitive, dispersés par la persécution, répandirent l'Evangile aux extrémités du monde connu d'alors.

Le cercle de l'histoire chrétienne est aujourd'hui « bouclé » par l'épisode de l'Eglise « sans feu ni lieu » des pays communistes.



Maintenant que je travaillais au sein de cette Eglise itinérante, je me trouvais confronté avec la tragédie des chrétiens privés de la Parole de Dieu. Il est impossible de décrire dans un langage humain le vide créé dans un cœur chrétien par l'absence de la Parole de Dieu. Rien ne saurait être plus « anormal ». C'est comme si un poisson devait vivre hors

231

de l'eau, ou un oiseau être privé d'air. Les chrétiens sont des *créatures de Dieu* et doivent posséder Sa parole afin de grandir spirituellement.

Un jour, je rencontrai dans la rue un vieillard vêtu de vêtements sales. Il s'approcha de moi et dit :

— Pasteur, vous ne me connaissez pas, mais moi, je vous connais et j'ai ici quelque chose à vous montrer.

Je me méfiai quelque peu, pensant que cet homme pourrait être un agent de la DS. Mais, quel agent de la Police Secrète ne se serait abaissé à aller vêtu de la sorte ? J'en conclus donc qu'il devait être sincère. Il ouvrit son vêtement déchiré et me montra un livre à moitié détruit et brûlé, dans un état épouvantable. Il était si sale qu'à première vue je ne pus savoir de quoi il s'agissait. Il tourna alors quelques pages et je vis que c'était une Bible ! Elle était à demi brûlée et n'était pas complète, mais c'était une Bible !

Je le pris par le bras et, l'emmenant à l'écart afin que personne ne pût surprendre notre conversation, je lui demandai :

— Où avez-vous trouvé cette Bible ?

— A la décharge de Sofia, répondit-il.

— A la décharge publique ! m'exclamai-je.

— Je cherche parmi les ordures tous les objets qui peuvent avoir quelque valeur et je les vends. C'est ainsi que je gagne ma croûte. Un jour je fouillais ainsi un tas de détritiques lorsque je découvris un

vieux livre à moitié brûlé. Je le ramassai et vis qu'il s'agissait d'une Bible. Je pensai qu'il pourrait bien s'agir d'une de ces nombreuses Bibles que les autorités enlèvent aux gens et qu'elles brûlent ensuite. Je résolus de trouver l'endroit où l'on entasse les Bibles pour essayer d'en récupérer quelques-unes. Depuis, on me connaît là-bas. Je ramasse pas mal d'autres objets, et cela me sert de « couverture » ; en réalité, mon unique but est de récupérer des Bibles. Je ne cherche plus que des Bibles et je les fais circuler. Si les autorités ne veulent pas les voir dans les mains du peuple, c'est que ce doit être de bons livres !

Je ne pus m'empêcher de rire sous cape. Cette sorte d'humour est caractéristique des gens qui vivent sous le régime communiste.

— De plus, continua-t-il, je vis de ces Bibles que je dérobo à ceux qui les ont dérobées les premiers. Voici, Pasteur, je veux que vous en possédiez une pour votre ministère.

Je me mis à le remercier mais il s'en alla.

— Où allez-vous ? demandai-je, je veux vous récompenser d'une manière ou d'une autre.

— Non, dit-il, il faut que je m'en aille.

Je savais où il se rendait. Je ne devais plus jamais le revoir. Mais de temps à autre, j'apercevais au cours de réunions « mobiles » des Bibles à demi brûlées ou très sales. Je savais alors que le vieux fer railleur était toujours à l'œuvre.

Comme c'était formidable ! Les communistes les dérobaient au peuple. A son tour, il les leur dérobait et les remettait en circulation !

Je prêchais et enseignais la Parole de Dieu dans de nombreuses églises « domestiques » qui se réunissaient désormais régulièrement aux quatre coins de la ville de Sofia. La Bible représentait tant pour moi parce que je n'en connaissais que quarante-sept chapitres par cœur et que je ne savais pas les autres.

Une nuit, à l'issue d'une réunion tardive avec les croyants, une jeune fille d'environ seize ans vint me trouver. C'était une nouvelle convertie qui venait de rejoindre les rangs de l'Eglise itinérante.

— Pasteur Popov, dit-elle, regardant la Bible à moitié brûlée que le ferrailleur m'avait donnée, pourriez-vous me prêter votre Bible jusqu'à demain matin ?

— Bien sûr, répondis-je.

Elle prit le précieux Livre et le rapporta le lendemain matin chez Babba Maria. Elle me remercia et avant de partir, demanda :

— Pasteur, pourrai-je vous l'emprunter encore ce soir après la réunion ?

— Bien entendu, lui dis-je, me demandant bien pourquoi elle l'empruntait la nuit.

Le lendemain matin, elle la rapporta, me remercia et demanda :

— Où prêchez-vous ce soir ?

Je lui indiquai le lieu de réunion. Elle répondit :  
— Si je puis venir, pourrai-je l'emporter après la réunion, je vous la rapporterai demain matin ?

Ma curiosité fut mise à l'épreuve ; finalement, je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Oui, bien sûr, mais pourquoi ? Que faites-vous de cette Bible ? Passez-vous toute la nuit à la lire ?

— Non. Si je l'emporte chez moi et me contente de la lire, le lendemain il ne me restera plus rien. Je l'emporte chez moi pour copier à la main le plus de versets possible, de minuit jusqu'au petit jour. Si tout va bien, j'arrive à copier plusieurs chapitres par nuit ! Un jour, si je continue ainsi, j'aurai une Bible à moi ! Ne serait-ce pas merveilleux, Pasteur ?

Je fus profondément touché et lui dis :

— Vous pouvez la prendre ce soir, *tous les soirs* et même la journée si vous voulez achever votre Bible. Elle battit des mains, sautant presque de joie : Oh ! Pasteur, merci, merci beaucoup.

Après son départ, mon cœur fut brisé. Voilà une toute jeune fille tellement heureuse à la pensée qu'après avoir travaillé un nombre incalculable de nuits à copier les Ecritures, elle aurait une Bible à elle. Quelle faim de la Parole de Dieu chez mon peuple ! Et ceci était valable pour la Bulgarie tout entière. Et que dire de ceux qui ne possédaient même pas une Bible à demi brûlée ? Voilà la grande tragédie de notre temps.

Un jour j'entendis parler de l'existence d'une manufacture de Bibles, clandestine, établie dans une petite pièce située à l'arrière de la maison d'un chrétien vivant dans la banlieue de Sofia. Je m'y rendis. Après avoir franchi une toute petite porte sur cour, si basse qu'il me fallut me baisser, j'entrai dans une pièce bien éclairée ; devant les fenêtres, de lourdes tentures étaient soigneusement tirées. Tout autour d'une grande table, sept personnes travaillaient avec acharnement. La plupart d'entre elles étaient des jeunes tandis qu'un homme d'âge mûr était occupé à faire de la calligraphie à une extrémité de la table. Ils ne levèrent même pas la tête. Je venais d'entrer dans un atelier on ne peut plus privé et secret.

Spectacle incroyable, qui prouve à quel point les chrétiens qui vivent dans les pays communistes ont faim et soif de la Parole de Dieu. Ces gens avaient réussi à se procurer une Bible et l'avaient découpée en sections. Chacun avait pour tâche de copier et recopier un des livres bibliques, toujours le même, à la main, d'une calligraphie soignée. Dans d'autres « postes », d'autres personnes étaient chargées de copier d'autres livres, tels les Evangiles de Jean, de Luc et les Actes des Apôtres. Lorsqu'un groupe était fatigué, il était relayé par un second en sorte que le travail ne s'arrêtait jamais, au long de douze heures par jour. Lorsqu'un livre de la Bible était

achevé, il allait trouver sa place avec les autres livres ; ils étaient alors cousus pour former une Bible complète.

Lorsqu'une de ces Bibles, manuscrite, avait été soigneusement reliée, elle était expédiée à un groupe de chrétiens d'une Eglise secrète, quelque part en Bulgarie. La manufacture produisait vingt-cinq Bibles manuscrites par an, et ce, au prix de grands risques ; c'était là le couronnement d'innombrables heures de labeur.

J'entendis parler d'autres ateliers où nos frères de l'Eglise secrète fournissaient des efforts identiques pour donner les Ecritures à un peuple mourant de faim, parce que privé de la Parole de Dieu.

Un soir, à l'issue d'une réunion chez un croyant de l'Eglise sans feu ni lieu, quelqu'un me tendit un dossier contenant des feuilles dactylographiées :

— Regardez ceci, Pasteur !

Il s'agissait d'un livre entièrement tapé à la machine. Les pages étaient réunies par un fil passé à l'aide d'une aiguille. Je demandai :

— Où donc avez-vous eu ce livre merveilleux ?

Le frère m'expliqua :

— Dans tel quartier de Sofia il y a un infirme qui connaît l'anglais. Il a une vieille machine à écrire. Il se procure des livres de spiritualité et comme il est à l'invalidité, il passe tout son temps à les traduire et à les dactylographier à plusieurs

exemplaires. Dès qu'il a fini il recommence. Il met quatre ou cinq carbones chaque fois. Ces livres qu'il tape à la machine passent de main en main dans toute la Bulgarie.

Je me procurai son adresse et me rendis dans son petit appartement. Lorsque j'entrai, la première chose que je vis fut des piles de papier dans toute la pièce. Je ne pouvais en croire mes yeux. Comment acheter une telle quantité de papier sans attirer l'attention de la Police Secrète ? Il lut l'étonnement sur mon visage et rit, répondant par avance à la question que j'allais lui poser.

— Pasteur, quand on veut, on peut. Des chrétiens dans tout Sofia vont acheter du papier, par petites quantités, en des endroits différents. Ils apportent tout ici et je m'en sers pour taper ces livres que j'ai traduits.

Il m'expliqua comment il travaillait et me montra plusieurs ouvrages en cours de traduction. Puis il désigna une pile de livres prêts à être distribués. Son petit appartement était une véritable librairie religieuse, en plein cœur de la capitale de la Bulgarie communiste !

Il était reclus chez lui, mais les livres religieux qu'il produisait dans ce minuscule appartement, circulaient parmi des centaines et peut-être même des milliers de personnes dans toute la Bulgarie.

Semblables efforts de la part de l'Eglise « muséifiée » m'émurent profondément. Mais je comprenais

que ces sacrifices sans mesure, que tous ces efforts ne pourraient jamais couvrir les besoins de notre peuple en Bibles, cantiques, évangiles et littérature pour notre jeunesse. Le résultat de ces efforts : une goutte d'eau dans l'océan des besoins spirituels de l'Eglise bulgare ! Ces « manufactures de Bibles » fonctionnaient jour et nuit, mais ne produisaient tout au plus que vingt-cinq à trente Bibles par an chacune.

De jeunes chrétiens, telle cette jeune fille dont j'ai parlé, empruntaient les Bibles disponibles et les copiaient des nuits entières durant, mais cela ne suffisait pas. Un infirme produisait quelques livres par an, mais il aurait fallu multiplier cet effort par cent mille !

Maintes et maintes fois de jeunes chrétiens étaient venus me trouver en disant :

— Pasteur, nous avons besoin d'une Bible. Où pouvons-nous nous en procurer une ?

Mon cœur était brisé en constatant les besoins de l'Eglise secrète : c'était là sa tragédie, dans tout le pays.

Qu'advierait-il de la génération qui montait ? Il était impossible de lui parler de la Parole de Dieu *sans* la Parole de Dieu. Nous pouvions voir des jeunes gens tenir sous le bras de magnifiques livres en couleurs sur l'athéisme, mais nous, nous n'avions *rien* à leur donner. Dans ma mansarde, je priais, profondément attristé par cette situation. Il fallait faire

239

quelque chose. Nous ne pourrions jamais subvenir aux besoins spirituels de ce peuple à l'aide de quelques Bibles manuscrites. Il était clair qu'il fallait obtenir de l'aide de l'extérieur.

Il devint de plus en plus évident qu'il nous fallait chercher secours de l'autre côté du Rideau de Fer. Il fallait que quelqu'un se rende dans le monde libre pour exposer nos besoins et se procurer des Bibles. Quelqu'un devait parler au nom de l'Eglise secrète qui, elle, était privée de voix. Plusieurs personnes me poussèrent à être ce médiateur.

— Après tout, dirent-elles, vous avez votre famille en Suède et apparemment, vous avez de bonnes raisons de demander l'autorisation de quitter la Bulgarie.

Et, bien entendu, je désirais vivement retrouver ma famille.

J'avais le cœur brisé à la pensée de quitter mon pays et les croyants qui y vivaient. J'avais amené beaucoup d'entre eux au Seigneur et, pour nombre d'entre eux, j'avais été à la fois un père spirituel et un pasteur. Je m'étais habitué à l'idée de rester auprès de mon peuple. Mais beaucoup ne cessaient d'insister, me poussant à partir, ajoutant que c'était seulement en faisant connaître nos problèmes que nous pourrions obtenir ce dont nous avons besoin. Selon les apparences, ajoutaient-ils, les autorités penseraient que je désirais rejoindre ma famille, ce qui était parfaitement légitime. En réalité, ma véritable mission serait d'essayer d'obtenir de l'aide en faveur de l'Eglise du Silence, mission de loin plus importante que les liens familiaux.

Au lieu de laisser revenir Ruth comme elle en avait l'intention, je savais qu'il me fallait maintenant essayer par tous les moyens de gagner le monde libre. Babba Maria et des chrétiens de toute la Bulgarie se mirent à prier à cette intention, demandant

**16 - A cause de Ton Nom**

à Dieu d'ouvrir les portes afin que je puisse me charger de cette mission. Dans toute la Bulgarie, des réunions de prière eurent lieu dans ce but. J'écrivis à Ruth, lui demandant d'intervenir auprès du gouvernement suédois afin qu'il fasse pression sur les autorités bulgares, ce qui me permettrait de quitter le pays. Je déposai une demande de sortie qui fut aussitôt repoussée. Mais les chrétiens continuèrent à prier.

Un jour, je reçus une lettre du Ministère de l'intérieur, me demandant de me présenter pour affaire me concernant. Alors que je sortais, Babba Maria m'arrêta et me dit :

— Frère Haralan, c'esr au sujet de votre passe port. On va vous donner l'autorisation de quitter le pays !

J'entrai dans un bureau ; sur un ton brutal, on m'ordonna de me rendre auprès du Chef de cabinet du Ministre. C'était un homme grand, fort ; son expression était dure et déterminée. Pas question de plaisanter avec lui ! Lorsque j'entrai et m'assis, il me dévisagea. Je compris qu'il était courroucé. Ses mains tremblaient presque d'une colère qu'il pouvait à peine dissimuler. Tout à coup, il cria :

— Popov, votre fille, en Suède, a écrit au Premier Ministre soviétique, lui demandant de vous laisser quitter la Bulgarie !

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Le Premier Ministre soviétique ! Vraiment, Rhoda visait très

haut ! La lettre avait été transmise aux autorités de Sofia et se trouvait sur le bureau devant moi. Le Chef de Cabinet la saisit et l'agita devant moi :

— Croyez-vous que cela va arranger vos affaires ? hurla-t-il. Si oui, vous commettez une grave erreur.

Son visage était rouge de colère et il me menaçait du doigt en disant :

— Popov, vous allez écrire à votre famille de ne plus tenter de pareilles démarches. N'essayez plus jamais de quitter le pays !

Le ton de sa voix montait :

— Je vous avertis pour la dernière fois, Popov. Je suis chargé de m'occuper de ces questions ; je ne vous donnerai jamais de passeport. *Il vous faudrait plutôt marcher sur mon cadavre pour sortir de Bulgarie !* Vous êtes à la fois un ancien prisonnier et un pasteur non reconnu officiellement. Le fait d'être dans une seule de ces conditions suffirait à vous empêcher à tout jamais de partir. Mais vous êtes *les deux* à la fois. Sortez et ne reparaissiez plus.

Je chancelai presque en franchissant le seuil de la porte. J'étais écrasé. Tout espoir s'était évanoui. Qui parlerait en faveur de l'Eglise sans feu ni lieu ? Qui raconterait notre histoire pour réveiller les chrétiens endormis du monde libre ?

En comparaison de tous ces problèmes, le fait de ne plus jamais revoir ma famille avait bien peu d'importance. Ce n'était qu'un simple problème personnel. Mais il me fallait porter au monde libre le

message des chrétiens du Silence. Comment pourrais-je accomplir ma mission tandis que le Chef de Cabinet du Ministre de l'intérieur me barrait la route ? Sur le chemin du retour j'étais proche du désespoir et je criai à Dieu de tout mon cœur :

— Seigneur, que vont devenir nos jeunes gens qui réclament les Ecritures ? Notre peuple ne possède pas de Bible ? D'où viendra le secours ?

Lorsque j'arrivai à la maison, je rencontrai Babba Maria et deux autres chrétiennes qui pensaient que je reviendrais porteur de bonnes nouvelles. Ma mission était d'une importance vitale pour les chrétiens de l'Eglise cachée et ils priaient tous à ce sujet ! Ils savaient quel était l'enjeu de cette démarche. Je racontai tout à Babba Maria et ses amies : comment j'avais été repoussé une fois pour toutes par le Chef de Cabinet du Ministre de l'intérieur qui avait juré qu'il me faudrait marcher sur son cadavre pour quitter le pays.

— Bah ! dit Babba Maria en riant, je ne m'inquiète guère de ce qu'il a dit. Il est capital que vous quittiez le pays. Dieu m'a dit que vous allez partir. et bientôt. Personne ne peut lui résister.

Je restai bouche close. D'un côté, j'étais profondément déprimé, mais de l'autre, Babba Maria était une femme d'une piété profonde. Je me rendis dans ma mansarde, et tandis que je montais l'escalier elle cria derrière moi :

— Faites vos bagages, Haralan. Vous allez bien tôt partir pour la Suède !

La vieille Babba Maria ne cloutait pas un seul instant de la fidélité de Dieu ! C'est typique de la foi invincible des femmes qui vivent derrière le Rideau de Fer. Elle continua à prier Dieu de faire l'impossible et d'ouvrir les portes devant moi.

Peu de temps après cet incident, le Parti communiste bulgare tint son congrès annuel. De façon tout à fait inattendue, des dissensions se firent jour parmi les « camarades » et plusieurs chefs furent limogés. Un certain nombre de hauts fonctionnaires et des fonctionnaires de la catégorie intermédiaire furent démis de leurs fonctions. Parmi eux le Ministre de l'intérieur, et bien sûr, avec lui, *son chef de cabinet* qui avait juré qu'il ne me laisserait jamais partir ! Et voilà que quelques jours après avoir proféré ses menaces, *il perdait sa place* ! Il était loin de penser que c'était la petite Babba Maria qui l'avait chassé de son poste par la prière ! Lorsque j'appris la nouvelle, je me précipitai chez Babba Maria :

— Babba, il ne le sait pas, mais c'est probablement le premier fonctionnaire à être chassé de son poste par la prière !

Elle eut un large sourire et dit :

— Ce ne sera sans doute pas le dernier !

Il était certain que je ne partirais jamais mais il n'avait pas compté avec les desseins de Dieu. Peronne ne peut s'opposer à Lui. Le 28 décembre, je reçus une lettre me demandant de me rendre auprès du fonctionnaire chargé de délivrer les passeports.

— Votre passeport pour la Suède vous est accordé.

Quelles actions de grâces nous fîmes monter vers Dieu ! *Le miracle s'était accompli.*

Babba Maria se contenta de sourire et dit :

— Haralan, je regrette de vous le rappeler, mais *je vous avais bien dit qu'il en serait ainsi !* Dieu est fidèle ! Allez vite chercher votre passeport !

C'était un fait absolument extraordinaire qu'un ancien prisonnier puisse quitter son pays, à combien plus forte raison un prisonnier qui, de surcroît, était un pasteur non reconnu par les autorités. J'aurais pu dire que rien de semblable ne s'était produit dans l'histoire de notre pays, ni en Union Soviétique. Mais Dieu devait par mon intermédiaire accomplir une mission importante auprès du monde libre, et, lorsqu'il parle, personne ne saurait résister. Un haut fonctionnaire avait juré qu'il ne me laisserait jamais partir : Dieu le révoqua. Dans toute la Bulgarie, les chrétiens avaient jeûné et prié à ce sujet et le miracle s'était produit. La prophétie de la vieille Babba Maria s'était accomplie.

Je me rendis donc au Ministère de l'intérieur et montrai à l'employée la lettre reçue. Elle me dit de me rendre à la Banque Nationale, de payer une petite redevance et de revenir avec le reçu, après quoi elle me donnerait mon passeport. Dix minutes plus tard, j'étais à la Banque Nationale. Toutes les formalités furent rapidement accomplies, je n'eus même pas à faire la queue. Dieu réglait tout dans les détails.

Le lendemain, le samedi entre Noël et le Jour de l'An, on me donna mon passeport. Puis, j'obtins du Consul de Suède mon visa d'entrée dans son pays, rapportai le passeport au bureau compétent pour l'apposition du dernier visa m'autorisant à me rendre à l'étranger. Je dis à l'employée qu'un avion partait pour la Suède le lundi 31 décembre. Elle me dit alors de revenir le dimanche à onze heures pour retirer le précieux document. Etant donné que le 31 était la veille du Jour de l'An et aussi jour férié, on travaillait le dimanche. Là aussi, je vis la main de Dieu. Il me permettait de partir rapidement. Autrement, il m'aurait fallu attendre dix jours de plus le vol suivant à destination de la Suède, et qui sait ce qui aurait pu se passer ? D'ici là quelqu'un aurait pu voir les documents indiquant que Haralan Popov, le pasteur évangélique clandestin et l'ancien prisonnier, quittait le pays, ce qui contrevenait à toutes les lois communistes !

A neuf heures, le dimanche matin, je me rendis au bureau en question. A onze heures, on distribua les passeports à ceux qui attendaient comme moi, mais le mien n'était pas là. Je me renseignai et on me répondit :

— Nous donnons maintenant les passeports pour les voyageurs en partance pour les pays communistes. Il vous faut attendre.

Midi arriva. Je pensai en moi-même : « *La Police Secrète aurait-elle changé d'avis ?* »

A douze heures trente, un homme m'appela par mon nom. Je me levai en priant •

— Seigneur, que Ta volonté soit faite.

— Haralan Popov, par ici, dit encore la voix, voici votre passeport.

Je me précipitai ensuite à l'Agence de voyage des Balkans pour prendre mon billet pour l'avion qui partait le lendemain. Exactement à l'heure de fermeture des bureaux, à une heure de l'après-midi, tout était réglé, passeport, visa et billet étaient en ma possession.

Dieu avait rendu possible l'impossible, car Il me chargeait d'une mission urgente auprès du monde libre. Partout dans le pays, les églises sans feu ni lieu apprirent la nouvelle :

— Le pasteur Popov quitte le pays.

Leurs prières avaient été exaucées. Ce fut pour tous les croyants le sujet d'une grande joie.

Le lundi 31 décembre 1962, à huit heures du matin, j'étais à l'aéroport ; l'avion partait à dix heures. Après avoir quitté Sofia, nous volâmes en direction de Prague, puis au-dessus de l'Allemagne de l'Est. Nous fîmes une demi-heure d'escale à Berlin-Est. Je descendis de l'avion qui était entouré de gardes communistes ; j'eus l'impression d'être encore cerné par les murailles d'une prison. De retour dans l'appareil, je demandai à l'hôtesse de bien vouloir me faire signe lorsque nous franchirions la frontière qui sépare les deux Allemagne. A ce moment-là, je

fis monter vers le Seigneur une prière d'action de grâce, car j'étais désormais vraiment hors de l'en ceinte de la prison.

Dix minutes avant minuit, l'avion atterrit à l'Aéroport Atlanta de Stockholm. Il est impossible de décrire l'émotion qui présida à nos retrouvailles. Ruth, Rhoda, Paul et mon gendre Johani, mon petit-fils, tous étaient présents. Quatre jours plus tôt, j'ignorais encore si je reverrais jamais les miens en ce monde. L'immuable, l'inflexible loi communiste avait été battue en brèche. J'étais là ! Des larmes de joie inondèrent nos visages. Tandis que j'étreignais Ruth, je pensai :

— *Est-ce la réalité, est-ce tin rêve ?*

C'était bien vrai. J'embrassai Rhoda, Rhoda, la petite fille que j'avais vue pour la dernière fois il y avait quinze ans et qui pleurait en criant « Papa, papa ! » tandis qu'on m'emmenait. Paul n'avait que quatre ans lors de mon arrestation. C'était presque un homme maintenant et durant treize années, il avait vécu sans son père. Je l'étreignis en pleurant.

Sur le chemin qui nous conduisit à la maison, j'entendis dans le bus les cloches annoncer la Nouvelle Année. En les écoutant, je me rappelai celles que j'avais entendues cette fameuse veille de Noël à Persin, alors que j'étais sur le point de me noyer et que j'attendais la mort. Je me rappelai les treize Noël que j'avais passés dans des cellules, souffrant du froid et de la solitude. Pour moi et ma famille,

249

c'était vraiment une Nouvelle Année et une nouvelle vie.

Mais cette nouvelle vie avait un but : parler en faveur de l'Eglise bâillonnée derrière le Rideau de Fer. Ainsi, après quelque temps de repos et de réjouissances parmi les miens, je dis à Ruth :

— Ma chérie, il est temps que je me mette au travail. Les chrétiens là-bas comptent sur moi, je ne dois pas les abandonner.

Ruth fit preuve de compréhension, comme toujours.

Depuis, j'ai souvent été absent de la maison, en mission en faveur de *mon autre famille*, l'Eglise fidèle qui, les mains vides, lutte pour servir Christ dans les pays communistes.

Ma mission dans le monde libre a pour but d'éveiller la conscience des croyants et d'attirer leur attention sur les souffrances et les besoins de leurs frères et sœurs qui vivent derrière le Rideau de Fer. Ils souffrent aujourd'hui pour leur foi, tout comme Pierre et Paul et les chrétiens de l'Eglise Primitive.

Que nous vivions en Bulgarie, en Union Soviétique ou en Amérique, nous faisons tous partie du *même* corps, le Corps de Christ. Nous sommes tous frères et sœurs en Jésus, enfants du même Dieu. Cependant, cette partie du Corps de Christ qui vit dans le monde communiste est torturée, emprisonnée et souffre comme jamais les chrétiens n'ont souffert depuis l'Eglise Primitive. Ne sentez-vous pas ce qu'ils endurent ?

Récemment, plusieurs responsables de l'Eglise du Silence en Union Soviétique sont morts en prison, notamment Yvan Moïsseïeff, au service militaire, à cause de son travail pour Christ, après sévices, visibles sur son cadavre. Ces courageux responsables n'avaient pas été condamnés à mort. Mais selon le rapport de la Police Secrète, ils moururent de « mort naturelle », tous en l'espace de quelques jours. Pour ma part, j'ai vu des centaines de gens mourir de « mort naturelle » en prison, par suite des tortures endurées, des coups reçus et du manque de nourriture.

Des milliers de chrétiens se trouvent actuellement en prison en Union Soviétique, en Bulgarie, en Chine et dans d'autres pays communistes à cause de leur foi. Derrière une apparence savamment étudiée de liberté religieuse, la liste des chrétiens martyrs de nos jours s'allonge tragiquement. Derrière la propagande officielle selon laquelle des Bibles seraient imprimées dans les pays communistes, la cruelle réalité est que les communistes en contrôlent la distribution, que ces Bibles servent essentiellement à leur propagande et qu'un très petit nombre d'entre elles atteignent le peuple. Derrière un simulacre de tolérance, on arrache aux parents chrétiens leurs enfants, et ce *pour la vie*, on les place dans des internats athées. Pouvez-vous imaginer l'angoisse de ces parents que l'on a séparés de leurs enfants ?

Tandis que cette bataille spirituelle fait rage derrière le Rideau de Fer, tandis que des martyrs meu

rent pour leur foi, tandis que les véritables serviteurs de Dieu sont arrêtés et séparés à vie de leurs enfants, on peut circuler pendant des années et visiter les églises du monde libre sans jamais entendre *une seule prière* s'élever en faveur des croyants qui souffrent dans le monde communiste.

J'ai parcouru le monde, parlant au nom de l'Eglise du Silence et j'ai souvent posé cette question :

— Qui ici a prié pour les chrétiens martyrs de l'Eglise du Silence ?

J'obtins toujours la même réponse : pratiquement personne !

C'est une flétrissure pour la conscience des chrétiens libres. Nous qui vivons dans les pays communistes, nous sommes *vos* frères et sœurs en Christ. Nous réclamons des Bibles et des instruments d'évangélisation dont nous avons le plus grand besoin afin de garder vivante la Parole de Dieu. Ce tragique manque de Bibles est le plus grand besoin de l'Eglise dans les pays communistes aujourd'hui.

Mon peuple accepte de souffrir. *Il comprend* que c'est là la croix qu'il doit porter. Mais *il ne comprend pas* que ses frères et sœurs du monde libre Paient oublié, même dans la prière. Je suis très souvent éloigné de ma famille, parlant jour et nuit en faveur de l'Eglise du Silence, demandant aux croyants libres de prier pour elle.

Il est de notre devoir de chrétiens, devant Dieu, de prêter main forte aux familles démunies et souffrantes des hommes qui sont emprisonnés à cause

de leur foi. Nous devons leur venir en aide et nous en avons les moyens.

Je n'oublierai jamais les souffrances de ma propre famille lorsque je fus arrêté. La même tragédie est le lot de nombreuses familles chrétiennes aujourd'hui

Qui pourrait dormir tranquillement, sachant quelles sont les souffrances endurées par les chrétiens de là-bas ? Comment pouvons-nous lire notre Bible et n'avoir pas le cœur brisé en pensant à ceux qui ne possèdent pas la Parole de Dieu ?

Le message que je vous transmets de la part de l'Eglise du Silence est celui-ci :

« Ne nous oubliez pas. »

« Priez pour nous. »

« Donnez-nous des Bibles, les moyens dont nous avons besoin pour travailler, et nous les utiliserons pour la cause de Christ. »

Je ne puis oublier l'une des cellules de Persin. Sur le mur de ciment gris on pouvait lire une pâle inscription gravée par quelque chrétien inconnu qui avait vécu là avant moi : « DIEU M'A-T-IL ABANDONNÉ? »

Ce cri d'angoisse reproduit sur un mur de prison est le cri qui parvient à nos oreilles de la part des chrétiens de l'Eglise du Silence dans les pays situés derrière le Rideau de Fer. Non, Dieu ne les a pas abandonnés, et nous non plus, nous ne devons pas

253

les abandonner. Tel est le message que je vous transmets de leur part. S'il trouve un écho dans votre cœur et si mon peuple reçoit les Bibles, l'assistance dont il a tant besoin, alors mes années de détention dans les prisons communistes n'auront pas été vaines.

Adresser toute demande de renseignements, toute correspondance et tout don destiné à l'achat de Bibles, toute aide en espèces à l'Eglise du Silence à :

Société Saint-Paul (ECL)  
91290 ARPAJON  
France  
CCP 1762.18 X Paris  
« L'Evangile pour les Pays Communistes »  
Pasteur Haralan POPOV  
Case postale 37  
1837 Château d'Oex  
Suisse  
E.C.L. ccp 10.1881  
Caisse d'Epargne du Pays d'Enhaut

ou ECL

Box 65899  
Vancouver V5N 5L3  
Canada.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	7
1 - Vous qui entrez ici, quittez toute espérance	11
2 - Où que tu ailles, je t'accompagnerai ....	23
3 - En direct avec Satan	36
4 - En direct avec Jésus	54
5 - Assez de contes de fées !	66
6 - Le grand Guignol rouge	86
7 - Sous l'étreinte de Dieu	102
8 - Les « irrécupérables »	115
9 - Persin, royaume de l'horreur	132
10 - La légion de la mort	159
11 - Et il fut dans ma bouche doux comme du miel	
12 - Le temps de l'engrangement	191
13 - Qui donc tient les rênes ?	206
14 - Avec Jésus sans feu ni lieu	225
15 - Le grand cri du silence	241

Achévé d'imprimer le 23 novembre 1976

Apostolat des Editions - 91290 ARPAJON

---

Reg. Ed. n. 621 - Dép. lég. 4<sup>e</sup> tr. 1976 - Reg Imp. n. 565

Elevé dans l'athéisme, Haralan est saisi par Jésus à dix-sept ans, dans sa Bulgarie natale, au contact de chrétiens fervents. Dès lors il se donne tout entier au Sauveur, devient pasteur, responsable d'une paroisse. Bientôt Christ l'appelle à une conformité plus grande encore. La Terreur rouge s'abat sur son pays : Haralan est englouti dans le Goulag, torturé, jugé, condamné à quinze ans de prison. **A cause de Ton Nom**, dit-il au divin Maître dont il implore l'assistance.

Or, Celui dont le nom est **Sauveur** lui apporte, **en direct**, des réconforts humainement inexplicables. Survivant à des souffrances incroyables, le détenu Popov ne cesse d'évangéliser bourreaux et compagnons d'infortune. Sous son impulsion **le Message** court de proche en proche, lève dans les âmes, fait fleurir la joie et la vertu. Il rédige un exposé de la doctrine chrétienne à l'usage de ses < inquisiteurs ». Enfermé au secret, il prêche par < télégraphe », en cognant discrètement sur un mur. En camp de travail il met sur pied une série de cercles d'études à partir d'un débris de Nouveau Testament trouvé dans une poubelle... Toute sa vie illustre le mot de saint Paul : **On ne saurait museler la Parole de Dieu** (2 Tim. 2,9). Merci à Toi, ô Christ, pour l'héroïsme d'un tel témoin !

ISBN 2-7122-0042-x

ISBN 088840-463-3